52E ANNÉE JUILLET 1945 N° 4

Short nos. 1-3
out of print 12/12/52

AP
210
.R5
no. 4

REVUE DE PARIS

JÉROME et JEAN THARAUD : L'Antiquaire d'Ispahan
ERNIE PYLE : Sicile, Jour " J ", Heure " H "
MAURICE LEVAILLANT : Benjamin Constant et Madame Récamier
PAUL GÉRALDY : Georges Navel
GEORGES NAVEL : Travaux
PIERRE FRÉDERIX : Images d'Allemagne
ROBERT DEBRÉ : La santé des Enfants français
GÉRARD BOUTELLEAU : En marge de la Conférence de San Francisco
PIERRE AUDIAT : A la Sorbonne
CLAIRE DAVINROY : Camp de Prisonnières
ED. GISCARD D'ESTAING : Salaires et prix
E. MAGNE et M. LANOIRE : Les Livres d'histoire

LA LIVRAISON : 40 FRS

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1945

		Pages
JÉROME et JEAN THARAUD	L'Antiquaire d'Ispahan	1
ERNIE PYLE	Sicile, Jour " J ", Heure " H "	6
MAURICE LEVAILLANT	Benjamin Constant et Madame Récamier.	15
PAUL GÉRALDY	Georges Navel..	33
GEORGES NAVEL	Travaux..	36
PIERRE FRÉDÉRIX	Images d'Allemagne	46
ROBERT DEBRÉ	La santé des Enfants français	55
GÉRARD BOUTELLEAU	En marge de la Conférence de San Francisco	64
PIERRE AUDIAT	A la Sorbonne	69
CLAIRE DAVINROY	Camp de Prisonnières	78
ED. GISCARD D'ESTAING	Salaires et prix..	84
E. MAGNE et M. LANOIRE	Les Livres d'histoire.	91

* *

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

VACANCES DE NOËL
par Somerset Maugham

POÈTES EN PROSE
par Francis Carco

SAINT-EXUPÉRY
par Léon-Paul Fargue

SAINT-TROPEZ, MARTYR
par J. Peyré

LA CHIMIE DE L'HÉRÉDITÉ
par Jean Rostand

LE DESTIN DE L'ALLEMAGNE
par Maurice Pernot

La *REVUE DE PARIS* paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 40 francs. — Abonnement (6 mois) : 200 francs (France et colonies). — Compte chèques postaux 360-50 Paris.

gen Lib
Rom. Lang
Suite + gestlungen
1-24-49
mes H-6

L'ANTIQUAIRE D'ISPAHAN

Jamais il ne m'est arrivé la moindre aventure en voyage. Il semble que dès qu'on a quitté sa coquille habituelle, on cesse d'exister à son compte pour vivre à celui des autres, et que la vie étrangère qu'on traverse s'écoule autour de vous comme en songe, sans vous entraîner dans son remous. Mais pour une fois, à Ispahan, je me trouvai mêlé à une histoire singulière.

A l'hôtel où j'étais descendu, j'avais retrouvé Walter B..., un Américain bien connu dans le monde de la brocante et de l'art (qui souvent ne font qu'un), et que j'avais eu l'occasion de rencontrer autrefois à Florence. Comment le définir? Savant, expert, critique d'art, amateur et marchand, il était tout ensemble, sans qu'on pût dire exactement qu'il était plutôt ceci que cela. Le certain, c'est qu'il avait fait une fortune considérable en refilant à ses compatriotes des Rembrandt qui n'avaient pas tous vu le jour en Hollande, et des Vinci qui, tous, n'étaient pas nés en Lombardie. Mais il faut bien que les musées se peuplent, et aussi les galeries particulières des riches amateurs... Sa bonne humeur, sa verve et son don de changer tout en or par les prestiges de son imagination me l'avaient rendu sympathique, et peut-être sa sincérité, car je me suis demandé quelquefois s'il n'était pas la première dupe de ses inventions mirifiques.

Il était venu en Perse tout exprès pour s'adonner à la chasse de ces petits objets de bronze que l'on a découverts il y a quelques années dans es montagnes du Lauristan, et dont le caractère mystérieux intrigue tous les archéologues. Malheureusement il arrivait un peu tard : la récolte était déjà faite, et après plusieurs excursions dans le pays des Laures, il n'en avait rien rapporté qu'un enthousiasme, sincère ou non (avec lui

on ne savait jamais) pour cette population montagnarde demeurée à peu près telle qu'au temps de Cyrus et de Cambyse.

Un jour qu'il m'avait emmené avec lui, dans sa voiture, à la recherche de quelque toison d'or, nous fûmes reçus dans un village avec beaucoup de bonne grâce par un homme encore jeune, qui était le seigneur de l'endroit.

Ne vous le représentez pas vêtu en Bédouin romantique : les Laures eux-mêmes ont dû céder aux nouvelles modes vestimentaires imposées par le Schah Réza Pahlévi, qui a proscrit en Perse, comme Mustapha Kemal en Turquie, tout ce qui rappelle le passé. Notre hôte était en culotte de toile, veston, leggins, casquette anglaise, le tout assez défraîchi. Il n'en avait pas moins belle allure, et son accueil simple et digne fut empreint de cette courtoisie que j'ai toujours rencontrée en Iran, en Syrie, au Maroc, chez les féodaux du bled formés par la vie au grand air et l'habitude du commandement.

Il portait au doigt une bague qui attira tout de suite les regards de Walter. Celui-ci demanda à la voir de plus près. Le Laure, sans plus se faire prier, l'enleva de son doigt pour la lui mettre dans la main.

Elle était d'or massif avec une émeraude où l'on voyait gravé le corps d'un homme nu, suspendu par les bras à une croix. D'où venait cet anneau, son propriétaire n'en savait rien, sinon qu'on se le transmettait de père en fils dans sa famille, et qu'il était le signe de son commandement. Ce qui n'empêcha pas l'incorrigible brocanteur d'en offrir aussitôt, et à ma grande confusion, un chiffre respectable de dollars. Pour toute réponse le Caïd sourit, et reprenant son bijou, le remit à son doigt.

Après une dernière tasse de thé, nous quittâmes notre hôte, et à peine en voiture Walter B... se lançait dans une de ces improvisations dont il avait l'habitude et qui faisaient de lui un compagnon si agréable.

— Rappelez-vous, me disait-il, qu'il y eut jadis, à Rome, un triumvir nommé Crassus, collègue de César et de Pompée ; que ce Crassus mit en pièces des communistes avant la lettre, commandés par Spartacus, et qu'il en crucifia des milliers... Rappelez-vous que ce même Crassus, non content d'une victoire sur une misérable plèbe, en ambitionna une autre qui devait faire de lui l'égal de ses glorieux collègues, et qu'il se fit confier par le Sénat la mission de soumettre les Parthes — les Parthes, entendez justement ces Laures, qui ne cessaient d'inquiéter les frontières du monde romain à l'Orient... Vous savez comment tourna l'aventure. Votre Corneille l'a fort bien raconté. Crassus rencontra sur l'Euphrate l'armée persane commandée par Suréna, un Laure des montagnes où nous sommes, et tout pareil, n'en doutez pas, au

garçon que nous venons de voir. Il administrait à Crassus une des plus belles raclées que Rome ait jamais reçue d'un Barbare... Quelques jours après la bataille, dont il ignorait encore l'issue, le roi des Perses assistait chez le roi d'Arménie à une représentation des *Bacchantes* d'Euripide. Au dernier acte de la pièce, vous vous en souvenez, un acteur jette sur la scène la tête de Panthée décapité par les Ménades. Ce jour-là, au lieu d'une tête postiche, l'acteur jeta aux pieds des deux monarques la tête de Crassus... Maintenant vous voyez où je veux en venir... »

Je dus reconnaître humblement mon défaut d'imagination.

— C'est pourtant simple, reprit-il. Cette bague, ce cachet, cet esclave en croix, ce Laure qui hérite ce bijou de ses ancêtres... tout cela ne vous dit rien? Mais c'est la bague de Crassus que nous venons de voir! On en connaît deux ou trois de cette sorte. Et celle-ci en est certainement une autre qu'on ignorait encore. »

Toute cette belle construction me paraissait funambulesque, mais Walter mettait tant de feu dans son récit, un tel accent persuasif, et j'ai toujours tant de plaisir à entrer dans la fantaisie d'autrui que je parus me laisser convaincre. En tout cas, je compris à ce moment, mieux que jamais, comment le savant antiquaire réussissait à persuader sa riche clientèle de payer rubis sur l'ongle ses imaginations surprenantes.

— Le gaillard est dur, conclut-il, mais je finirai bien *par l'avoir*. La Providence n'a pas créé le Rabbi Elischa rien que pour égorger des poulets... »

A Ispahan, le Rabbi Elischa cumulait les fonctions de Sacrificateur de la Communauté israélite avec le commerce des manuscrits et des livres, et Walter avait fréquemment recours à ses bons offices dans ses négociations avec les indigènes. Car, disait-il avec raison, nous autres Occidentaux, nous sommes des balourds et ne connaissons rien aux finesses de la diplomatie orientale.

Or justement, depuis deux ou trois mois il menait avec lui une affaire délicate. *Le Rabbin* avait en sa possession un rarissime ouvrage, une anthologie de Kheyyam lithographiée à Bombay au début du siècle dernier, et contenant quatre cent treize *rubaiyat*, ou quatrains, dont quelques-uns inédits. Walter lui avait fait une offre, et depuis plusieurs semaines il n'était pas allé le voir, car les compères jouaient au plus fin. Mais comme Rabbi Elischa ne donnait plus signe de vie, il décida de retourner chez lui et m'offrit de l'accompagner. Ce que j'acceptai volontiers.

Nous voilà donc partis, bavardant tous les deux, par une belle fin

d'après-midi insouciante et profonde comme un quatrain du poète, et discutant sur la façon dont il convenait d'interpréter les vers du poète de Nischapour. Etait-ce un mystique, un *soufi*, un initié à quelque mystérieuse sagesse, ou simplement un libertin qui célébrait les jouissances les plus communes de la vie? Fallait-il chercher dans ses poèmes un sens ésotérique ou les comprendre à la lettre? Le vin n'était-il pour lui qu'un symbole de l'extase et de l'ivresse divine, ou le breuvage couleur de rubis où se noie un esprit dégoûté de ne rencontrer la divinité nulle part, et qui, s'il la découvre, est plus dégoûté encore de la trouver stupide dans ses déterminations?... Walter tenait pour la première interprétation, et moi pour la seconde, peut-être poussé par le plaisir d'exciter sa faconde. De toutes façons, nous nous entendions tous les deux pour mettre le poète des rubaiyat bien au-dessus de l'auteur du Gulistan et du Boustan, le charmant Saâdi, dont l'aimable sagesse nous semblait, à l'un et à l'autre, un peu plate.

Tout en devisant de la sorte, nous arrivâmes au quartier juif.

Si l'on en croit Makrizi, Aboulféda et d'autres historiens et géographes arabes (cette belle érudition me vient naturellement de Walter), ce quartier serait le plus ancien d'Ispahan. Il se nommait Jaï autrefois, et c'est là que Nabuchodosor aurait parqué les Hébreux qu'il ramenait de Palestine, d'où le nom de Djehoudjia qu'on lui donna alors, et qu'il a gardé depuis... A part ce détail historique, ce ghetto n'offre pas d'intérêt particulier. Et la volonté de Réza Schah d'habiller les Juifs comme tout le monde a achevé de lui enlever tout intérêt local.

Un âne chargé de deux énormes couffins, et qui me bouscula contre un mur de la ruelle où nous passions, fut une occasion pour mon ami de me raconter que Tamerlan, Timour Lang, Timour le boiteux, avait eu dans le même quartier, et je n'en doute pas, au même endroit, une aventure analogue. Son cheval l'avait pressé si brutalement contre le mur qu'il lui avait brisé la jambe. A la suite de quoi, le Mongol fit passer au fil de l'épée tout ce quartier de Djehoudjia... Je me contentai, pour ma part, d'épousseter mon pantalon, et nous continuâmes notre chemin.

Dans la cour du Rabbi, maculée du sang des poulets rituellement égorgés là depuis des générations, on nous apprit qu'il était très malade, et même qu'il avait failli mourir. Nous le trouvâmes dans sa chambre, en assez piteux état, couché sur un grabat, enveloppé de ses couvertures, la tête couverte d'un mouchoir.

Il nous conta, en gémissant, qu'il avait vu la mort de si près que tous les gens du quartier étaient venus lui apporter des lettres pour leurs parents et leurs amis déjà descendus chez les morts. C'est en effet un usage assez fréquent dans les Communautés orientales, et que j'ai déjà

rencontré en Roumanie et en Pologne, de confier au coreligionnaire qui va partir pour l'autre monde, surtout s'il est renommé pour sa piété et son savoir, des messages où l'on donne aux défunts des nouvelles de la famille. On les lui porte in extremis, et s'il vient à trépasser, on les met avec lui dans son cercueil.

C'étaient ces lettres là, soigneusement calligraphiées, ou griffonnées d'une main malhabile, dont nous pouvions, Walter et moi, apercevoir une bonne douzaine au chevet du valétudinaire, et sur lesquelles son regard, à lui aussi, se posait non sans effroi rétrospectif.

Avec son sans-gêne coutumier, l'Américain déclara :

— Allons! Allons! Rabbi, courage! Ne vous laissez pas attrister par tous ces gribouillages. Si vos parents et vos amis ont des commissions à faire dans l'autre monde, qu'ils les fassent eux-mêmes! Et sans plus de façon, il mit la main sur les lettres et les fourra dans sa poche en ajoutant gaillardement : « Quand vous n'aurez plus ces bêtises sous les yeux, je suis sûr et certain que vous vous porterez beaucoup mieux! »

Et de fait, comme par miracle, notre Rabbin parut aussitôt soulagé et se mit à parler de ses affaires avec la lucidité de quelqu'un qui n'a pas perdu tout intérêt aux choses d'ici-bas.

Finalement le marché fut conclu, et Walter B... n'emporta pas seulement les messages aux défunts de la Communauté, mais les quatre cent treize rubaiyat lithographiés à Bombay en 1819, dont quelques-uns, comme on sait, inédits.

Nous quittâmes le Rabbin, qu'une rosée de dollars avait décidément ragaillardi, et très satisfait aussi de ne plus voir à son chevet les lettres de ses coreligionnaires, comme si l'Américain avait emporté la mort avec lui.

Walter promit de revenir bientôt prendre de ses nouvelles et causer avec lui d'une affaire qui l'intéressait dans la montagne laure, et sur laquelle il ne s'expliqua pas davantage. Mais Walter ne devait pas plus le revoir qu'il ne devait revoir le Caïd des Laures et sa bague. La nuit même, il eut une attaque. Et, vous entendez bien, lui, Walter B..., et non pas le Rabbi!

On retrouva dans sa corbeille à papier les lettres de la Communauté, qu'il avait déchirées en se mettant au lit, je suppose. Je me refuse à croire, je me refuse même à supposer que ce sont ces lettres fatales qui lui avaient porté malheur. Non, je ne veux pas le penser, mais je n'en suis pas si sûr...

JEROME, *de l'Académie Française*,
et JEAN THARAUD

SICILE :

JOUR " J ", HEURE " H "

Ernie Pyle, l'auteur de ce récit, était un célèbre journaliste américain qui suivit, à titre de correspondant de guerre, la campagne d'Italie de 1943. Il a trouvé récemment la mort au cours des opérations du Pacifique.

(N.D.L.R.).

Lors de l'invasion de la Sicile, nous avons traversé deux « mauvaises passes » et, à deux reprises, nous avons pu croire au désastre. Mais nos épreuves se terminèrent si favorablement que la fortune nous sembla s'être délibérément rangée de notre côté.

La situation atmosphérique fut à l'origine du premier de ces épisodes dramatiques. La nuit qui précéda la date fixée pour l'attaque de la Sicile (9 juillet 1943), le temps était devenu détestable. L'aube se leva grise, brumeuse, et la mer commença de s'agiter. Parmi nos bâtiments [1], même ceux qui étaient d'assez fort tonnage roulaient et tanguaient tandis que la houle projetait, de ci de là, comme des bouchons, les petits bateaux de débarquement à fond plat. A mesure que la journée s'avançait, la situation empira. Vers midi, les marins professionnels jugeaient eux-mêmes l'état de la mer franchement mauvais. Dans le courant de l'après-midi, les vagues se brisaient jusque sur le pont des navires et, au crépuscule, elles étaient hautes comme des montagnes tandis que le vent, à la vitesse de quarante milles à l'heure, soufflait en hurlant. Nous pouvions à peine nous tenir sur le pont. Tout notre convoi, largement déployé, se tordait dans une sorte de convulsion.

Dès le début de l'après-midi, les commandants de nos divers bâtiments avaient froncé le sourcil : ils étaient vexés, perplexes, presque inquiets : « Cette sacrée Méditerranée... Elle a été paisible comme un étang de moulin pendant tout un mois, et voilà cet orage, sans cause discernable, qui surgit du néant ». On songeait déjà qu'il pouvait faire de notre tentative un désastre, nous coûter des milliers de vies humaines et prolonger la guerre pendant des mois. En effet, s'ils persistaient, le mauvais état de la mer et les vents contraires nous laissaient prévoir de redoutables éventualités :

Atteints par le mal de mer, la plupart de nos marins risquaient de se trouver, au moment du débarquement, dans un état physique déficient.

1. La flotte américaine, composée de deux mille navires, était partie des différents ports d'Afrique du Nord. La flotte anglaise rassemblait un millier de navires.

Les moins rapides de nos bâtiments, retardés par leur lutte contre les éléments déchaînés, n'allaient-ils pas manquer, avec leur chargement de troupes, l'ultime rendez-vous ?

La hauteur des lames pouvait empêcher les gros transports de débarquer les unités d'assaut. Il y aurait des bateaux détruits et des vies humaines perdues. L'efficacité de notre action serait sérieusement diminuée. Pendant un moment, on pensa qu'il faudrait peut-être, pour éviter un complet échec, ajourner l'opération de vingt-quatre heures. En ce cas, nous serions contraints de croiser au large un jour de plus, ce qui aggraverait le risque où nous étions d'être découverts et violemment pris à parti par l'ennemi.

*
* *

Un nombre important de nos vaisseaux possédait des ballons de barrage contre les attaques aériennes. Les câbles qui les retenaient se rompaient sous l'effet de brusques coups de tangage, et les sphères argentées, libérées de leurs liens, s'élevaient dans l'air léger avant d'éclater et de disparaître à nos yeux. Pendant tout l'après-midi, nous regardâmes les ballons s'envoler un à un. Au-dessus de notre convoi ils piquetaient le ciel d'une multitude de points brillants. Lorsque s'éteignit la dernière lueur du jour, l'escadre tout entière ne possédait plus que trois ballons.

Précipités dans les abîmes creusés par les vagues, les petits chasseurs de sous-marins et les transports d'infanterie disparaissaient par instants à nos yeux pour réapparaître quelques secondes plus tard à une telle hauteur qu'ils semblaient littéralement bondir hors de l'eau. L'après-midi, à notre bord, nombre de marins étaient malades. Nous envoyâmes un destroyer s'enquérir de l'état physique des autres équipages. Il revint avec cette effarante nouvelle : trente pour cent des effectifs étaient accablés par le mal de mer. Un officier enlevé par une lame sur le pont d'un navire avait été repêché par l'équipage d'un autre bâtiment.

A dix heures, je me couchai tout habillé. Je n'avais rien de mieux à faire. Sous l'effet du roulis et du tangage je commençais, moi aussi, à éprouver un vague malaise, des sortes de morsures à l'estomac. De ma vie je ne m'étais senti aussi déprimé. Je restai étendu, en proie aux jeux d'une imagination déréglée qui me représentait déjà un désastre complet à inscrire au passif du bilan de guerre américain, avant même le prochain lever du soleil. Lorsque je m'endormis enfin, le vent hurlait toujours ; le navire se ruait à l'assaut des vagues puis retombait lourdement comme aspiré par le vide.

En reprenant conscience, j'eus l'impression d'entendre une voix crier dans le haut-parleur : « A vos postes, préparez-vous à tirer... projecteurs ».

Brusquement réveillé, je me levai d'un bond. Les machines avaient stoppé. Pas de vent, semblait-il. Le navire complètement immobile était silencieux comme une tombe. Je coiffai mon casque, me précipitai sur le pont et regardai intensément par-dessus le bastingage. Nous étions à l'ancre. A une faible distance se profilaient les contours sombres des collines siciliennes. Avec un bruit doux, caressant, l'eau clapotait le long des flancs du navire. Nous étions arrivés. L'orage s'était enfin apaisé. Je portai mes regards au-dessous de moi. La surface de la mer était lisse et polie comme le dessus d'une table, et déjà, glissant silencieusement devant nous, les bâtiments d'assaut gagnaient rapidement la côte. Pas un souffle d'air. Le miracle s'était produit.

L'orage à peine calmé, la deuxième épreuve commença. Aussi longtemps que notre bâtiment voguera sur les hautes mers, je suis certain que, telle une légende, certaine histoire de projecteur hantera le carré des officiers et le gaillard d'avant. C'est l'histoire des quelques minutes pendant lesquelles le sort du navire dépendit du caprice de l'ennemi.

Notre bâtiment était à environ trois milles et demi du rivage, c'est-à-dire à portée des canons du plus petit calibre défendant l'approche des côtes. Deux ou trois unités de moindre tonnage étaient en avant de nous, mais le gros de l'escadre, loin derrière, était encore en haute mer. Notre amiral était connu pour s'avancer toujours le plus possible afin d'être au cœur de l'action. Il ne faillit pas à ses principes durant toute la durée de l'opération. A peine venions-nous de stopper que d'immenses projecteurs s'allumèrent sur le rivage et commencèrent d'explorer les eaux. Sans doute, les observateurs de la côte avaient-ils perçu quelque bruit en mer. Les projecteurs parcouraient rapidement en tous sens la surface liquide ; après quelques hésitations, l'un d'eux concentra ses feux sur nous et s'immobilisa. Alors, tandis que, le souffle coupé, nous demeurions dans l'attente, plusieurs autres projecteurs se concentrèrent sur notre navire. Nous n'étions plus qu'une cible.

Ils étaient cinq, jalonnant une ligne de côte de plusieurs milles, qui nous désignaient de leur fuseau blanc et nous étions sans plus de défense que des nouveau-nés. Quel soulagement j'eusse éprouvé à hurler comme un enfant si cela avait pu nous être de quelque secours. Mais notre situation était claire ; elle était celle de condamnés à mort.

Nous nous préparâmes à tirer sur les projecteurs et attendîmes. Nous avions en fait le choix entre trois partis : tirer les premiers et provoquer ainsi une riposte de l'ennemi : lever l'ancre et tenter de fuir à toute allure, ou enfin, demeurer sur place et attendre. Nous nous rangeâmes à ce dernier parti. L'amiral estima qu'il existait une faible chance pour que la brume légère nous dérobât à l'ennemi. Il s'avouait pourtant incapable d'expliquer comment les cinq faisceaux lumineux avaient pu se fixer sur notre navire s'il était réellement invisible.

Je ne sais combien de temps ces cinq projecteurs demeurèrent braqués sur nous. Des heures, me sembla-t-il, qui ne durèrent peut-être que quelques minutes. Ce qui est certain, c'est qu'après une interminable attente, l'un d'eux s'éteignit tout à coup. Puis, un à un, les autres l'imitèrent. Le dernier nous tint longtemps à sa merci, comme pour se jouer de nous. Enfin il s'éteignit à son tour et nous nous retrouvâmes dans la bienfaisante obscurité. Pas un coup de canon n'avait été tiré.

Des unités de débarquement nous dépassaient sans cesse à toute allure et, quelques minutes plus tard, atteignaient le rivage. Les projecteurs allumèrent de nouveau leurs rayons mais, désormais, ils avaient pour objectif la plage elle-même.

Nos troupes d'assaut furent rapidement à bonne portée de tir pour les éteindre. Je ne suis d'ailleurs pas assuré que certains de ces projecteurs ne furent pas volontairement inutilisés. Nous ne sommes jamais parvenus à savoir exactement pourquoi les grosses pièces italiennes ne s'employèrent pas contre nous. Plusieurs des nôtres s'efforcèrent, lorsque nous eûmes débarqué après le lever du jour, de recueillir là-dessus des renseignements, de droite et de gauche. Nous ne pûmes découvrir les hommes affectés au service des projecteurs eux-mêmes.

Mais je crois que nous avons contracté une dette de reconnaissance à l'égard des Italiens qui, cette nuit-là, étaient de service derrière ces projecteurs et ces canons.

Peu avant le jour, je m'étendis pour dormir quelques minutes, sachant que le répit dont nous disposions cesserait avec le lever du soleil.

En effet, une faible lueur venait à peine de poindre à l'horizon, que le combat s'engagea.

Des avions ennemis venaient d'apparaître et entreprirent d'attaquer en piqué nos bâtiments. Ils furent vivement accueillis par nos milliers de canons. Plus encore par nos propres avions qui les avaient devancés dans le ciel et les attendaient. Nos petites embarcations d'assaut, toutes en ligne d'un bout à l'autre de la plage, déchargeaient leur cargaison d'hommes et de matériel puis regagnaient précipitamment le large. Des navires de tout genre s'avançaient vers le rivage, tandis que d'autres s'en éloignaient. D'autres encore, si nombreux qu'il était impossible de les compter, peuplaient à perte de vue la surface des eaux. Les plus gros étaient encore loin, attendant leur tour d'entrer en action. Ils fermaient l'horizon comme une muraille. Plus près de nous, dans un inextricable enchevêtrement, une file serrée de transports chargés de tanks avançait vers la plage en direction du point choisi.

Les avions d'assaut abandonnèrent la lutte, mais à ce moment, des collines situées à quelque distance du rivage, les pièces italiennes ouvrirent le feu. Les premiers obus éclatèrent sur la plage, soulevant des nuages de poussière jaune. Les suivants, dirigés sur nos vaisseaux, n'en atteignirent aucun. Mais ils éclataient tout près de nous. Chaque navire servait successivement d'objectif. Le tour du nôtre vint. Dès que le tir commença, nous nous mîmes en mouvement pour ne pas servir de cible fixe à l'adversaire.

Un obus tombant à l'eau, à cinquante mètres derrière nous, fit jaillir une gerbe d'écume dans un fracas terrible qui rappelait celui des obus de mortiers terrestres. Notre bâtiment ne devait en principe faire qu'exceptionnellement usage de ses pièces. « Ce coup-ci est de trop », dit cependant l'amiral. Il donna l'ordre de tirer et, durant les dix minutes qui suivirent, nous connûmes un vacarme si assourdissant qu'on aurait cru entendre l'explosion de l'Arsenal d'Edgewood.

Après un rapide réglage, nous commençâmes à écraser la ville et les batteries de défense en position sur les hauteurs. Le vaisseau tout entier tremblait à chaque coup et une sorte de bourre roussie retombait en pluie sur le pont.

Tout en tirant, nous avancions à vive allure, parallèlement à la côte, et à un mille environ du rivage. Je fus alors initié à une tactique que je voyais employer pour la première fois : deux destroyers et notre propre bâtiment étaient chargés du tir pendant que les autres navires plus proches de la côte se déplaçaient rapidement en exécutant, pour échapper au feu de l'ennemi, des mouvements circulaires. Leur sillage dessinait une série de demi-cercles. Ces traînées blanches répandues à profusion à la surface des eaux, et l'enchevêtrement de tous les navires avançant dans une apparente confusion, donnaient à la mer un aspect étrange.

Au terme de notre course, nous virions de bord si brusquement que le bâtiment donnait de la bande et nous repartions en sens inverse. Les deux destroyers faisaient de même et nous nous croisions à peu près à mi-chemin.

Le feu italien faiblit peu à peu. Les deux destroyers s'approchèrent alors de la côte le plus près possible et reprirent leur va-et-vient méthodique. Mais cette fois ils ne tiraient plus. Leurs cheminées vomissaient d'épais nuages de fumée noire. La fumée ne semblant pas vouloir se fixer, ils durent faire quatre fois le parcours, avant que la plage fût complètement dérobée aux regards. Alors, à l'abri de cet écran protecteur, nos transports chargés

de tanks et d'autres navires amenant des troupes d'infanterie se dirigèrent vers le rivage.

Peu après, nous pouvions voir les tanks attaquer la ville. Ils n'eurent à tirer que quelques coups avant qu'elle se rendît. Ce fut la fin du combat de plage dans notre secteur du front américain. Notre tâche principale était achevée.

En langage d'opérations militaires, le jour fixé pour l'attaque d'un nouvel objectif est appelé le jour « J » et l'heure où l'attaque doit avoir lieu l'heure « H ».

Pour la troisième division d'infanterie à laquelle j'étais rattaché, l'heure « H » avait été fixée à 2 h. 45 du matin le 10 juillet.

C'est à cette heure-là que devait commencer la première attaque massive de la plage. En fait les parachutistes et les troupes des commandos y étaient parvenus avec une avance de plusieurs heures.

Les deux autres groupes de forces américaines venues d'Afrique en formations séparées atteignirent les plages situées plus à l'est à peu près à la même heure que nous. Nous pouvions préciser le moment de leur débarquement, le tir étant particulièrement violent pendant la première heure de l'attaque.

De notre navire, il me semblait qu'une bataille terrible se livrait. En fait la situation était moins dramatique que je ne le croyais. La plus grande partie du secteur côtier qui nous était assigné fut relativement facile à conquérir. Nos pièces de marine ne tirèrent pas sur la côte avant le jour. Les troupes d'assaut accomplirent tout le travail préparatoire au fusil, à la grenade et à la mitrailleuse. De notre navire nous pouvions entendre le crépitement des mitrailleuses et de brèves explosions, suivies d'explosions plus longues. Je ne saurais dire si les Italiens tiraient. En Tunisie nous identifiions toujours, sans difficulté, les mitrailleuses allemandes, parce que la cadence de leur tir était particulièrement rapide, mais cette nuit-là, on ne percevait qu'un seul rythme et qu'une seule sonorité. De temps en temps, nous pouvions voir une balle traçante décrivant dans l'obscurité une trajectoire rouge. J'en revois encore une qui avait dû ricocher sur un roc, car tout à coup elle dévia et monta droit en flèche, haut dans le ciel. Par instants luisait le bref éclair d'une grenade à main.

Il n'y eut pas même de combat aérien pendant la nuit. Rien d'autre que quelques fusées lancées du rivage.

En réalité notre attaque fut bien moins spectaculaire que les essais de débarquement que j'avais vu exécuter par nos troupes en Algérie.

La tâche était moins aisée dans le secteur de droite. En cet endroit, la première division d'infanterie rencontrait une forte résistance et son escorte navale demeurée à plusieurs milles du rivage tentait d'écraser les batteries ennemies en position dans les collines.

Plus loin encore la quarante-cinquième division avait mauvaise mer et devant elle les plages étaient d'accès difficile.

Je voyais pour la première fois des obus traçants utilisés la nuit par de grosses pièces. Le spectacle était fascinant. De notre observatoire on eût dit une partie de tennis jouée avec des balles rouges, à cette différence près que toutes les balles étaient lancées dans la même direction.

Quand le jour parut, nous aperçûmes, du pont du navire, de l'autre côté de l'eau, la cité de Licata. Nous pouvions voir le drapeau américain flotter en haut d'une sorte de forteresse juchée sur une colline derrière la ville. Bien que la cité elle-même ne se fût pas encore rendue, des soldats de commandos avaient escaladé la forteresse et hissé notre pavillon.

On ne rendra jamais assez hommage à notre marine pour la maîtrise avec laquelle elle conduisit les opérations de débarquement du corps expéditionnaire. Dans notre secteur, chaque embarcation aboutit sur la plage exactement à l'endroit qui lui avait été assigné.

Je me suis laissé dire que c'était la première fois dans l'histoire qu'une pareille prouesse avait été accomplie.

Correspondant de guerre accrédité auprès de notre armée navale, je me proposais de suivre surtout la phase purement maritime des opérations et je n'envisageais pas de débarquer avant plusieurs jours. Mais je ne pus résister à la tentation d'aller voir comment les choses se passaient à terre. Je sautai dans une chaloupe et abordai la côte sud environ six heures après le débarquement de nos premières troupes d'assaut.

Elles n'avaient rencontré qu'une faible résistance. L'effet de surprise semblait avoir été complet. Entraînées comme elles l'étaient, nos troupes, loin de se montrer satisfaites de n'avoir pas sérieusement combattu, en éprouvaient une profonde déception.

Je m'arrêtai pour bavarder avec les servants d'un gros obusier occupés à creuser une tranchée. Le sol était dur et le travail pénible. Nos soldats étaient furieux contre les Italiens : « Nous n'avons même pas pu les approcher d'assez près pour leur tirer un coup de fusil », me dit l'un d'eux sur un ton de profonde déception.

Notre secteur, à l'extrémité ouest de la zone d'opérations, couvrait, à l'est et à l'ouest de Licata, une étendue de quatorze milles à peu près. Lorsque je débarquai, la plage était déjà complètement aménagée et offrait un spectacle surprenant, car il était vraiment surprenant qu'en si peu d'heures un travail si considérable eût été accompli ; on aurait pu croire que nous étions à l'œuvre depuis des mois. Peu après l'aube, nos troupes côtières et les canons de marine avaient anéanti le reste de l'artillerie ennemie installée au flanc des collines. A compter de ce moment, on ne s'occupa plus que de décharger les bateaux sur la plage, aussi rapidement que possible. Le travail ne fut interrompu que par les bombardements isolés d'une demi-douzaine d'avions plongeant en piqué.

Chaque flotte d'invasion conservait, par rapport aux autres, sa liberté de manœuvre. La nôtre, chargée de troupes d'infanterie, comptait des centaines d'embarcations ; c'étaient, pour la plupart, des chalands de débarquement d'un type nouveau, transportant des hommes, des camions, des tanks, du matériel et des approvisionnements divers.

Tous, à l'exception de ceux qui portaient des canons de marine, étaient à fond plat et pouvaient s'avancer à proximité de la plage. Innombrables, on les apercevait jusqu'à la limite de l'horizon. La plage n'était pas assez étendue pour les accueillir tous à la fois. Ils s'avançaient, l'un après l'autre, sur un signal du vaisseau amiral, déchargeaient leur cargaison et rejoignaient à toute allure le convoi où ils prenaient un nouveau chargement.

Le déchargement des petits transports ne contenant que deux cents hommes à peu près pouvait s'exécuter en quelques minutes, mais celui des gros vaisseaux porteurs de camions, de tanks et de pièces d'artillerie lourde, exigeait beaucoup plus de temps. Les abords de la plage étaient assez peu favorables à ces opérations. La déclivité trop douce ne permettait pas aux embarcations d'approcher à plus de cinquante mètres du rivage. Les hommes étaient pour la plupart obligés de sauter dans l'eau et de patauger jusqu'au rivage. La mer était froide, mais le vent vif séchait les vêtements en moins d'une demi-heure. En revanche l'eau clapota dans nos chaussures jusqu'à la fin de la journée. Autant que j'aie pu le savoir, pas un homme ne fut noyé dans notre secteur.

La plage avait été immédiatement convertie en un immense dock semblable à ceux des grands ports : il s'étendait sur plusieurs milles.

Des centaines de soldats munis de brassards noirs et jaunes avec les lettres S. P. (Shore Patrol) [1] dirigeaient la circulation à la sortie des bateaux.

De grandes banderoles carrées, d'un mètre cinquante de côté, portant des signes de couleur, servaient à indiquer les lieux de déchargement.

Sur le rivage, des poteaux indicateurs en bois peint, plantés dès l'arrivée, orientèrent les diverses unités vers les points fixés pour les rassemblements. Il n'y eut pour ainsi dire pas d'accident de circulation, ni d'embouteillage sur les routes. Des ingénieurs, débarqués immédiatement après les troupes d'assaut, étendirent sur le sol des centaines de mètres de grosse toile qu'ils recouvrirent d'un treillage métallique et construisirent ainsi du haut en bas de la plage une solide chaussée.

L'aménagement de la côte fut si rapide que j'en demeurai confondu. Dès le milieu de l'après-midi, l'intérieur des terres était, sur une vaste étendue, bourré de troupes et couvert de véhicules de tous genres ; au flanc d'une colline, étaient massés assez de tanks pour fournir une offensive de grand style. Des jeeps bondissaient de tous côtés. Des fils téléphoniques serpentaient à terre et des postes de commandement avaient été installés dans des vergers ou dans des constructions en ruines. Les ambulances médicales travaillaient déjà sous les arbres ou dans des maisons abandonnées. Des milliers de caisses de munitions s'empilaient dans les champs. On installait les cuisines roulantes de campagne et, sous peu, des aliments chauds allaient remplacer les « rations k » dont les hommes s'étaient accommodés pendant toutes les opérations de cette première journée.

Les Américains travaillaient vite et avec acharnement. J'aperçus quelques officiers qui paraissaient assez nerveux mais, dans l'ensemble, ce furent des hommes calmes, résolus et efficients qui abordèrent cette terre étrangère.

Les Siciliens stupéfaits restaient plantés sur place, les yeux écarquillés, devant le déroulement de cette action rapide et précise. Dans notre secteur, la défense de l'ennemi fut ridiculement faible. Il ne prit même pas la peine de détruire les installations du port, ni de faire sauter les deux ponts de la rivière, ce qui eût suffi à couper nos forces en deux. Sur les plages, il y avait quelques mines disséminées et à peu près aucun barbelé. Nous étions arrivés résolus à tenter de nous frayer un difficile passage à travers un solide réseau de mines, de mitrailleuses, de canons, de fils de fer barbelés et de lance-flammes. Nous nous attendions même à nous trouver devant des pièges inconnus d'une invention diabolique. Au lieu de cela, il n'y avait presque rien.

Les Italiens n'avaient même pas disposé de chausse-trapes, du moins en nombre appréciable. Près des docks, nous en trouvâmes de pleines caisses qui n'avaient même pas été ouvertes. A la sortie de la ville, le barrage des routes était insignifiant : de légers bâtis de bois à peu près de la taille de tables de cuisine, enveloppés de barbelés et posés au travers de la route. Il suffisait de les déplacer et de les ranger sur le côté de la route.

Faute de pouvoir combattre, les troupes de notre secteur s'inquiétèrent de voir ce que ce nouveau pays pourrait bien leur offrir. La découverte de la journée, celle qui donna lieu parmi les hommes aux plus nombreux commentaires, fut parfaitement inattendue : ce ne furent ni les « signorine », ni le « vino », ni le mont Etna, mais des champs de tomates mûres. En mangèrent-ils de ces tomates !... J'entendis au moins deux douzaines d'entre eux en parler pendant toute la journée. On eût dit qu'ils avaient mis la main

1. Patrouille côtière.

sur de l'or. D'autres déclarèrent avoir également rencontré des melons d'eau, mais je fus moins heureux qu'eux.

Je hélai une jeep qui allait vers la ville de Licata et y montai avec trois officiers du génie. L'un d'entre eux était né dans une petite ville située à vingt milles à l'ouest de Licata et, autant qu'il pouvait le savoir, sa grand-mère y habitait encore. Parlant bien l'italien c'est lui qui, dans les rues, s'adressait aux gens du pays. Ils se plaignaient d'avoir été traités de haut et affamés par les Allemands qui avaient emmagasiné de grandes quantités de blé dans les greniers de Licata. Les habitants espéraient que nous ouvririons les magasins et leur donnerions du blé. Licata est une ville de trente-cinq mille âmes environ. Une étroite rivière y serpente et aboutit à un charmant petit port. Une grande rue centrale traverse la ville. Les constructions en pierre du pays, d'un gris patiné, sont anciennes mais solides. Seuls quelques obus tirés dès le lever du jour par nos bâtiments lui avaient fait éprouver quelque dommage, arrachant les pierres d'angle de certaines maisons et creusant dans les rues des trous d'un diamètre respectable.

Les habitants de notre secteur déclarèrent que si les soldats italiens avaient donné d'eux-mêmes une si piètre idée, c'est qu'ils étaient résolus à ne pas se battre. Rien de plus évident, mais, à ce stade des opérations, nous n'avions pas de contact avec les autres troupes du corps expéditionnaire, les Italiens pouvaient n'avoir pas résisté dans notre secteur avec l'intention de se battre plus énergiquement ailleurs.

Le soleil n'était pas levé depuis deux heures que nos troupes avaient déjà, au moyen de fil de fer barbelé, aménagé sur les pentes ondulées des collines des camps pour les prisonniers de guerre. Pendant toute la journée des soldats et des civils affluèrent par les différentes routes d'accès. Dans le premier camp que je rencontrai, deux cents soldats italiens, environ, et autant de civils étaient assis en rond, par terre, à l'intérieur des barbelés. Deux Allemands, tous deux officiers, se tenaient à l'écart. L'un n'avait plus de pantalons et ses jambes écorchées étaient badigeonnées de mercuro-chrome. Certains civils avaient amené dans le camp jusqu'à leurs chèvres.

Après avoir été fouillés, les prisonniers jugés inoffensifs étaient relâchés. Les Italiens ne semblaient nullement abattus. Mâchonnant des biscuits, ils parlaient à tous ceux qui voulaient les écouter et demandaient des allumettes à leurs gardiens américains. Comme par hasard, le camp retentit presque instantanément d'histoires de « prisonniers » qui avaient passé vingt ans de leur vie à Brooklyn. Ils s'approchaient de nos soldats en souriant de toutes leurs dents et demandaient comment allait le vieux « Flatbush ». Ils étaient soulagés et affables comme des gens libérés plutôt que conquis.

Sur les routes et dans les villages des civils souriaient et agitaient les mains. Des enfants saluaient. Beaucoup faisaient à leur manière le signe « V » en levant les deux bras. Ils nous répétaient sans relâche qu'ils ne voulaient pas se battre. Nos soldats ne répondaient guère aux gestes d'accueil des Italiens. Ils étaient trop occupés à débarquer le matériel, à réduire les quelques combattants authentiques, à établir solidement leur tête de pont, pour se livrer à de pareilles singeries. Après tout, nous étions encore en guerre ; ces gens, si absurdes et touchants fussent-ils, étaient des ennemis et nous avaient infligé la peine de faire un long voyage pour venir les battre. Dans l'ensemble, les habitants du pays semblaient appartenir à une assez misérable humanité. Pauvrement vêtus et paraissant l'avoir toujours été, le visage généralement peu expressif, ils gênaient constamment la circulation, tout à fait à la manière des Arabes. A la tombée de la nuit, l'impression d'ensemble de nos soldats, sur la Sicile et ses habitants, se résumait ainsi : « Damné pays ! Ce n'est pas mieux que l'Afrique ».

A première vue, l'aspect de la Sicile nous causa à tous une déception. A moi tout le premier qui avais rêvé d'une île romantique, à la végétation abondante et pittoresque. En réalité, la côte sud de la Sicile nous apparut comme une contrée couleur de pain brûlé et peu boisée. Les champs de blé déjà moissonnés étaient nus, secs et poussiéreux. Les villages d'un ton gris clair se fondaient de loin dans le reste du paysage. L'eau était fort rare. Sur les pentes des collines, à un demi-mille environ au delà de la plage, des feux d'herbes, allumés par les obus de nos pièces de marine, brûlaient en fumant.

Il faisait plus frais qu'en Afrique du Nord et à la vérité le temps eût été délicieux si un vent violent, qui se leva dans l'après-midi, n'eût soufflé si furieusement qu'on avait de la peine à se faire entendre. Ce vent qui, dans l'eau peu profonde, agitait nos cargos, nous retarda plus que les soldats italiens.

Au terme de cette première journée de débarquement en Sicile nous étions à la fois inquiets et incrédules. Tout avait été si facile que nous avions l'impression peu rassurante de nous être complètement fourvoyés. Nous nous attendions à soutenir sur les plages un terrible combat. Il n'y avait pas eu de combat. Sur les quatorze milles de notre secteur, le chiffre de nos pertes était étonnamment faible.

Au coucher du soleil l'armée s'était déjà emparée de tout ce que nous avions espéré conquérir en cinq jours. Dès le milieu de l'après-midi, l'intérieur du pays, sur une profondeur de plusieurs milles, était si rempli de troupes et de véhicules américains qu'il ressemblait plus à la Tunisie plusieurs mois après le débarquement, qu'à un pays ennemi attaqué le matin même. Notre marine, dont la tâche était d'amener à pied d'œuvre un important corps expéditionnaire en Sicile était en avance de trois jours sur son programme.

Avant la fin de la première journée, des transports étaient déjà repartis pour l'Afrique où ils devaient prendre de nouveaux chargements. Quant à notre flotte de débarquement, ses pertes n'étaient dues qu'aux inévitables accidents mécaniques. C'était à la fois merveilleux et illogique. Si les Italiens voulaient abandonner la partie, pourquoi les Allemands les laissaient-ils faire ? Qu'était-il arrivé ? Quel tour l'ennemi nous réservait-il ? Personne ne se berçait de l'illusion que la bataille de Sicile fût terminée. De fortes contre-attaques étaient probablement inévitables. Aussi bien, des avions allemands avaient commencé des bombardements en piqué au rythme de deux par heure.

Mais tout le monde sentait que, quoi qu'il advînt désormais, nous avions gagné la première manche [1].

ERNIE PYLE

Traduit par PIERRE *et* SOLANGE DE LA BAUME.

1. Si la journée du 10 fut tranquille, celle du 12 devait être tumultueuse. Les Allemands, en effet, lancèrent ce jour-là une violente contre-attaque contre les Américains. Elle fut repoussée après un vif combat. Le 14, les Américains réussirent à s'emparer d'un important aérodrome (Biscari). Les Anglais de leur côté avaient occupé Syracuse le 12. Pendant les jours qui suivirent, de violentes batailles opposèrent Anglo-Canadiens et Américains aux Allemands (la Sicile était d fendue par 10 divisions italiennes et 3 divisions allemandes). Mais les Alliés l'emportèrent dans toutes les rencontres. Trente-huit jours après le débarquement, la Sicile tout entière était conquise. L'ennemi avait eu 12.000 tués et blessés. Il avait perdu 267 avions et 188 chars. Il laissait entre les mains des Alliés 100.000 prisonniers.

BENJAMIN CONSTANT et MADAME RÉCAMIER

L'AMOUR de Benjamin Constant pour madame Récamier est demeuré fameux. De madame de Charrière à madame de Staël, en passant par Anna Lindsay et la douce Charlotte de Hardenberg, épousée en 1808 autant par lassitude que par affection, bien des orages sentimentaux avaient dévasté l'auteur d'*Adolphe ;* nul plus violent, plus desséchant ; nul, surtout plus inattendu.

Quel « coup de foudre » causa ce subit embrasement ? Benjamin Constant touchait à ses quarante-huit ans. Il y en avait treize qu'il connaissait la plus intime amie de madame de Staël : à Paris, à plusieurs reprises, à Coppet en 1807 et en 1809, il avait vécu près d'elle ; en apparence, impunément. Quand il avait tenté d'échapper à la « tyrannie de l'homme-femme », entre lui et la « main de fer » toujours tendue pour l'asservir il avait rencontré le sourire de madame Récamier. Madame de Staël elle-même avait imploré l'assistance de cette amie sincère auprès de qui elle éprouvait, disait-elle, des émotions analogues à celles qu'inspire, d'ordinaire, « un sentiment plus vif ». De Vienne, en 1808, ayant appris que Benjamin, pour la fuir, projetait de passer en Amérique, elle avait conjuré Juliette d'intervenir :

« *...Je ne vis que par mes sentiments pour Benjamin. De grâce, faites-lui donc sentir que cette affection est quelque chose, et que votre amitié pour moi la lui fasse apprécier... Voyez Benjamin, voyez-le souvent. Vous avez plus de crédit sur lui que moi si vous lui parlez. Chère amie, protégez-moi comme mon ange tutélaire, secourez mon cœur que vous seule devez connaître...* » [1]

De « l'ange tutélaire », Benjamin n'avait conservé, semble-t-il, qu'un souvenir de bienveillance et d'enchantement. Depuis 1811, appliqué à la vie conjugale dans la paisible ville universitaire de Gœttingue, jeté seulement, à l'automne de 1813, par un sursaut d'ambition, dans le tourbillon des événements qui préparaient la chute de Napoléon, il n'avait revu ni madame de Staël, ni madame Récamier.

La Restauration rappelait à Paris tous les exilés. Dans son ancien logis où elle venait de se réinstaller rue Basse-du-Rempart, en contre-bas du boulevard de la Madeleine, Madame Récamier avait rouvert son salon. Des

1. D'une lettre encore inédite.

sociétés, jadis ennemies, s'y réconcilièrent dans la griserie un peu grave et pleine d'espoir de cet été où s'inauguraient des temps nouveaux. Vienne préparait la réunion du Congrès chargé de les organiser. A Paris, dans le même temps, conte Ballanche, on vit s'assembler, un soir, comme « un congrès de toutes les opinions, de toutes les célébrités » autour de « la beauté » longtemps opprimée par « l'usurpateur » déchu. Au salon de madame Récamier, devant les représentants de toute l'Europe — Bernadotte, prince royal de Suède, Wellington, bientôt ambassadeur d'Angleterre auprès de Louis XVIII, le prince Auguste de Prusse, toujours épris de Juliette, Talma, madame de Staël, le prince de Metternich, — Chateaubriant avait lu sa « nouvelle espagnole du dernier Abencérage » ; Benjamin Constant était présent, avec d'autres princes de l'esprit. Dans la maîtresse de maison, il avait admiré la reine de cet aréopage. Toujours jeune et souple, et souriante en sa grâce d'apparence virginale, elle s'enivrait de Paris retrouvé.

Lui, Benjamin, sentait que sa propre renommée, dans l'opinion de l'élite, avait grandi ; on admirait le polémiste des pages vengeresses sur l'*Esprit de Conquête*, qui, au début de cette année, avaient sonné l'hallali de l'Europe contre son « perturbateur » ; on attendait beaucoup de lui. Cependant, il demeurait inquiet, sans situation nette, sans promesses fermes après la faillite des espérances qu'il avait placées dans Bernadotte. Son cœur était vide : il avait revu sans émoi madame de Staël qui l'accusait d'insensibilité, et sans regrets laissé sa femme, — « le bon Linon » — qui s'ennuyait à Gœttingue. Songeant avec amertume que sa jeunesse s'achevait, rongé d'une ambition qui ne savait où se prendre, il se sentait mûr pour quelque insigne folie.

Dix ou douze ans plus tard, sur un carnet où il jetait des notes rapides, matériaux, pensait-il, pour ses futurs mémoires, il a résumé l'origine et les péripéties capitales de sa subite passion. Sainte-Beuve publia cette page :

« *Madame Récamier se met en tête de me rendre amoureux d'elle. J'avais quarante-sept ans. Rendez-vous qu'elle me donne sous prétexte d'une affaire relative à Murat,* 31 *août. Sa manière d'être dans cette soirée : Osez ! me dit-elle. Je sors de chez elle amoureux fou. Vie toute bouleversée. Coquetterie et dureté de madame Récamier. Je suis le plus malheureux des hommes. Inouï qu'avec ma souffrance intérieure j'aie pu écrire un mot qui eût le sens commun.* »

C'est le 27 août, non le 31, que Madame Récamier le pria de passer une première fois chez elle. Fidèle aux amitiés de l'exil, elle souhaitait rendre un important service à la reine de Naples, Caroline. Le « roi Joachim », c'est-à-dire Murat, cherchait un apologiste étincelant dont la plume pût défendre sa cause et son trône auprès du Congrès de Vienne ; et la reine en avait écrit à madame Récamier. Trouverait-on « publiciste » plus éblouissant que l'auteur de l'*Esprit de Conquête ?* Défendant un Bonaparte, il saurait se faire écouter des rois. Madame Récamier entreprit donc de le persuader. Sans doute, déployant autour de lui le filet de ses grâces, ne concevait-elle d'autre dessein que celui d'une légitime séduction. Ce tête-à-tête de quatre heures consécutives leur fut à tous deux fatal. Elle voulut plaire : elle plut trop.

Le mot que sa victime l'accuse d'avoir lancé comme l'étincelle irrésistible, ce mot d'apparente provocation, à combien d'autres ne l'avait-elle point jeté, par manière de jeu ? Il lui était familier. Benjamin ne se souvenait-il pas de l'avoir entendu plus d'une fois lorsqu'autour de Madame de Staël on se divertissait aux galants marivaudages ? On y jouait même par écrit, sous le truchement d'une originale « petite poste ». Autour d'une table ronde, des billets pliés en deux couraient, de main en main, jusqu'au desti-

nataire, qui devait aussitôt répondre sur la moitié inférieure de la feuille. Voici, comme, un soir, madame Récamier dialoguait, sans vergogne, avec le grave Guillaume Schlegel :

« — Croyez-vous que je sois la femme du désir ? — Vous êtes une femme céleste, un ange. — M'aimez-vous ? — Si j'osais. — *Osez !* — J'ose... ensuite ? — Je vous dirai, monsieur, que je ne veux pas me compromettre par écrit. Mais si vous voulez venir ce soir, je vous dirai ce que j'en pense. — Je viendrai pour être éconduit. — Cela va sans dire... »

Coquet, mais honnête badinage ! Celui qui, le soir du 27 août, eut pour cadre le salon de la rue Basse-du-Rempart, fut sans doute plus poussé de quelques demi-tons. Benjamin, cependant, eut le tort de s'y méprendre, — ou plutôt de s'y prendre : il interpréta comme un encouragement, voire comme un engagement, ce qui n'était qu'un aimable défi.

Le développement de son impétueuse passion, il l'a enregistré dans son *Journal intime ;* on en connaissait depuis trente ans les pages qui vont du 19 octobre 1814 au 19 juillet 1815[1]. Manquaient à ces éphémérides les notes correspondant aux premières semaines de cette curieuse aventure sentimentale. Les voici, telles qu'elles furent envoyées beaucoup plus tard à madame Récamier par les héritiers de Benjamin Constant. Celui-ci, comme on sait, jetait, deux ou trois fois par jour, sur des feuillets intimes, des notes tantôt rapides, mention des événements, mémento de ses faits et gestes, tantôt plus développées, réflexions, méditations, analyses : puis, à quelques intervalles, il transcrivait en lettres grecques, sur un gros registre vert in-folio, ses impressions initiales ; il les transcrivait, semble-t-il, sans les altérer, sans autre dessein que de constituer les archives authentiques de cette analyse incessante qu'il faisait subir à son esprit et à son cœur. Il arrêta en 1816 ce travail commencé en 1804. Son frère et sa belle-sœur, Charles et Emilie de Constant-Rebecque, furent mis en possession de ce trésor intime peu après la mort de sa veuve, en 1846. Songeant d'abord à le rendre public, ils entreprirent de déchiffrer laborieusement le manuscrit ; entre les mois de juin et de décembre, ils firent parvenir à madame Récamier une copie des pages qui l'intéressaient, — copie soignée, où leurs deux écritures alternent. Grâce à l'amitié de M. le Professeur Charles Lenormant, qui veille aujourd'hui sur ce document, nous pouvons publier des pages encore inédites du *Journal intime ;* elles correspondent aux sept semaines qui suivirent le fatidique 27 août 1814 ; on les intitulerait assez justement : *Naissance et progrès d'une passion.*

Document, certes, incomparable ! On n'en connaît point d'autre où un écrivain aussi sensible et impitoyable pour lui-même, aussi attentif à pénétrer ses replis, note pour ainsi dire heure par heure, la croissance d'un amour qui le ravage et qui l'enchante. Deux ou trois fois le jour, Benjamin s'enferme en son cabinet, tire du portefeuille les feuillets secrets, on le voit se prendre le pouls, s'empêtrer de contradictions, se complaire aux scrupules, organiser et désorganiser sa vie, se suspendre au sourire d'une femme, souffler comme un enfant ses bulles, manifester enfin à ses propres yeux les deux faiblesses essentielles qui causèrent la faillite de sa vie : l'instabilité de l'humeur et l'impuissance du vouloir.

Ce fragment précieux commence au 4 septembre 1814. Depuis le 27 août Benjamin n'avait-il donc enregistré aucune note intime ? Travaillant avec ardeur du mémoire demandé par Juliette pour les souverains de Naples, il en avait tracé la première esquisse, et il avait écrit au moins deux lettres ;

1. Elles ont été publiées, pour la première fois intégralement, par M. Gustave Rudler, d'après une copie appartenant aux arrière-neveux de Benjamin Constant (archives Monamy-Valin), dans la *Revue des Études napoléoniennes* de janvier-mars 1915.

dans celle du 3 septembre, il déclarait : « ...Je ne pense qu'à vous, mais je peux peut-être encore me combattre... Tout le passé, tout votre charme que j'ai toujours craint est entré dans mon cœur... Politique, société, tout a disparu. Je vous parais fou, peut-être : mais je vois votre regard, je me répète vos paroles ; je vois cet air de pensionnaire qui unit tant de grâce à tant de finesse. J'ai raison d'être fou : je serais fou de ne l'être pas. Mon Dieu, si vous n'êtes pas la plus indifférente des femmes, combien vous me ferez souffrir dans ma vie ! Aimer, c'est souffrir. Mais aussi, c'est vivre, et depuis si longtemps je ne vivais plus ! Peut-être n'ai-je jamais vécu d'une telle vie... »

Elle, cependant, qui avait entendu Benjamin lire *Adolphe*, qui l'avait vu, auprès de Madame de Staël, délirer et maudire, elle qui toujours avait redouté les orages du cœur, comment, sollicitée par un homme dont elle n'ignorait presque rien, aurait-elle pu goûter la moindre griserie d'illusion ? Mais, chaque fois que sa coquetterie instinctive avait déchaîné une nouvelle passion, elle prenait en pitié le mal dont elle se sentait ingénument la cause ; elle se flattait de le guérir. Amoureuse de l'amitié et défiante de l'amour, elle entreprenait cette opération magique : la transmutation du désir en dévouement et en platonique servitude. Envers Benjamin, en outre, elle se sentait engagée par le service même qu'elle venait de lui demander.

Elle ne balança donc pas de le faire inviter au château d'Angervilliers où, au début de septembre, elle allait passer une douzaine de jours chez son amie la plus intime peut-être, confidente sûre et prudente conseillère, la marquise de Catelan. Angervilliers, au delà de Limours, et non loin du château du Marais, n'était, comme aujourd'hui, qu'un aimable village ; dans son domaine, madame de Catelan réunissait, en cette fin d'été, une petite société de fidèles ; Madame Récamier allait y retrouver le fils aîné de Madame de Staël, Auguste, à peine guéri de la funeste passion, dont quatre ans plus tôt environ, il avait été saisi pour elle. Pour la cure qu'elle entendait imposer à son nouveau soupirant, quel cadre, et quelle atmosphère !

JOURNAL INTIME de BENJAMIN CONSTANT

4 *septembre* 1814. — *Je n'ai été occupé que de Juliette, quelle folie ! Joué pour me distraire, — gagné.*

5. — *Même journée qu'hier. Talleyrand fort bien pour moi, mais Juliette m'occupe par-dessus tout. Je pars demain.*

6. — *Route, jusqu'à Angervilliers. La présence de Juliette embellit tout ; du reste sans elle je m'ennuierais fièrement ici.*

7. — *Journée toute à Juliette ; je ne suis pas encore aimé, mais je lui plais ; il y a peu de femmes qui soient insensibles à ma manière d'être absorbé et dominé par elles. Ceci met un vif intérêt dans ma vie. Je sens dans mes veines une chaleur inusitée.*

8. — *Auguste de Staël ; il m'observe ; il dira tout à sa mère ; que diable me fait cette femme ? Qu'elle ne s'avise pas de me troubler ! elle m'a fait assez de mal ! Juliette est difficile à prendre, elle doute et elle oublie ; mais elle me trouvera plus aimable que personne ; elle m'aimera !*

9. — *Conversation sérieuse avec Juliette, elle a de la raison et je la crois sincère. Je ne veux pas affliger ma femme ; tout peut se concilier. Je fais*

quelques progrès dans le cœur de Juliette, elle m'enchante ! J'ai annoncé mon départ pour demain.

10. — *Je suis resté. Grands progrès, je crois ; je suis, je le pense, aussi aimable que possible ; Juliette s'apercevra de mon absence, c'est bon. Plus de violence la fatiguerait encore. Il faut qu'elle ait besoin de ma société ; elle s'y prendra par l'habitude. Passé la nuit à lui écrire. Ce n'est pas écrire qu'il faut, elle ne lit pas ; mais elle m'a prouvé qu'elle s'attachait à moi. Nous serons plus libres à Paris. Je pars demain.*

11. — *Voilà donc que je m'engage dans de nouvelles amours. Jamais cela ne m'est arrivé sans bouleverser ma vie. Jusqu'ici, il n'y a que plaisir, Juliette cependant ne m'aime pas encore, mais elle est bien prise... Au reste, je vends peut-être la peau de l'ours. Je pars. Quelles nouvelles trouverai-je à Paris ?*

Je ne suis pas parti, je vois clairement que je fais des progrès dans le cœur de Juliette, mais elle est fine, spirituelle, maligne. Elle se joue avec moi ; elle est bonne enfant ; je crois qu'elle m'aimera.

12. — *Matinée douce ; tout est doux avec Juliette. Je suis parti, mais je la verrai demain soir. Elle anime ma vie.*

Arrivé à Paris. Bonne lettre de Madame de St (aël). Rien de ma femme. Il se passe peut-être quelque chose de bizarre dans tout ceci. Je suis décidé à me bien arranger à Paris, s'il plaît à Dieu.

13. — *Mauvaise journée ; travaillé à un singulier mémoire*[1]. *Mal de nerfs. Cet amour pour Juliette me tourmente horriblement. Je n'ai pas la force de m'en rendre maître ; et pourtant quel peut en être le résultat ? quelques moments de charme, beaucoup de souffrance ; et si par impossible Juliette était plus sensible que je ne le crois, d'incalculables malheurs. Et ma femme ?... Aussi, pourquoi n'est-elle pas venue ? Ma position à Paris me blesse, malgré l'admiration qu'on me témoigne, je ne sais me faire de bonheur de rien ; que de talents, de moyens, de sensibilité prodigués sans avantage pour moi, ni pour les autres ! Elle n'est pas arrivée... mais elle m'a écrit un billet qui me fait du bien.*

14. — *Fini le mémoire que je crois bon, il a fait un très bon effet, m'a dit Juliette. Je me suis mis en tête une nouvelle tentative de carrière avantageuse, nous verrons ; je voudrais à tout prix agir ; je suis las d'écrire. J'ai donc vu Juliette, je la crois une franche coquette, plus qu'elle ne le pense elle-même, mais il y a peut-être un fond de sensibilité que je parviendrai à développer, je lui plais, c'est sûr. Il faut qu'elle ne puisse pas se passer de moi ; bientôt, il faudra la mettre à l'épreuve. Gare, madame de St (aël), si elle découvre ceci.*

Le parc d'Angervilliers, l'allée tournante du petit jardin proche du château virent ainsi la naissance d'un délire en tout comparable à celui dont *Adolphe* a décrit les débuts : « ...Offerte à mes regards, dans un moment où mon cœur avait besoin d'amour, ma vanité de succès, Ellénore me parut une conquête digne de moi. Elle-même trouva du plaisir dans la société d'un homme différent de ceux qu'elle avait vus jusqu'alors... Le dessein de lui plaire mettant dans ma vie un nouvel intérêt, animait mon existence d'une manière inusitée. J'attribuais à son charme cet effet plus que magique... »

Avec Juliette, comme avec Ellénore, c'est sa volonté et son amour-propre que Benjamin a, d'abord, engagés : brusquement, cédant à la lente fermentation, à la contagion voluptueuse des souvenirs accumulés dans les années antérieures, il a décidé d'aimer Juliette ; il a décrété — avec quelle fatuité !

1. Le mémoire pour le roi de Naples.

— qu'il était en train de s'en faire aimer : « ...Il y a peu de femmes qui soient insensibles à ma manière d'être absorbé et dominé par elles... ». Il appliquera donc sa tactique : feindre — mais dans quelle mesure ? — d'être dominé, pour dominer rapidement. Mais, dès le premier instant, le voilà sa propre dupe ; il ne peut ni reprendre sa volonté, ni la modérer. Fatalement, alors, il faut qu'il souffre ; son cœur s'engage, à son tour, dans le labyrinthe enchanté pour s'y déchirer à tous les obstacles. Le véritable amour, dès ce moment l'envahit. Benjamin souffre et va renforcer sa peine à se regarder souffrir. Mais elle, Juliette, flattée au fond, et que la pitié anime, comment se défendra-t-elle ? Tantôt par un étalage de froideur, en partie seulement affectée, car elle apprécie l'esprit de Benjamin et l'ardeur de son dévouement ; tantôt par une sympathie attendrie, car elle craint souvent de le désespérer. Ainsi s'ouvre, vers la mi-septembre, le second acte de ce drame sentimental.

15 septembre. — Lu mon mémoire qui a été trouvé excellent. Juliette m'avait promis une promenade, elle m'a manqué de parole. Dîné chez elle. Désespoir de ne pas la voir seule. Enfin tête-à-tête. Il ne faut pas la trop tourmenter, elle est très capable de se défaire de ce commencement de sentiment s'il la peine ; mais il faudrait savoir me gouverner, et je ne le sais pas — prenons sur nous — mais il me faudrait des tête-à-tête même pour l'amour, ce qui est le seul moyen de la captiver par degrés. Je ne la verrai que demain soir ; peut-être ferais-je mieux de triompher de moi au point de laisser passer cette journée ; pensons-y. Je souffre absurdement. Si ma femme était le bon ancien Linon, j'y reviendrais volontiers. Ceci perd ma vie et ne peut finir bien.

16. — Visites reçues le matin — Lafay (ette) ; où ceci mènera-t-il ? Rien ne m'intéresse que Juliette ; mais précisément pour cela je vais en avant. Je bourre ma vie, dans l'inconcevable agitation où cette femme me met, jeu, veilles, que sais-je ? tout m'est bon pour tuer le temps ; mon sang brûle. Dîné chez All(ard)[1]*. Soirée chez Juliette, je l'ai vue seule un quart d'heure... non jamais il n'y eut plus de coquetterie... et c'est là son charme... Je veux être pendu si je sais, si je devine si j'ai fait le moindre progrès dans son cœur ; Paris l'a fort changée, elle était plus tendre à Angervilliers, je ne sais que faire ? Elle ne me donne pas même l'occasion de la captiver en l'amusant ; si je croyais qu'elle me regrettât, j'essaierais de l'absence ; mais cela même je n'en sais rien. Il faudra prendre un parti. Je n'avais jamais connu de coquette... Dieu, quel fléau !!!*

17. — Journée agitée et affreuse... horrible réveil à 7 heures. Causerie — à la bonne heure. Fato si (nente)[2] *rendez-vous à 4 heures. Elle y a manqué — peine violente. Visite importante. — C'est bien peu d'accord avec tout le reste. On ne dira pas que je néglige rien. Soirée chez Juliette, peine épouvantable — elle m'a promis de me voir seule demain, tiendra-t-elle parole une fois ? Elle me met au désespoir — nous verrons. — Je n'ai pu tenir chez Juliette, je suis sorti, convulsions de douleurs et de larmes — quel fléau pour moi que mon propre caractère ! Comment ceci finira--t-il ? Enfin, ça finira — elle ne m'aime pas du tout. — Qu'elle m'a trompé ! pas même d'amitié ! Je m'expliquerai avec elle demain — elle aura pourtant décidé ma destinée !!! Que je suis las de moi !!! paisible vie de Göttingen, pauvre Linon, ô mon Dieu !*

18. — Nuit comme ma situation l'annonçait ! J'ai pleuré la moitié de la nuit. C'est incroyable ! Levé à une heure, à deux j'ai été chez elle, elle m'a

1. Vieil ami de Benjamin, de qui le nom paraît dès 1804 dans le Journal.
2. « Si le destin le permet » : le second mot latin est inachevé sur la copie.

mené au Luxembourg. C'est encore plutôt de l'absence de sensibilité que de la coquetterie, elle a envie de plaire, mais pitié du mal qu'elle a fait, et pour s'en délivrer, elle n'y croit pas. Je n'ai aucune chance d'autre chose avec elle que de l'agitation et un tourment perpétuel ; elle ne m'aime point du tout ; elle est dans un tourbillon qui l'étourdit, elle ne m'aimera jamais ! je m'use et m'acharne sans but et sans espoir, il faut guérir de ceci comme d'une maladie. Tâchons de prendre la force pour la fuir, ces soirées au milieu du monde me dévorent ! si j'avais le courage d'aller à la campagne dès demain !... Je ne le ferai pas ! enfin accordons encore ce jour, ce sera un jour de malheur et de désespoir de plus, mais n'importe puisque je suis trop faible pour y renoncer. Mais après, arrangeons ma vie : 1° affaire de Ferrières[1]*, huit jours ; 2° affaire de Scina*[2]*, acceptons ; 3° si toutes les deux manquent, partons pour l'Allemagne, ce départ nuit à mon établissement en France et à ma carrière littéraire, mais c'est une maladie, et il n'y a pas d'inconvénients momentanés qui tiennent, il faut se guérir.*

19. — Nuit et matinée encore délirantes. Je pleure sans cesse. Je lui ai écrit, elle me fait dire de venir à deux heures, mais à quoi tout cela sert-il ? Je copie dans un grand livre tout ce journal ; quand j'en serai à copier ceci, quelle sera ma situation ? j'en suis curieux[3]*.*

Je l'ai vue. J'ai eu une longue et douce conversation avec elle, douce au fond par ce que j'y mets, et par le charme qu'elle a pour moi, bien plus que par ce qu'elle y met elle-même.

Besoin d'une douce et gaie causerie, insensibilité complète comme profondeur, impatience de la peine qu'elle voit parce qu'elle en éprouve plus que par pitié, aucun mouvement de colère qui la porte à rechercher elle-même les moyens de me voir, bonté, pas plus pour moi que pour d'autres, et au fond quelque jouissance à me dominer si complètement, voilà ce qu'elle est. Cela ne vaut pas une vie perdue, et que le succès même ne pourrait pas arranger ; calmons-nous donc. Dîné avec elle ; elle s'est plus occupée de moi que les autres jours, mais il y avait plus de préméditation par bonté peut-être, pour calmer ma peine, que d'entraînement ou de sensibilité ; je persiste à tâcher de me détacher d'elle, je m'accorde de la voir, car je voudrais encore l'intéresser assez, pour que rompre avec moi lui fît peine, de manière à ce que la crainte d'une rupture fût un moyen. Dieu sait si je parviendrai. Enfin, quoique j'aie encore souffert chez elle, la douleur a été moins violente et je suis plus tranquille. Ce qui rend cette douleur si insupportable, c'est l'irritation qui s'y mêle quand je sens que rien de ce que je lui dis ne fait d'effet, et que même avec la bonne intention de m'écouter pour me faire plaisir, une mouche qui vole la distrait, et la première idée bouffonne la fait rire.

20. — Journée assez douce. Je l'ai vue quatre fois, et elle y a mis quelque soin ; si je puis pénétrer dans son âme, c'est de cette manière ; elle a eu l'air contente de moi, il faut qu'elle s'habitue tellement à me voir qu'elle ne puisse plus s'en passer, ce n'est qu'alors... encore ! encore ! que Diable veux-je ? Je ne pénétrerai probablement pas plus avant dans son âme que tant d'autres ; enfin prenons les bons moments et attendons la conclusion de mes trois affaires, Madame de St (aël) arrivée. Cette femme me gêne et son absence

1. Le château de Ferrières, près de Lagny, en Seine-et-Marne, appartint à Fouché jusqu'en 1820. Quelle « affaire » Benjamin machinait-il alors avec l'ancien Ministre de la Police impériale ? Rien ne permet encore de le préciser.

2. L'abbé Dominique Scina, diplomate napolitain. Le 21 octobre, il allait transmettre les propositions des Murat : si Benjamin Constant acceptait de se dévouer à leur service, ils lui assuraient une belle situation. « J'accepte », écrivit-il alors dans son journal ; et puis, il refusa.

3. « Voir le 9 octobre » ; note du copiste, Charles de Constant.

me serait fort agréable, elle s'irritera de ce que je ne la verrai pas assez et pourtant je ne lui donnerai pas un des moments que je pourrai passer avec Juliette, la chose ira comme elle pourra[1]. *Charlotte m'a écrit une lettre extrêmement bonne et raisonnable. C'est une douce retraite et une amie sûre.*

21. — C'est fini tout à fait, je ne veux pas écrire longtemps pour ne pas m'attendrir et retomber ; la Dame n'a pas même de l'amitié pour moi, je ne conçois rien à sa conduite à Angervilliers car elle n'a pas le plus petit attrait, même pour mon esprit. Jamais on ne fut si fausse, je la punirai au moins en lui montrant que je ne me soucie pas d'elle, dussai-je (sic) *crever de dissimulation.*

22. — J'ai beaucoup souffert, mais je souffre moins, je ne puis comparer toute cette histoire qu'à la conduite de quelqu'un qui s'approcherait doucement d'un autre, et lui donnerait un grand coup de poignard. On souffrirait horriblement, on croirait d'abord la blessure mortelle, elle pourrait bien l'être, mais les premiers jours passés, la douleur tout en continuant s'adoucirait, et l'on entreverrait la possibilité de la guérison. Tâchons de n'y pas aller ce soir et de partir demain pour trois jours... J'y ai été... J'ai mal fait et perdu mon dernier moyen, celui de l'inquiéter par mon absence, elle est devenue, chaque jour, depuis huit jours plus raisonnable et plus froide. Je l'ai en horreur. Cette fois c'est décidé, je ne la verrai plus, oh ! si elle pouvait le remarquer, je donnerais dix ans de ma vie pour me venger d'elle. Je n'en vois pas la possibilité, s'il y a une ressource c'est de la fuir, il vaudrait mieux l'oublier, mais comment ? Dieu, que je la hais ! Demain à Ferrières. Tous les malheurs me paraîtraient doux, si je pouvais lui faire ressentir la moitié de la peine que j'éprouve. Si Ferrières et S(cina) manquent, l'Allemagne. Elle m'a rendu la France odieuse, je la déteste, et pas un moyen qu'elle éprouve une portion du mal qu'elle m'a fait. Projet bizarre. Il faut en finir. Je tente tout, la mort plutôt que d'y renoncer. Il y a de l'inexplicable en elle, m'aimerait-elle et voudrait-elle s'en défendre ? Tout s'éclaircira par une demi-heure d'entretien.

23. — Je l'ai eu, cet entretien. J'ai fondu en larmes devant elle, elle a été troublée de pitié, elle m'a promis de me voir seule et de me laisser lui parler de mon amour, mais j'ai bien observé son impression, il n'y a point de goût, et même dans la pitié, son cœur est sec et froid. Partons cependant du point que nous avons reconquis. Je l'ai revue le soir et trouvée seule, elle a tâché de me parler de mes intérêts, et, dans cette intention, il y avait de la bonté. Je l'ai forcée à m'écouter sur mon sentiment sans exiger de réponse, il faut l'accoutumer peu à peu. J'ai été obligé d'aller trop violemment pour vaincre l'inexplicable résolution prise depuis Paris. Je crois M. de F(orbin), l'anonyme dont elle m'avait parlé, il en avait bien l'air, c'est lui qui me nuit, malheur à lui si je m'en assure ; avec cela ma cause est mauvaise. Enfin surmontons-nous et faisons ce qu'il faut pour réussir si cela se peut, peut-être en chemin nous en détacherons-nous, Dieu le veuille !

Deux jours de tergiversations, comme on voit : et ce qui était « fini » recommence avec plus de force. C'est que, pour ce troisième acte, un acteur nouveau venait d'entrer en scène.

Aux impatiences de Benjamin, Juliette avait opposé des engagements antérieurs — oh ! de pure amitié !... — pris avec un soupirant qu'elle se gardait de nommer ; la jalousie de Benjamin a tout de suite décelé ce rival imprévu. Le comte de Forbin, peintre d'aimable talent, alors en passe de devenir Directeur général des Musées Nationaux, était, dit-on, le plus bel

1. Ici, rature d'une ligne trois quarts ; on déchiffre seulement le dernier mot : « imagination ».

homme de France ; sous l'Empire, il avait affiché un goût un peu trop tapageur pour la sœur de Napoléon, la radieuse Pauline, princesse Borghèse ; le maître lui avait fait payer, d'un demi-exil en Italie, ce scandale pour lui flatteur. A Naples, il s'était épris, en 1813, de madame Récamier, qui ne l'avait point découragé, tout en lui laissant peu d'espoir. Il lui écrivait, en février 1814 : « ...Ma vie est à vous, vous êtes et vous serez toujours le but, le mobile de toutes mes actions... » A cet adversaire redoutable, Benjamin se heurtait avec une rage calculée ; un duel seul, pensait-il, pouvait les départager.

24 septembre. — J'ai bien repensé ; l'inexplicable obstacle est M. de F(orbin). Elle voulait rompre pour ne pas s'enferrer, il l'avait exigé, et comme elle tient encore un peu à moi, elle l'avait promis. C'est une personne qui ne veut pas qu'on la trouble, il faut la soigner et attendre l'habitude. Je l'ai vue ce matin chez madame de C(atelan), elle est partie deux minutes après, elle m'a donné deux ou trois preuves d'indifférence. Ce soir, son M. de F(orbin) est venu, j'ai prévu qu'il resterait après moi, j'ai eu la force et le bon sens de lui laisser le champ libre, le ciel m'a récompensé, j'ai gagné de l'argent et j'ai été plusieurs heures sans penser à elle. Si j'ai le courage de ne pas y aller demain, ma guérison sera bien avancée ; ayons ce courage, en tout je suis mieux, j'ai au moins l'expérience que ce paroxysme passé, ce n'est plus une fièvre continue. Dieu ! si je pouvais ne plus éprouver de mal. Je crois que je lui pardonnerais tout, je serais heureux. Distrayons-nous, luttons et que le Diable l'emporte.

25. — Je n'y ai pas été, Dieu soit loué, j'ai eu même quelques heures où j'ai peu souffert, cependant son idée ne m'a pas quitté un seul instant, mais c'est beaucoup de ne l'avoir pas vue. Je suis encore assez faible pour désirer qu'elle le remarque, ce qu'au reste je ne crois pas ; tâchons d'être assez fort pour n'y pas aller de moi-même. J'ai une grande irritation. Dîné chez madame de S(taël), causé avec Al(bertine) [1].

26. — Le paroxysme est revenu. Mais il y a plus d'irritation que d'affection dans ce que j'éprouve. Non, je ne crois pas que je me pardonne de ma vie ; en attendant, laissons passer encore aujourd'hui, au moins si je n'entends pas parler d'elle ; si je rencontre M. de F(orbin), malheur à l'un de nous deux. Ma foi je l'ai rencontré et j'ai amené les choses au point que nous sommes convenus de nous battre demain. J'en ai porté la nouvelle à Juliette, et j'ai obtenu d'elle la promesse de m'accorder beaucoup d'heures, si je ne me battais pas. Reste à présent à savoir si je ne suis pas trop engagé. L'honneur va avant même le délire, s'il le faut, battons-nous, si M. de F(orbin) ne le veut pas, ne nous battons point. Je suis fâché d'en avoir parlé à Montrond [2], *à demain.*

27. — J'ai très bien dormi, il est pourtant encore incertain que notre affaire s'arrange ; pour peu que M. de F(orbin) croye (sic) *que je recule, il avancera. Je ne veux rien faire de désavantageux à mon honneur, et cependant je serais fâché de compromettre l'espèce de pauvre bonheur que Juliette m'a promis ! Enfin nous allons voir... L'affaire s'est arrangée, ai-je été trop loin ? Je l'ignore ; les seconds n'ont pas eu l'air de le penser ; enfin je la verrai et nous sommes convenus, M. de F(orbin) et moi de tomber l'un sur l'autre au premier mécontentement.*

Je l'ai vue, nous avons causé librement plus d'une heure, et j'ai retrouvé beaucoup de calme. Je rougis un peu de toutes mes extravagances, si elle avait mis moins de dureté subite dans les premiers jours de son retour à

1. Fille de Madame de Staël, la future duchesse de Broglie.
2. Le confident de Talleyrand.

Paris tout aurait été mieux ; à présent la chose est gâtée, il n'y a pas moyen de la remettre dans un train facile et simple. On en parle, elle est embarrassée de nos rapports, et au premier propos un peu fort, elle voudra m'écarter ; de on côté ma tête se monte à chaque instant ; j'ai encore pleuré tout le matin, il n'y a qu'une ressource, c'est un voyage en Allemagne ; l'amitié tendre et les soins de Linon me calmeront peut-être. D'ici à quelques jours il faut être parti, faisons un bon article sur Montlosier[1] *pour laisser une grande impression de talent et partons.*

28. — J'ai passé une meilleure journée parce que je l'ai beaucoup vue, le matin, à dîné, le soir, mais qu'il y a loin de là à ce que j'espérais, et combien peu je fais d'impression sur elle. Le mieux sans aucun doute est de partir, car au fond, qu'espérer? une douce habitude, point de préférence marquée, jamais un succès complet. Ce n'est pas assez pour dévorer une vie, mais je ne puis pas me briser, il faut préparer mon départ et m'en aller jour et nuit à l'improviste. Je voudrais faire un bel ouvrage avant, pour qu'elle fût frappée de mon succès et me regrettât.

29. — Encore une journée tolérable, elle a de l'amitié pour moi et nos entretiens me calment. Mais elle part et je n'ose la suivre. Je verrai comment je supporterai son absence ; si je pouvais m'y accoutumer ! à présent qu'elle m'a soumis, elle en serait un peu surprise peut-être ; non c'est encore trop tôt.

Tentative de madame de S... pour moi[2].

30. — Journée inespérée, mais sur laquelle il ne faut pas nous reposer de peur de retomber trop bas. Elle est partie aujourd'hui pour Angervilliers, elle m'a permis de l'accompagner jusqu'à Orsay, j'ai été quatre heures avec elle, elle était tout à fait tendre et triste et luttait visiblement contre elle-même, mais elle a une funeste manière de lutter, c'est en s'environnant de témoins qui ne me permettent pas de lui dire un mot. Enfin, il est sûr qu'elle était ébranlée, elle m'a dit de lui écrire, et quand je lui disais que je ne devinais que trop sa réponse, elle s'est écriée : « Vous en savez donc plus que moi. » Ce n'était pas de la coquetterie, mais de l'abandon ; elle a donné une de ces promesses par écrit dont elle n'est pas avare et c'est là l'obstacle, pour le vaincre il faudra quelque nouveau tour de force. Je m'attends à souffrir, mais j'ai repris un peu de courage, je lui écris, que répondra-t-elle? Je l'ai quittée dans cette disposition, ses réflexions vont être contre moi, mais il faudra combattre, je la verrai peut-être lundi.

Bal chez Wellington[3].

1er octobre. — Ecrit à Juliette. Pourvu que M. R(écamier) n'ouvre pas ma lettre ! Que répondra-t-elle si elle répond? Mémoire de Julian. Je n'ai qu'elle en tête, je n'entends pas un mot de ce qui lui est étranger. Journée passée avec un poids sur le cœur. Projet soudain le soir.

2. — Course près d'Angervilliers. Message à Juliette, réponse dure, je ne veux rien écrire de peur de m'émouvoir. Résolution. Retour à Paris. Ecrit à Juliette pour lui annoncer mon départ. Je partirai en effet avant son retour.

La lettre que Benjamin écrivit en ce 2 octobre a été publiée. Datée de « Saint-Clair », un village proche d'Angervilliers, elle constitue une mise en demeure des plus pathétiques : « Pardonnez-moi si je suis si près de

1. Le comte de Montlosier venait de publier *la Monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours.*

2. Non point sans doute auprès de Madame Récamier, mais auprès de quelque am politique et pour la « situation » de Benjamin.

3. Alors ambassadeur d'Angleterre à Paris, depuis le 24 août.

vous ! Je n'approcherai pas davantage, personne ne me verra. Enfermé dans une chambre d'auberge, j'attendrai votre réponse. J'attendrai six heures pour une ligne de votre écriture, et je retournerai à Paris. Je ne vis pas sans vous. J'erre blessé à mort, sans moyen de retrouver de la force, et j'aime bien mieux me fatiguer à cheval que me consumer dans la solitude, ou au milieu d'un monde qui ne m'entend plus... Dites-moi de partir et vous ne serez plus tourmentée par un homme dont un mois a bouleversé l'existence et la raison... » Il demandait l'autorisation d'accompagner le lendemain Auguste de Staël et Victor de Broglie qui projetaient de venir à Angervilliers. Les derniers mots étaient d'adoration et de désespoir : «...Ne me laissez pas venir si vous n'avez rien de consolant à me dire. Pardon encore et pitié. Jamais on n'a aimé comme je vous aime, jamais on n'a souffert autant que je souffre. Adieu ; je repartirai dès que mon messager sera revenu. » La « réponse dure » on ne la connaît pas ; nul doute qu'elle n'équivalût à un ordre de départ : Juliette intimait à l'obstiné défense de venir la persécuter jusqu'en sa retraite.

3 octobre. — Empaquetage. Je lutte contre une douleur effroyable, n'en disons rien. Allons, courage, je partirai. Dîné chez Madame de S(taël). Anecdote sur Juliette avec Prosper[1]*. Serait-il vrai que cette femme pour qui je souffre tant ne fût que fausse et perfide ?*

4. — Douleur inouïe presque sans relâche, espérances de places données par Pozzo[2]*... Hélas ! si mon cœur n'était pas brisé ! Tâchons de nous reprendre. Prié, pleuré, la prière soulage. O Dieu miséricordieux, je te remercie ; si l'affreuse douleur revient je prierai et je pleurerai jusqu'à ce qu'elle soit passée.*

5. — Nuit assez calme, j'ai encore de la douleur, mais j'ai confiance en la prière, je resterai si je puis, j'irai vendredi à la campagne. Quatre ou cinq jours d'angoisse violente. Elle est de nouveau passée, sachons la supporter si elle revient. La douleur est revenue, mais j'espère qu'elle passera. Juliette ne m'a pas écrit un mot, il y a en elle une dureté plus qu'humaine.

6. — Moins souffert quoique beaucoup encore, elle a envoyé chez moi et m'a fait dire d'y aller demain. La conversation doit être décisive ; si elle ne me retient pas par du sentiment, je pars avec Posper[3]*. Je ferais bien mieux de partir dans tous les cas, et d'étouffer un amour ridicule qui ne peut produire que du malheur.*

7. — Je l'ai vue, je suis une bête, je dispute sur les synonymes et je prends au tragique une personne essentiellement légère, romanesque par emprunt, et d'autant plus tenace qu'elle n'éprouve rien de tout cela dans son cœur. J'ai souffert comme un fou de la défense d'aller à Angervilliers, et quand je lui ai demandé ce matin : — Qu'auriez-vous fait si j'y étais allé ? — J'en aurais été charmée. » Il faut me le tenir pour dit, la voir le plus possible tant que cela me sera agréable, pénétrer dans son cœur si je le puis et si elle en a un, et ne pas faire d'une chose qui ne peut jamais être complète ou durable un supplice le plus bizarre et le plus intense qui ait existé.

8. — J'ai encore souffert aujourd'hui, mais il n'y a aucune comparaison, et je suis en pleine convalescence, la preuve en est qu'après l'avoir quittée sans

1. Prosper de Barante, qui fut aimé de Madame de Staël, et que Madame Récamier, en 1809, semble bien avoir été tentée d'aimer.

2. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, était alors délégué auprès de Louis XVIII comme le représentant personnel du tsar, et exerçait sur le Gouvernement une grande influence.

3. Pour Nantes, où Prosper de Barante était alors préfet.

espoir de la voir demain et avec de l'incertitude sur après-demain, j'ai joué au cercle sans penser à elle, quoiqu'elle ait fait deux choses dont j'aurais dû me blesser ; l'une d'avoir reçu M. de F(orbin) le jour de son arrivée en me fermant sa porte, l'autre d'avoir promis de le mener demain à la campagne ; elle m'a offert de ne pas faire cette dernière chose, preuve d'un certain lien avec moi. En général elle me soigne plus, et si je puis encore lui paraître aimable, elle s'accoutumera à moi de manière à me regretter. Madame de S(taël) a plus d'esprit qu'elle, Charlotte plus de cœur. Cinquante femmes plus de beauté... Arrangeons (nous) de tout cela, et au lieu de nourrir ce qui me reste de sentiment, étouffons-le. C'est bon comme repos, et s'il y a moyen de la prendre, c'est comme cela.

9. — Je ne souffre plus comme autrefois, mais j'en suis encore beaucoup trop occupée, et si je me laissais aller, ma tête se monterait de nouveau ; il ne le faut pas. J'ai copié aujourd'hui l'article du 19 octobre où je disais que j'étais curieux de savoir quelle serait ma situation quand j'arriverais à cette portion de la copie, elle est meilleure, je me remets, preuve qu'il ne faut pas se désespérer, même quand on est fou. Dîné chez madame de S(taël). J'ai peu parlé de madame R(écamier) pendant cette journée, demain je vais au Val pour n'avoir pas l'impatience de l'incertitude sur son arrivée, je ne la verrai donc qu'après-demain, je me guéris grâce à Dieu.

10. — Course au Val[1]*, ennui, déraison de ces gens. Le paroxysme est un peu revenu le soir.*

11. — Retour à Paris ; elle était revenue avant-hier. J'aurais pu peut-être passer la journée avec elle, j'y ai été en arrivant, sa porte était fermée, le paroxysme est revenu en plein. J'ai pleuré, je lui ai écrit, l'accès a cependant été court. Je souffre surtout quand je vois que je ne fais pas d'impression sur elle, ma course au Val était au fond un essai qui a mal réussi. Elle a répondu à mon billet, je la verrai à quatre heures et demie, prenons patience.

Je l'ai vue, à Dieu ne plaise que je me vante, j'ai trop peur de quelque coup de massue, mais il me semble que j'ai fait quelques progrès ; elle m'avait écrit un billet pour se plaindre de mon départ, elle l'a fait reprendre, mais le mouvement n'y avait pas moins été. Elle m'a dit que j'aimais avec plus d'abandon que personne, et son doute n'a porté que sur la durée. Elle a presque avoué qu'elle craignait qu'il ne passât, elle m'a répété souvent que j'étais bien aimable, elle m'a souvent regardé et toujours écouté quand je lui parlais. J'espère qu'elle met quelque différence entre moi et les autres, et bientôt peut-être elle éprouvera de la difficulté à renoncer et à mon esprit que je lui consacre et aux soins dont je l'entoure, j'ai été obligé pour la voir seule le soir d'esquiver M. de Nadaillac[2] *et je crains qu'il ne l'ait remarqué.*

12. — Matinée et promenade avec elle. Je la crois touchée, mais décidée à résister et à éluder pour cela tout tête-à-tête — en tout je suis triste et fatigué, je tâcherai d'avoir un tête-à-tête demain.

13. — Visite à Sébastiani[3]*.*

Il est absurde, au rang politique que j'ai dans le monde, de me laisser dévorer par un amour de roman comme à dix-huit ans. Fait un plan d'ou-

1. S'agit-il du Val-St-Germain, situé à un peu moins d'une lieue au sud d'Angervilliers? ou du Château du Val, à l'extrémité de la terrasse de Saint-Germain-en-Laye? Ici ou là — ou peut-être dans un troisième Val, — on ignore, dans l'état actuel des documents, à quels amis Benjamin allait faire visite.

2. Le colonel marquis de Nadaillac, fait récemment officier de la Légion d'honneur.

3. Sébastiani, lieutenant-général, ancien ambassadeur de Napoléon à Constantinople. s'était rallié à Louis XVIII ; mais il partageait les tendances libérales de Benjamin Constant,

vrage, puisse le travail me remonter ! Entretien. M. de F(orbin) lutte mais avec un peu de mesure, je l'emporterai peut-être. Je dois paraître me résigner, c'est le cas de la générosité, elle n'en gage à rien. Lettre dans ce sens, nous en verrons la suite.

Je lui ai remis ma lettre, l'infâme F(orbin) y était et devait rester avec elle, il a fallu céder, le jour de la vengeance viendra-t-il ? J'ai moins souffert que je ne craignais. Je vois ma marche, tâchons en même temps de penser à autre chose. Dîné chez Guizot [1]*, il faudra travailler demain.*

14. — Nuit agitée, plus que douloureuse, et la douleur est revenue ce matin, il ne tiendrait qu'à moi d'être en convulsion... Je l'ai vue, si je pouvais modérer mon diable de caractère tout irait bien. Il est certain que je gagne sur elle. J'ai placé M. de F(orbin) en rang de mari, et comme c'est lui qui la gêne ce sera moi qu'elle aimera peut-être. Si seulement je ne souffrais pas. Ma règle à présent doit être soumission, patience, douleur et, s'il se peut, maladie, car la maladie c'est l'arme de l'autre ; je l'ai revue le soir, elle a été bonne pour moi, ne nous vantons pas car le sort est sévère ; mais les symptômes sont meilleurs, elle a voulu me garder seule, elle a été d'intelligence avec moi pour regretter que cela ne se pût pas, elle m'a invité elle-même à venir la voir demain, elle m'a parlé avec une sorte d'impatience de l'exigence de M. de F(orbin). Cependant attendons-nous à des inégalités, mais soyons plus tranquille, agissons et souffrons moins si faire se peut.

15. — Un peu travaillé, — entrevue. — Jamais seule — elle-même en a été fâchée. Elle a eu des mouvements d'affection, mais cela avance peu. — Mauvaise soirée, elle est partie sans me dire un mot ; elle n'a pas même pensé à convenir avec moi de ce que nous ferions demain — je suis resté troublé — je lui ai écrit... Etait-elle avec M. de F(orbin) ? Si demain elle ne me répond pas, le mieux serait de ne point lui écrire, et après-demain de rester chez moi, avec le double intérêt de l'absence et de la maladie ; mais lui suis-je assez agréable pour qu'elle en soit fâchée ? nous verrons.

16. — Elle ne m'a rien fait dire encore, elle n'y a donc pas pensé hier soir ? quoique ma lettre lui ait été remise. Me fera-t-elle dire quelque chose à son réveil ? Sinon il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de laisser passer cette journée sans y aller et sans écrire, et de me faire excuser demain chez Madame de S(taël) comme malade ; si elle n'a aucun plaisir à me voir, que sert d'arracher des heures qu'elle ne prend jamais soin de m'accorder libres ? Si elle a du goût pour moi elle se rappellera en absence ce qui lui a plu, c'est le mieux. — J'ai fait tout le contraire, je lui ai écrit, elle m'a fait dire de l'accompagner au Musée, nous avons passé quatre heures ensemble, le plus doucement possible, et une demi-heure tête-à-tête. Bien évidemment de sa volonté elle m'a lu une lettre plaintive de F(orbin), elle en était touchée, mais elle ne pouvait s'empêcher de convenir qu'il l'ennuyait, qu'il était exagéré, que je l'amusais plus que lui, etc., etc... Elle m'a associé à ses bonnes œuvres, en acceptant de l'argent pour ses pauvres, ce qui est un lien de plus ; elle s'est écriée une fois : « Savez-vous que vous êtes bien dévoué ? Vous êtes tout le contraire de ce que madame de S(taël) m'a dit de vous ; vous êtes profondément sensible. » Enfin j'espère, tout en me prosternant devant le sort.

17. — Ma foi, j'y renonce, elle m'a fait passer encore une journée diabolique ; c'est une linotte, un nuage, sans mémoire, sans discernement, sans préférence ; sa beauté l'ayant rendue l'objet de beaucoup d'hommages, la langue romanesque qu'elle a entendue l'a dressée à une apparence de sen-

1. Secrétaire général au Ministère de l'Intérieur.

sibilité qui ne va qu'à l'épiderme ; elle n'est jamais le lendemain ce qu'on l'avait quittée la veille ; elle n'a pas assez de souvenir pour que le plaisir qu'elle a pu prendre dans une conversation lui donne le désir d'en chercher une autre. Elle est pour tout le monde comme pour moi. Partons, partons pour Nantes. Hier, après mon désespoir, j'ai parlé à F(orbin), puis à elle devant lui, et nous nous sommes mis en confiance, lui peignant tous les deux notre amour, j'ai été tout à coup saisi d'un fou rire. Il faut en finir et le plus tôt sera le mieux.

18. — Promenade au jardin des Plantes. Je persiste. Elle a plus de coquetterie que d'autre chose. A dater d'aujourd'hui je ne veux plus lui demander d'heure, ni chercher les moyens de la voir ; elle me disait très naïvement : « Si vous ne le faisiez pas, je le ferais. ». Essayons, et surtout si le paroxysme revient, supportons-le et domptons-le. J'ai raconté tout mon amour à Albertine — j'ai eu tort — mais je n'ai pas nommé la personne, je crois qu'il faudra pourtant en finir. Attendons tout au plus jusqu'au voyage d'Angervilliers, mais ensuite faisons va-tout. Essayons de l'absence, et de la menace et courons la chance.

19. — Longue visite de M. de F(orbin) ; nos relations sont bizarres ; elle s'amuse plus avec moi mais elle ne renoncera pas à lui pour moi ; et il s'établit entre nous une espèce de trio tragi-comique ; il faudra bientôt essayer ce grand moyen de détachement. Je suis à peu près sûr qu'il produira son effet, parce qu'aujourd'hui, quoi qu'elle en dise, il n'y a rien qui lui pèse dans ses rapports avec moi ; mais aussi ils se désenchantent par la publicité, et pour les raviver il faut de l'inquiétude... puériles occupations pour un homme comme moi ! mais la griffe est encore sur mon cœur. Jamais folie n'est venue plus mal à propos.

Pendant douze mois encore, la « folie » continua, pendant douze mois la « griffe » s'enfonça plus avant dans un cœur qui, au cours des six ou sept semaines décisives où l'on vient de suivre ses défaillances et ses sursauts, n'avait point trouvé la force de se ressaisir. « Ce journal est un dépôt de folies ! » lit-on sous la date du 10 décembre. Rages de Benjamin en constatant que Juliette est de plus en plus « enforbinée » ; rages et jalousie en la voyant, en outre, courtisée par le marquis de Nadaillac, appelé « le plus sot des hommes ». Pour elle, « c'est la plus fausse, la plus égoïste et la plus frivole créature qui se soit jamais vue ! » Comment évincer Nadaillac, sinon en lui cherchant querelle ? Le marquis, royaliste renforcé, ne craint pas, un soir, de sembler faire la leçon à madame Récamier : « Vous devriez bien madame, ne voir que des personnes d'une même opinion ! » Sur quoi, Benjamin : « Je trouve, madame, que M. de Nadaillac a parfaitement raison, pourvu que ce fussent des personnes de la mienne. » Réplique ; altercation ; provocation. Madame Récamier calme les adversaires : le duel n'aura pas lieu. Au vif regret de Benjamin qui, peu de jours auparavant, avait écrit à Juliette : « Savez-vous que je suis d'une jalousie furieuse contre M. de Nadaillac ? Il vous plaît cent fois plus que moi. Si je n'avais pas la perspective d'un voyage à une époque quelconque, lequel voyage interromprait mon opération, je tuerais tous les hommes au-dessous de cinquante ans qui approchent dans la rue Basse-du-Rempart, d'un côté du numéro 10, et de l'autre du numéro 60. Mais je suis forcé de remettre cette opération à mon retour, mes ennemis ne perdront rien pour attendre. Je m'associerai à M. de Forbin, qui doit être d'une humeur féroce et, quand nous aurons tout exterminé, nous nous combattrons comme des héros et nous tomberons dans les bras l'un de l'autre en *frères d'armes...* » Au lendemain du duel manqué, Juliette reçut, pour son réveil, cette lettre mi-soumise, mi-repentante :

« *Etes-vous tranquillisée et avez-vous passé une nuit calme? Me saurez-vous une fois gré de ce que vous n'avez pas une volonté à laquelle je n'obéisse? Vous avez été témoin que je n'avais aucun tort. Me punirez-vous du tort d'un autre? Il ne manquerait plus que cela. J'ai cédé trop vite. Vous ne sentirez pas mon mérite, et vous serez ingrate comme toujours. Je vous demande cependant une récompense. J'ai besoin de savoir précisément ce que vous avez dit et fait, dans cette petite affaire. Recevez-moi un instant, le plus tôt que vous pourrez et dans tous les cas avant deux heures, ne fût-ce qu'une minute. J'en ai plus besoin que vous ne pensez et c'est essentiel pour ma décision future. Je le mérite par ma déférence. Quand trouverai-je le moyen de vous plaire un peu, soit en me battant, soit en ne me battant pas? Quand vous ne me garderiez qu'un instant, c'est tout ce qu'il me faut, — J'attends votre réponse.*

« *Vous devez concevoir vous-même le besoin que j'ai d'être rassuré sur deux choses. La première que vous n'avez rien dit à M. de Nadaillac qui puisse me faire tort dans son esprit, et il est si facile dans ce genre-là de donner sans le vouloir une impression fâcheuse; la deuxième que vous n'imaginez pas de ne pas me voir, parce que M. de Nadaillac a fait une chose déplacée. Je sacrifierais toujours ma vie pour une heure avec vous et cette fois-ci où je n'ai aucun tort et où j'ai été d'une modération parfaite, comme il n'est question que d'un retard, j'ai un beau motif; mais tout dépend d'un de vos regards, et j'aimerai la vie jusqu'à être poltron si je crois à quelque affection de vous. — Recevez-moi donc, ne fût-ce qu'une seconde, en vous réveillant.* »[1]

Dans cet hiver de 1815, madame Récamier semble avoir réussi à placer ses entretiens avec Benjamin sur le plan d'une amitié calme, propice aux confidences. Elle lui conta son histoire sentimentale et lui demanda de la rédiger; jusqu'en mars 1815, Benjamin travailla pour donner forme littéraire à ces « Mémoires de Juliette » qui demeurèrent inachevés : il en subsiste des fragments exquis. Dans la conclusion, Benjamin se présentait lui-même, à la faveur d'une demi-fiction, dernier figurant dans ce cortège de victimes résignées, dont chacune s'arrêtait un instant pour montrer la plaie de son cœur. Après avoir résumé ses maux et la candide cruauté de celle qui les avait entretenus, il expliquait, parlant de lui comme d'un ami disparu : « ...Je l'ai vu s'user dans ces luttes, auxquelles nulle force physique ou morale n'aurait pu résister. On dit qu'il est mort. Je le désire, car il n'avait rien de mieux à faire. On dit que Juliette s'en est consolée. Je le crois. Elle n'avait envers lui rien à se reprocher. Elle avait été bonne et généreuse. Ce n'avait pas été sa faute si elle l'avait méconnu, si le voyant agité par elle, elle avait cru que sa présence augmentait son mal, et n'avait pas senti que lui commander l'absence, c'était le tuer. — Si cependant elle s'en souvient et si elle y pense, elle doit se dire qu'elle aurait pu le sauver à peu de frais. Puisqu'elle ne pouvait pas l'aimer, il ne pouvait pas être heureux; mais en la voyant, en recevant d'elle quelques preuves d'affection, il aurait pu vivre. »

Ni cette page, ni d'autres qu'il avait soignées pour lui plaire, ne touchèrent profondément leur inspiratrice : « Son cœur n'est pas plus ému qu'une planche, notait-il en février... Il y a en elle une décision positive de ne pas

1. D'après la copie des Archives Lenormant. Ce texte n'a été imprimé que dans le recueil des *Lettres de Benjamin Constant*, par Louise Colet, dont l'édition fut supprimée par arrêt judiciaire en 1864 et ne subsiste qu'à un petit nombre d'exemplaires. Il a la valeur d'un texte inédit.

se laisser aller à l'amour... » C'était voir clair. Cependant, lorsque Napoléon, débarqué à Cannes, approchait de Paris, il crut trouver une occasion de frapper un coup décisif sur ce cœur insensible ; le « beau ténébreux », M. de Forbin, avait pris l'habit militaire et traînait son « grand sabre » dans le salon de madame Récamier ; pour faire preuve d'un dévouement égal, Benjamin publia, dans le *Journal des Débats* du 19 mars, l'article fameux où le revenant de l'île d'Elbe était comparé à Gengis-Khan ; et quelques jours plus tard, par une revirade d'apparence toute cynique — coup de partie plutôt qu'élan d'audace — il se ralliait à l'Empereur qui le faisait conseiller d'Etat et son conseiller. En vain, toujours en vain ; devant la folie des actions comme devant la folie des discours, Juliette demeurait invulnérable.

Dans cet été de 1815, madame de Krüdner, mystique égérie du tsar Alexandre, persuada Benjamin d'épurer son amour en le rapprochant du ciel. Souvent, dans son *Journal*, il avait inscrit la formule : « L(a) V(olonté) D(e) D(ieu) (S(oit) F(aite) ! » Madame de Krüdner se manifesta comme l'interprète de cette volonté. Le grand salon du Faubourg Saint-Honoré où, presque chaque soir, elle tenait séance de régénération religieuse, vit Benjamin se mêler aux autres néophytes suscités par cette prophétesse et passer « des nuits entières, tantôt à genoux et en prières, tantôt étendu sur le tapis en extase ». Bientôt, il peut écrire dans son *Journal :*

« *J'ai vu Juliette et, grand miracle, elle veut de la religion ! Madame de Krüdner triomphe et désire nous unir spirituellement. J'ai prié avec Juliette.* » La prière qu'il prononça près d'elle, il la rédigea sur le ton d'une pathétique sincérité ; et Juliette la copia, de son écriture menue, dans un album de maroquin rouge, gaufré d'or ; quelle lassitude, ou quelle pudeur l'empêcha donc de la copier jusqu'au bout ? Autant qu'une prière, c'était une confession et un examen de conscience : « *...J'avais péché, j'avais été féroce, impitoyable. J'avais marché sur des cœurs amis qui me demandaient de l'affection, et que j'avais trompés*[1] *d'une main de pierre pour m'en délivrer ; il fallait que ce cœur de fer fût brisé... Vivre seul, indépendant, avait été ma chimère, les liens du cœur me semblaient d'importunes entraves ; si quelquefois une étincelle de cette nature tendre et meilleure que je me plaisais à méconnaître me poussait à former ces liens, d'avance par une prescience détestable, je prévoyais l'instant de les rompre et formés une fois j'étais impatient de les briser...* »

« Etre céleste », madame Récamier avait été choisie par Dieu comme son instrument pour punir Benjamin, pour venger sur lui les douleurs d'Anna Lindsay, de la tendre « Linon », de madame de Staël, de madame de Charrière. Quelque tourment qu'il dût encore endurer d'elle, Benjamin la déchargeait devant Dieu de toute responsabilité ; d'avance il bénissait — toujours amoureusement ! — la main qui l'allait frapper.

Le 31 octobre, les vicissitudes de la politique et le souci de sa fortune l'obligeaient de partir pour Bruxelles, puis pour Londres ; il emportait sa plaie, non encore cicatrisée. Il se plaisait à évoquer les heures les plus douces de sa passion malheureuse, les entretiens dans la petite allée d'Angervilliers, le tête-à-tête dans la voiture sur la route d'Orsay, certains soirs de calmes confidences dans le salon de la rue Basse-du-Rempart. Fidèle aux anniversaires et aux souvenirs, il écrivait, de Londres, le 27 février 1816 : « ...Je ne m'intéresse plus à moi-même. Le dernier coup que j'ai reçu, il y a aujourd'hui, 27 février, dix-huit mois, a épuisé mes forces et m'a rebuté de

1. Peut-être faudrait-il lire *frappés ?*

la destinée qui a eu l'air de se jouer de moi au moment où je croyais arranger ma vie. Je n'en suis pas moins reconnaissant, je ne vous en aime pas moins, c'est moi que je n'aime plus... » Après un an, revenu à Paris, il revit madame Récamier comme il l'avait vue avant le fatal 27 août : impunément.

Le 2 mars 1815, il avait noté avec colère : « La seule chose où elle ait un juste instinct, c'est quand elle pense que si mon amour passe, le ressentiment empêchera l'amitié. Non, certes, je n'aurai point d'amitié pour elle ; elle me fait trop souffrir. » Il était heureux de s'infliger un démenti. Il ne souffrait presque plus en « respirant le même air » que « l'ange tutélaire ». Une nouvelle fois, maîtresse dans l'alchimie des cœurs, Juliette avait réduit à un doux servage le plus exigeant des amours.

Benjamin veillait sur elle avec un attentif dévouement. Dans l'hiver de 1819, M. Récamier, qui avait rétabli sa banque et ses affaires depuis la Restauration, éprouva un nouveau revers, celui-là décisif ; par générosité, madame Récamier avait mis à la disposition de son vieux mari la plus grande part de sa fortune personnelle, qui fut engloutie ; elle allait vendre le petit hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, acquis, l'an passé, de ses deniers, où elle se plaisait à faire une installation qu'elle croyait définitive ; sacrifierait-elle davantage en consentant l'abandon presque total de ce qui lui restait, abandon réclamé par son mari en vue d'obtenir un meilleur concordat ? Informé de cette situation, Benjamin Constant accourut ; il pria, supplia, n'obtint que des larmes et, persuadé de rendre un service essentiel en cette circonstance particulièrement délicate, fit porter cette lettre, jusqu'aujourd'hui inconnue, à la bonne madame de Catelan :

« *Je vous écris, Madame, dans un vrai désespoir, et n'ayant de ressource qu'en vous seule. D'après une conversation de hier* (sic) *avec madame R(écamier), j'ai tout lieu de craindre que ce que vous croyez évité ne se fasse. M. R(écamier) me l'a dit à peu près, et elle, avec son noble et adorable caractère, y est toute résignée. Il se joint à sa délicatesse une sorte de découragement sur une infortune qui revient ainsi deux fois sans sa faute, et qui lui ôte la possibilité de réfléchir à sa situation. J'ai passé une heure à la lui montrer sous les couleurs les plus effrayantes, sans pouvoir arracher d'elle la promesse qu'elle ne ferait rien, et je suis déchiré de l'idée de l'abîme où elle va tomber. Savez-vous, Madame, ce qui lui restera? environ 5.000 francs*[1] *pour elle et son mari! et concevez-vous ce qu'elle souffrira, sa fierté, sa bonté, toute sa manière d'être, toutes ces bonnes qualités, et même les petits défauts qu'elle peut avoir, tout cela froissé et en douleur perpétuelle? Je n'ai pas une autre pensée, et je la suis avec un détail qui me navre. Je les lui ai bien décrits, tous les malheurs qui résulteraient d'une telle gêne, et je l'en ai convaincue, sans l'ébranler sur la résolution de faire ce que M. R(écamier) voudrait; je l'ai fait pleurer d'effroi sur son avenir, mais sans la déterminer à l'éviter.*

« *Je n'ai de recours et d'espoir qu'en vous. Je voudrais pouvoir aller chez vous tout de suite, pour vous en parler. Je me consume ici sans trouver aucun expédient pour la sauver d'elle-même. Enfin, cette lettre vous parviendra de bonne heure. Vous pardonnerez à l'amitié que je lui ai vouée mon indiscrétion, si c'en est une ; et votre amitié, plus puissante que la mienne, sans être plus vive, ne perdra sûrement pas un moment pour reproduire toutes les considérations qui doivent la retenir. Peut-être, si vous parliez à M. R(écamier) qui vous sait instruite, peut-être si vous en parliez à M. Bernard que les intérêts de sa fille doivent toucher... Enfin vous l'aimez tendre-*

1. De rente ; c'est-à-dire un capital d'environ 100 000 francs.

ment, vous ne négligerez rien, j'en suis sûr. C'est sa ruine entière, sans utilité pour personne, c'est la perte de toute sa vie qu'il faut empêcher. Ne lui dites pas, Madame, que je vous en ai écrit ; mais agissez et sauvez-la. Songez à l'indépendance, à la fierté de son caractère. Nous la verrons souffrir, sans pouvoir même obtenir de lui être utile. Pardon, Madame. Si je pouvais être bon à quelque chose dans cette triste affaire, vous pensez bien que ce serait mon plus grand bonheur. Mais c'est vous surtout qui pouvez tout, et vous êtes sa meilleure amie. Pardon encore, et mille respects.

« *B. C.* »

Dans quelle mesure cette affectueuse objurgation fut-elle écoutée ? Juliette, en tout cas, sauva du désastre des lambeaux de sa fortune personnelle ; ils lui permirent de vivre dignement à l'Abbaye-aux-Bois ; Benjamin, pendant les onze années qui l'attendaient encore, monta souvent jusqu'à la « petite cellule », — sanctuaire, bientôt, voué au demi-dieu Chateaubriand.

Lorsqu'en 1846, la belle-sœur de Benjamin Constant fit parvenir à Madame Récamier les premiers feuillets du *Journal Intime*, si pleins d'une « humeur âpre et mordante », ce ne fut point sans un peu d'appréhension : « ...Oh ! Madame, ayez de l'indulgence pour son injustice à votre égard, ne voyez dans les expressions haineuses dont il se sert que l'excès d'une passion qui s'augmentait des efforts qu'il faisait pour l'anéantir. Pardonnez-lui, Madame, il était si malheureux ! » Madame Récamier avait pardonné d'avance. Elle l'avait dit, trois semaines plus tôt, en recevant la visite de Madame Charles de Constant, qui lui avait lu quelques pages du *Journal :* ces pages, jointes aux lettres qu'elle détenait, constituaient la matière non point d'un second *Adolphe*, mais d'un roman qui ferait comme « la suite d'*Adolphe* ». « Et, ajoutait-elle en souriant, une femme qui reste fidèle à ses devoirs est plus intéressante qu'une femme qui se livre à ses passions. — Oui, répondit son interlocutrice, Juliette intéresserait plus qu'Elléore, mais il faudrait la plume de Benjamin pour la peindre. » C'était oublier que, dans cette suite à *Adolphe*, Benjamin l'avait peinte ; en outre, il s'était peint lui-même.

Parlant de cet amour dont il n'admettait pas la sincérité, Sainte-Beuve récusait le témoignage de Madame Récamier : mais après avoir lu le *Journal* et les lettres, on peut récuser aujourd'hui le jugement de Sainte-Beuve. Le dernier amour de Benjamin fut d'abord un amour de tête ; au bout de six semaines il avait envahi le cœur ; en des heures frénétiques, il domina l'être entier. Adolphe, cette fois, n'eut ni le temps ni l'occasion de se lasser ; loin de chercher à les rompre, il baisa jusqu'au bout les chaînes de son esclavage.

MAURICE LEVAILLANT

1. Archives Lenormant.

GEORGES NAVEL

J'ÉCRIVAIS, il y a deux ans [1] : « J'ai un nouvel ami. C'est très rare à mon âge. Mes amis, il y a beau temps que j'en croyais la liste close. Et me voilà tout ravivé par cette grâce inattendue, ce don du ciel. Mon ami vient à point. J'allais douter des hommes. »

Je venais en effet de connaître Navel. Fixé depuis peu de temps dans le pays, où il ne connaissait personne, il gagnait sa vie en arrachant aux pentes sauvages des Maures des souches de bruyères qu'il vendait aux gens de la côte pour leurs feux. Il était arrivé chez moi tirant son charreton chargé. Puis il y était revenu pour quelque abatage de bois mort et quelque remuement de terre. Ainsi il y avait un homme qui travaillait dans mon jardin. C'était un homme de près de quarante ans déjà, mais qui avait gardé un corps et des allures de garçon, grand, souple, musclé, les mains longues, avec je ne sais quoi de fauve, d'étiré, de puissant, de fin, d'efficace et, tout ensemble, d'animal et de racé.

Je vis seul. Je lui proposai de rapprocher nos déjeuners. La disette est sévère dans le Var. Nous déposâmes sur ma table de jardin lui le contenu de sa musette de journalier, un quignon mesuré de pain, trois pommes de terre, un oignon, et moi pas grand'chose de plus Nous nous assîmes face à face. Je lui posai des questions auxquelles il répondit d'abord avec réserve, et peu à peu avec plaisir et complaisance, et ce qu'il commença de me dire ce jour-là, qu'il a continué de me dire par la suite, cette confidence qui ne s'est pas interrompue, ce compte rendu clair et nourri de ses travaux et de ses jours, ce temps perdu qu'il se complaît si gentiment à rechercher pour me l'offrir, que je l'aide de tout mon cœur à retrouver, qu'il m'apporte avec lui quand il entre chez moi où il est toujours attendu, qu'il me dépêche quand nous ne pouvons pas nous voir dans de longues lettres vivantes, résonne en moi et s'y prolonge comme un chant.

C'est que ces choses de son métier, de ses métiers, car il en a un et plusieurs, Navel les vit et les éprouve avec une intensité grande et les exprime avec un surprenant bonheur. C'est que Navel est un poète. La poésie est un champ vierge illimité, où serpente une piste étroite. Le poète est ce prospecteur aventureux qui quitte la piste et va tout seul, et s'avance, et découvre Dieu là où nul encore avant lui ne s'était avisé qu'il fût. Ainsi, Navel entend un chant là où il paraissait que toute musique fût morte, ressuscite la fierté et même l'ivresse d'être homme là où tout semblait inhumain, dans le fracas assourdissant, dans la trépidation, dans le halètement, dans cette forcerie d'un atelier d'usine.

1. Figaro.

Il a d'abord été longtemps ouvrier d'usine, en effet. Ce défricheur du bled, cet arracheur de souches, cet abatteur de pins, ce coupeur de lavandes, ce terrassier, ce charretier, cet apiculteur, ce faucheur, ce métayer que tour à tour ont fait de lui le temps, sa fantaisie, l'occasion, l'aventure, a été ajusteur chez Renault, chez Berliet, chez Citroën. C'est le désordre de la guerre et ce grand remuement des choses et des gens qui l'ont pris un jour à Paris et poussé vers les champs, le soleil et la mer. Ses vrais outils sont le marteau, la lime, la lampe à souder.

Ce qu'il me dit, et ce sont choses qu'il ne me semble pas qu'avant lui on ait dites, c'est l'effort ouvrier, le travail ouvrier, surtout le plaisir ouvrier de la tâche, du rendement, du vite et bien, de la course avec l'horloge, « de l'équipe chaude autour de soi de compagnons du même boulot », de cette maîtrise des mains faite d'un long acquis et de patients sacrifices, de cette adaptation du corps, de cette ruse du corps en prise avec la matière difficile « qui n'obéit qu'à certaines mains », le plaisir d'exercer certaines facultés qu'on n'aurait pas attendues là, « qui tiennent de la science du boxeur et de l'intuition de l'artiste » Navel s'étonne et s'enchante de ce que des gestes en apparence routiniers peuvent engager d'intelligence et par là dégager de joie. Il dit qu'il sent, quand il travaille, que son intelligence lui descend dans les mains. Il dit : « Quand je travaille, mes mains sont merveilleuses. »

Sans doute, il ne nie pas qu'il n'y ait l'autre pôle, de fatigue, d'ennui, de souffrance même parfois. Il sait mieux que personne, et pour cause, ce que l'usine prend à l'homme et de quelle fraîcheur intime elle le dépouille. « Il y a une tristesse ouvrière, m'a-t-il confié, dont on ne guérit que par la participation politique », petite phrase qui en dit long et jette une étrange clarté sur les secousses de notre temps. Mais il dit qu'il y a aussi la joie, l'allégresse ouvrières. L'habileté dans le métier confère à l'homme une façon de seigneurie. On est content de soi partout, au milieu de n'importe qui, quand on fait une chose, quelle qu'elle soit, aussi bien que le plus habile. Dans ses bleus, devant son étau, quand il ajuste une série de coussinets au millième de millimètre, ou quand il met une bielle exactement au point, il connaît, aussi bien qu'aux champs, « cet état de présence aigu, de tension, d'attention, de tête-à-tête avec le Tout, qui lui mêle l'esprit au sang et lui fait toucher l'ineffable. »

Il a fui l'usine pourtant, mais moins par lassitude que par curiosité des autres attitudes physiques, des diverses façons qu'ont inventées les hommes de toucher la matière du monde, de s'éprouver à son contact, d'en réduire l'hostilité, d'établir la liaison entre le monde et eux, et, penchés sur d'humbles peut-être, mais fines cependant et difficiles tâches, de mettre le monde en bouteille. Il est le coureur jamais las des aventures du travail. Il parle avec le même amour de ses nouveaux métiers d'emprunt et d'occasion que de ce métier d'ajusteur qui est son vrai métier, celui qui l'a formé. Sans doute aux champs, à la forêt, il se sent encore apprenti. Il faut du temps, beaucoup de temps, pour faire un bûcheron, un faucheur, même pour faire un terrassier. Il y a une technique de la cueillette des pêches. Il y en a même une de la cueillette des cerises... Mais on sent mieux ce qu'on apprend que ce qu'on sait, ce qu'on s'exerce encore à faire que ce qu'on fait depuis longtemps et qu'on fait bien sans y penser.

Souvent Navel s'arrête chez moi, le soir, sa journée terminée. Il monte à travers mes pins roux dans la lumière ambrée du soleil descendu. L'excitation de la fatigue lui a fait des traits plus mobiles, des yeux plus vifs. Il pose ses regards sur moi ou les promène autour de soi, mais il ne voit que l'invisible. Ses narines élargies aspirent je ne sais quelles senteurs, quels souffles régénérateurs, quels effluves sylvestres, marins. Son visage, ses bras, son cou nus se tendent à de secrets et vivifiants échanges. Il touche au ciel. Il touche au sol. Il touche aux lignes des collines. Ses mains, au repos à pré-

sent, ses mains savantes, expérimentées, lucides, laissent couler entre ses doigts je ne sais quoi de pris au ciel, à l'horizon, au paysage, la matière, on dirait, du soir. Il me raconte sa rude journée de pelle, de pioche, ou de faulx. Je le regarde. Je l'écoute. Chez Navel l'esprit et le corps ne semblent pas différenciés. Sa pensée, en prise directe avec le monde extérieur, est intimement accordée au souple jeu de ses jarrets, de ses poignets et de ses reins. « Il faut penser avec le cœur » répétait souvent Hofmannsthal. « Il faut penser avec le corps » a l'air de corriger Navel.

Il m'explique la chose de faucher. Il dit d'abord comme il s'applique à affûter sa faulx, à lui donner sa qualité de lame de rasoir à faucher : « Je fais de rapides progrès. Ce n'est plus ce passage timide de la pierre sur le tranchant. Il y a maintenant contact de ma main avec la pierre, et de la pierre sur le fil, et la sensation dans ma main de la pierre qui travaille, qui agit sur le fil. » Il dit comme à présent il avance dans le pré, attentif, absorbé par le jeu de ses mains, la recherche de ses appuis : « A présent, plus besoin de forcer sur la faulx. Je la laisse à son poids, en confiance avec elle, me contentant de lui donner le mouvement mi-circulaire, corrigeant peu à peu la faulx et le faucheur... J'avance, tiré par ma faulx, tout yeux, tout oreilles, tout nerfs, ainsi qu'un chasseur à l'affût..., ma sensibilité prolongée dans l'outil, comme si mes nerfs passaient à présent dans ma lame, allaient jusqu'au bout de ma lame... » Sa voix est plus grave et plus chaude. Ses joues se colorent sous le hâle. Son sang court plus vite sous sa peau : « Le travail, c'est comme une danse. »

J'ai dit qu'il m'écrivait aussi. Nos logis sont maintenant assez éloignés l'un de l'autre pour que nous ne puissions nous voir qu'à grands intervalles de temps. Ses lettres m'arrivent du Haut-Var, d'un petit bourg enfoui dans un maquis de thym et de lavande, où il a installé des ruchers. C'est un ami apiculteur que j'ai maintenant. Multiplication des abeilles et enruchement des essaims. Travail paisible, celui-là, « qui donne le plaisir des pêcheurs, le plaisir de voir couler l'eau, une sorte de calme absorbé. Les abeilles rentrent dans leur ruche. On les surveille. C'est de la valeur qui s'engrange. Pendant qu'on les regarde, on est à la surface de soi-même, reposé. Deux hommes qui regardent rentrer dans sa ruche un essaim capturé se sentent copains comme des hommes qui ne sont ni de France ni de Chine, mais pêcheurs à la ligne au bord d'une rivière vaguement dans le temps, avant ou après Jésus-Christ. » Il note aussi le temps qu'il faisait ce jour-là dans le Haut-Var : « Il vente dur. Si le temps était favorable aux abeilles, nous aimerions le vent. »

J'ai ainsi des lettres, des lettres... Navel a exercé de très nombreux métiers depuis deux ans et m'en a exprimé l'esprit dans un très grand nombre de lettres. Elles avaient fini par faire un gros paquet, que je jugeais très précieux. Je les ai rendues à Navel. Je lui ai dit : « Voilà un livre presque fait. Mettez-le vite au point car il en vaut la peine. » Il a hésité quelque temps mais j'ai fini par le convaincre. Il a pris le paquet, et il écrit TRAVAUX. Il y consacre ses veillées au bout de ses journées d'abeilles. Ce n'est pas un métier de plus : écrire n'est pas un métier. Il travaille sans hâte et sans fièvre : un poète n'est pas pressé. Il regarde l'essaim des mots petit à petit s'enrucher, les pages de son cahier s'emplir et se noircir, plaisir sans doute encore pour lui d'homme qui pêche et qui regarde couler l'eau, une sorte de calme absorbé...

Moi je suis plus impatient. Comme je montais vers Paris, j'ai soustrait quelques pages au manuscrit de Navel. Je les ai portées à la *Revue de Paris*. Il m'a paru que dans un temps où les cloisons sociales se distendent et craquent, la poésie bourgeoise, que je suis loin de renier, à laquelle j'ai été et reste très sensible, était tout de même fatiguée, et tout de même insuffisante, et que ce poète ouvrier qui, à la passion du « jouir » substitue la passion

du « faire », arrivait opportunément. « Ne me parlez pas des plaisirs, parlez-moi des activités », me disait au cours de cette guerre une jeune femme volontairement et joyeusement évadée d'une vie jusqu'alors trop facile.

Suivent donc ici quelques pages où l'auteur de *Travaux* conte ses origines, son village natal meusien, ses apprentissages, ses embauches... quelques pages en attendant.

Je présente Georges Navel, ouvrier des villes et des champs, écrivain, poète français.

PAUL GÉRALDY

TRAVAUX

ENFANCE. — Ma mère m'a eu à quarante-sept ans. Je l'ai toujours connue comme une mère, comme une femme dont la beauté ne compte pas, mais seulement la bonté, la chaleur, la main à tartines. J'étais son treizième. Je l'ai toujours vue comme si elle avait eu soixante ans, comme toutes les vieilles femmes du village, les mères vertes et actives, sans jamais la confondre avec les grand'mères édentées, grondeuses, assises tout le long du jour avec leurs mains noueuses sur les genoux.

Dans le village on ne disait jamais d'une femme qui avait des enfants « Madame » mais « la mère ». Toutes les mères se ressemblaient. C'étaient des femmes à rides et à larmes, leurs mains tannées sentaient l'ail. La mienne avait beaucoup pleuré, elle avait des lacs de larmes derrière ses lunettes, mais le reste du visage, du front à la bouche, continuait de sourire, la voix aussi.

Les mères laissaient toujours couler quelques larmes qu'elles essuyaient avec un grand mouchoir à carreaux quand elles se rencontraient, une posant sa brouette, l'autre son panier, à la croisée d'un chemin de vignes et de la route montant vers les bois.

Elles vivaient toutes dans le regret des enfants morts. Ma mère en avait cinq à pleurer, des grands et des petits que je n'avais pas connus.

Nous n'allions pas aux champs, moi manger les groseilles, elle ramer les haricots, sans rencontrer quelques femmes du village. Les propos chantants et enjoués sur le plaisir d'être dehors par une belle journée amenaient peu après le lamento sur la maladie et les morts. Ma mère, après avoir pleuré, essuyait ses lunettes du coin de son tablier ou de son mouchoir et je voyais mieux ses deux pauvres yeux.

Je ne sais pas comment elle trouvait le temps de tenir son ménage, de préparer les repas. Elle était si souvent aux bois et aux champs, ou à faire sa lessive ou celle des autres en journée !

Je l'ai toujours vue tranquille, jamais elle ne semblait se hâter, sa besogne ne l'empêchait pas d'avoir de longues conversations avec les voisines, pendant que, pris d'impatience, je lui mordillais les mains et les avant-bras juste à ma hauteur.

Je l'ai vue pétrir la pâte, et cuire le pain de la semaine dans le four commun de la maison, mettre en bouteilles les mirabelles, les pois, les haricots verts, les conserves pour les provisions d'hiver.

La maison était tenue propre, le parquet de bois souvent lavé. C'était la règle dans toutes les maisons du village dont la netteté était le luxe. Elles n'avaient ni fauteuils, ni armoires à glaces, ni beau carrelage, ni parquet ciré, ces maisons.

Chez nous tout le linge de la famille tenait par piles et en ordre dans

un grand bahut, au-dessus duquel s'alignaient des pots de confitures. De bonne heure tous les lits étaient faits.

Mes trois grandes sœurs ne pouvaient aider ma mère que le dimanche. C'étaient trois filles déjà bonnes à marier ; en semaine elles partaient pour prendre le train de Pagny-sur-Moselle, elles travaillaient à la fabrique et rentraient tard le soir. Le dimanche, en chantant les romances de l'époque, à chignon haut, elles repassaient, cousaient, pliaient à deux les grands draps. L'aînée faisait la toilette des deux petits, ma sœur cadette et moi, nous habillait de costumes que les trois grandes se cotisaient pour acheter. Les oreilles bien frottées, les yeux brûlés de savon, ma petite sœur et moi nous partions à la messe.

Nous n'étions pas seuls à habiter la maison. Nos fenêtres donnaient sur la rue. Celles de l'appartement des Reny, nos voisins de palier, s'ouvraient sur le petit enclos du jardin. Le père Reny ne sortait guère, il restait à tousser au coin du feu, fumant la pipe, devant un journal qu'il relisait du matin au soir. Il portait une longue barbe blanche. C'était un ancien combattant de la guerre de 1870. Depuis le siège de Metz, où il avait « pris la crève », il toussait.

J'entrais rarement chez eux. La mère Reny était une femme encore alerte, elle se donnait moins de peine que ma mère. Ses deux grands enfants travaillaient dans les bureaux de l'usine de Pont-à-Mousson. En entrant, j'apercevais le père Reny, sa pipe, son journal, la machine à coudre de Léonie, la mandoline de Marcel. C'était aussi très propre chez eux. On y respirait cette quiétude que donnent un bon feu pendant l'hiver, une marmite qui chantonne, une grande horloge avec le tic-tac de son balancier, et ce mélange des odeurs de confitures et de légumes qu'on dirait être une odeur de l'honnêteté.

Nos autres voisins, les Marion, étaient si vieux, si muets, que je ne me souviens plus que du quinquet à l'huile avec quoi, ils s'éclairaient, alors que chez nous les splendeurs du gaz d'éclairage venaient de remplacer l'intimité, la douceur de la lampe à pétrole.

Leur fille, une veuve, tenait au rez-de-chaussée une épicerie. Les maisons du village n'avaient pour la plupart qu'un seul étage. Au-dessus des gens, en bordure des greniers, les hirondelles avaient bâti des nids nombreux.

La fillette de l'épicière, aveugle de naissance, montait chez ses grands-parents en palpant les murs. En s'agrippant à leur tablier, elle identifiait ses connaissances, après une respiration fouilleuse.

En hiver, ma mère allait se faire lire le roman-feuilleton d'un quotidien chez la Dassonville, une voisine dont elle admirait l'instruction. L'intrigue la tenait en haleine, elle attendait le dénouement, mariage ou trahison. Elle s'illuminait en écoutant les aventures de la vie du grand-monde, elle croyait comprendre la vie. Du rez-de-chaussée, on voyait passer les gens du village, entre les rideaux écartés en ogive. La lecture finie, la conversation s'échauffait, les femmes s'exclamaient, égayées par les tasses de café, la drôlerie des propos : « Ah la voiraïe », « ah la toraïh », « ah la vieille vache de mère Dassonville ». C'était leur meilleur moment de la journée, trois heures de l'après-midi en hiver, l'heure du café, quand la neige tombait.

Ma mère tirait du roman-feuilleton ses clartés sur la vie avec l'apport de merveilleux dont tout le monde a besoin. J'écoutais, feignant l'innocence, la conversation des priseuses, pendant que circulait de main en main une petite tabatière.

A l'âge où je commençais de pouvoir lire le nom de notre rue sur une

plaque d'émail, déjà je savais que les enfants ne tombent pas du ciel pour naître dans les choux, malgré le soin que ma mère et ses voisines prenaient de n'être pas comprises par « les petites oreilles ».

Elle était venue de sa Normandie en Lorraine, après son mariage avec mon père, un chasseur à pied qui, de retour d'Algérie, achevait son temps de service à Alençon. Je lui demandais si son père avait été gentil, pourquoi elle n'avait plus revu sa mère depuis son départ de là-bas, si elle avait vu les Prussiens en 70, quel âge elle avait au moment de cette guerre, si les Prussiens avaient été méchants.

« J'avais douze ans », m'avait-elle répondu.

J'imaginais que les beaux dragons à casque de cuivre, à crinière de cheval, qui passaient dans le village le dimanche et qui permettaient aux enfants de marcher derrière eux en soulevant le bout de leur lourd sabre, sauraient bien nous défendre d'une nouvelle invasion. En semaine ils passaient à hauteur de nos fenêtres, sur leurs grands chevaux, sabots claquants et trompettes vibrantes.

Mon père était fils d'un vigneron des coteaux de Pagny-sur-Moselle. Orphelin de bonne heure, à dix ans il travaillait déjà dans les grosses fermes des plaines. Dure vie pour un gosse. A dix-huit, il s'était engagé. Le meilleur temps de sa vie, ces cinq ans de troupier en Algérie. Il avait appris à lire pendant son service. Ça lui permettait de lire de temps en temps le journal en épelant syllabe par syllabe, comme les enfants. Ma mère ne savait ni b ni a.

Tous deux étaient d'origine paysanne, mais nous n'avions plus de terre à nous. Mon père, en sortant de l'armée, était devenu manœuvre aux Fonderies de Pont-à-Mousson. La plupart des gens du village de Maidières, où nous habitions, travaillaient eux aussi à l'usine. Certains avaient vu naître l'usine qui continuait de se développer sous leurs yeux. Elle avait attiré à elle les fils de paysans sans terre, les vignerons ruinés par le phylloxéra.

L'usine qui prospérait ne leur assurait pas de quoi vivre, malgré leurs journées de dix heures et même de douze de travail. Ils étaient entrés une fois pour toutes dans le monde des prolétaires de la grande industrie, en restant pour un quart paysans puisqu'il leur fallait, pour vivre un peu plus à l'aise, cultiver la terre le dimanche. L'apport en légumes des champs qu'ils prenaient en location leur était nécessaire. Ma mère s'occupait dans les lapins.

Le soir au lit, la lampe soufflée, il s'informait longuement en interrogeant ma mère. « Est-ce que les petits pois étaient sortis ? Avait-elle chaussé les pommes de terre, ramé les haricots ? », et les questions se mêlaient aux considérations sur le temps. Il ne pleuvait pas assez ou il avait trop plu. Il n'était pas toujours content du travail de la mère.

Au printemps, le dimanche matin, mes grandes sœurs accompagnées de leurs fiancés bêchaient avec mon père et mes frères. Moi-même je faisais ce que je pouvais, moitié par jeu.

Les jeunes gens auraient préféré d'autres distractions pour leur dimanche que de bêcher ou de rouler des brouettes de fumier. L'aîné de mes frères était déjà marié à ma naissance.

Entre mon père et les deux autres, à propos des champs, la tension fut toujours très vive au point de leur rendre insupportable le séjour à la maison. Rares étaient les pères de famille satisfaits de l'aide de leurs fils.

Mon père appelait avec amertume les siens « mes trimardeurs ». René avait à peine treize ans quand il fit sa première fugue. Trois mois après, je le

vis revenir, grimpé sur une charrette, avec un beau chandail vert, des bottines neuves et de longs pantalons, heureux et flambant, sans paraître se douter de la raclée qu'il allait prendre.

Il rentrait de Belgique après une plongée dans le monde des cirques et des forains.

Ma mère eut la main légère. Après les gifles, le pain et le bout de lard. Il fallait quelques jours pour habituer mon père à l'idée de son retour. René dormit au grenier. Un soir, à l'heure du souper, il entr'ouvrit la porte, prudent comme une souris, mais mon père le secouait déjà, l'étrillant à coups de corde. René put se glisser sous un lit où mon père essayait de lui bourrer les côtes avec un manche de pioche ; ma plus jeune sœur et moi terrifiés nous essayions de l'en empêcher en poussant des cris et nous accrochant à ses bras. Si René ne fut pas démoli, c'est qu'il put s'échapper en sautant soudain par une fenêtre.

Mon père avec moi était plus tendre. J'étais le dernier. Quand, le dimanche matin, il rentrait du jardin, dans un panier, sur sa brouette, une feuille de chou était pleine de fraises que ses grosses mains me tendaient. Les jours de paye, c'étaient des cacahuètes ou des oranges qu'il apportait. Jusqu'à sept ans il me fit danser sur son ventre dans le grand lit des parents, les dimanches matins, en hiver, quand il pouvait se lever plus tard. Il me disait des mots d'arabe, me promettait d'écrire à Abd-el-Kader qui m'enverrait un cheval pommelé. A midi, quand le repas était prêt, je le retrouvais endimanché, sortant de chez le coiffeur, rasé de frais, les moustaches en pointe, au café, devant une absinthe. Je buvais légèrement dans son verre en attendant un verre de grenadine.

Je le trouvais là en compagnie de mon frère aîné, déjà père de famille qui, avec une fillette de mon âge ou l'un de mes jeunes neveux, était venu nous voir en traversant les champs qui séparaient son village du nôtre, ou avec un de mes futurs beaux-frères qui depuis des années était accueilli à la maison, un beau sergent d'infanterie à galons d'or, épaulettes et pantalons rouges, qui me permettait toujours d'essayer son képi.

Mon père répétait avec plaisir que je serais son bâton de vieillesse. Entre Adrien, mon aîné, et Camille, mon beau-frère bientôt, je ne faisais pas de différence. C'était mon parrain, il m'avait vu naître.

Camille, avec une caisse à savon sur deux roues, m'avait confectionné le véhicule dont je me servais pour ramasser le crottin sur la route après le passage des détachements de dragons. Quand le tas grossissait pendant les vacances, mon père était content de moi.

Il aimait mieux ses filles que ses garçons, mais il parlait pourtant avec émotion d'un de mes frères, un gars de dix-huit ans, que la phtisie avait emporté, un petit gars vaillant mêlé trop tôt au travail des hommes de fonderie, rudes avec les gosses qui leur servaient d'aides, usant des gifles et des coups de pied au cul pour les durcir à la tâche.

Ma mère, le dimanche, n'allait pas à la messe, le temps lui manquait, mais elle était bien persuadée que le Bon Dieu existait. Quand nous allions aux bois, en passant devant le grand Christ de la croix de mission, elle se signait en silence. Je l'imitais.

Auprès des grands chênes abattus, dans le branchage que laissaient les bûcherons, elle taillait de la serpe des rames pour les haricots, les pois, et aussi le bois de notre provision d'hiver. A l'époque des asperges sauvages, des mûres, des fraises, des champignons, des noisettes, nous allions ensemble à la forêt. Avec elle, j'étais toujours dans le plein air. Pendant qu'elle tapait de la serpe, souvent je m'endormais. La forêt porte au sommeil. Je me

réveillais effrayé sous de hautes voûtes vertes. Quand les orages nous surprenaient, à l'abri de la pluie sous un arbre, elle se signait à chaque éclair. Après la pluie, les tourterelles roucoulaient dans un bois de sapins. Ça sentait bon le terreau de feuilles, le muguet ou la fraise écrasée. Moi aussi je croyais au Bon Dieu.

Je m'absorbais à évaluer pas à pas la distance qui séparait la terre du paradis. Deux fois la hauteur d'un chêne ou de notre clocher me paraissait toucher au domicile invisible des anges. Je n'en parlais pas. Pour ma mère, c'était peut-être un peu plus haut.

Dans l'effort, je ne l'ai jamais vue maussade ou hargneuse. Quand elle descendait du bois une brouette bien chargée, la première femme qu'elle croisait à l'orée du village lui disait :

« Mère Navel, vous êtes un vrai cheval. »

Pendant qu'elle essuyait ses lunettes, qu'elle s'épongeait, elle était radieuse. Nous passions devant l'enclos du maire, d'où dépassaient les perches d'une houblonnière. Ma mère, qui ne rencontrait personne sans poser sa brouette, saluer en commençant une conversation villageoise sur le temps probable d'après les signes donnés par le vol des hirondelles ou la conduite des poules, pour finir en s'apitoyant sur les malheurs d'autrui, écoutait les paroles du maire avec un grand respect. Grand, sec, osseux, déjà fort âgé, il se coiffait d'une casquette à oreillettes, une sorte de képi, qui avec ses hautes guêtres lui donnait l'air d'un ancien officier. C'était un riche, à nos yeux. Il possédait quelques terres et un cheval. On se battait au Maroc et dans les Balkans. Ma mère attendait de ses propos d'homme instruit des clartés sur les événements, car la grande guerre déjà menaçait.

Elle me paraissait toute changée, doucereuse quand elle rencontrait une vieille demoiselle de la bourgeoisie de province du genre très bien. Elle ne sentait pas cette demoiselle en grand deuil, aux yeux tristes, au parler lent et doux, de la même pâte qu'elle-même ou ses voisines. C'était du carreau de vitrail qui passait. Si elle-même trimait du matin au soir, elle n'était pas malheureuse de rencontrer une personne qui vivait d'une petite fortune en méditant la mort des siens ou un ancien chagrin d'amour. D'instinct, ma mère aimait les riches, leur distinction, comme du linge bien blanc après le passage au bleu et une bonne lessive.

Le curé, que nous rencontrions, était un paysan des hautes terres vers Verdun. Il en avait la rudesse de langage. Il appelait les gosses « bande de vaches » au catéchisme. Je ne l'aimais pas, il m'avait frappé. J'attendais depuis mes sept ans d'être en âge de le battre à mon tour. Pour toujours j'avais cessé d'aller à la messe.

Trois religieuses en cornettes blanches habitaient dans le village. Elles étaient aimées. Elles avaient provision de remèdes pour soigner les brûlures, les coupures, les contusions des enfants, les panaris des adultes. C'étaient de douces créatures sans âge défini, au visage empreint d'une grande sérénité. Il aurait fallu, pour remplacer l'effet moral de leur présence, bien plus qu'une rangée de beaux tilleuls en fleurs toute l'année.

Pour la Fête-Dieu ou celle de Jeanne d'Arc, les hommes, même ceux qui n'allaient pas à la messe, apportaient les feuillages pour édifier le reposoir où aboutissait la procession. Des enfants marchaient derrière le curé, tiraient d'une petit corbeille maintenue par un ruban tout neuf, ou qui venait de connaître le fer à repasser, des poignées de pétales de fleurs.

Les fêtes religieuses étaient non seulement observées mais marquées de réjouissances. Tout le monde s'habillait mieux, personne n'allait aux champs, l'heure de l'apéritif s'accompagnait du carillon, les tartes à la mirabelle, à

la quetsche étaient plus grosses, et chez nous, autour de la grande table des jours de fête, les convives plus nombreux.

Si mon père était descendu jusqu'à la ville, par tendresse pour son ancien corps d'armes, il nous ramenait un invité, un chasseur à pied, qu'il rencontrait pour la première fois, que la famille accueillait gentiment.

Durant des années, jusqu'à la guerre de 1914, chaque jour à la sortie de l'école, à onze heures, ma mère venait me donner le panier du déjeuner du père. Je le lui portais à l'usine. Avant l'usine, au crassier. Le crassier, c'était une haute pyramide qui grossissait de toutes les scories qu'apportait « le coucou », une petite locomotive tirant des wagonnets. Mêlée à la poussière et aux blocs de crasse, la fonte était récupérée par le lavage des scories, pelle par pelle, dans un courant d'eau. Je trouvais là mon père avec une demi-douzaine d'hommes que je connaissais par leur nom.

Je mangeais près de lui avec l'équipe de laveurs, assis sur deux briques, le dos appuyé à de gros tuyaux garés là. En hiver l'équipe mangeait dans une petite baraque. Un cubilot alimenté au coke la chauffait en répandant une grosse odeur d'usine.

Je le trouvais toujours calme, rarement gai, souvent d'humeur chagrine. Il avait plus de soixante ans, il allait vers sa quarantième année de présence à l'usine. On lui avait déjà remis la médaille de trente ans de bons services. Quand il n'en pourrait plus, qu'il s'arrêterait de travailler, l'usine lui servirait une pension, dix sous par jour en ce temps, juste la valeur d'un litre de vin ou d'un paquet de tabac.

On l'avait félicité bien souvent d'être un père de famille nombreuse, d'être un ouvrier fidèle. Il avait été bon soldat, il s'étonnait qu'on l'ait mis dans un poste aussi dur, « à l'intempérie » comme il disait, en récompense de sa vie de brave homme. Les beaux messieurs de l'usine et de la République lui paraissaient manquer d'honnêteté, des actes aux discours. Quelquefois, je ne trouvais pas mon père à son poste habituel. Un compagnon me disait : il est « aux Carnot ». Les quartiers de l'usine portaient généralement des noms de colonies. Il y en avait un qu'on appelait le Tonkin. La chaleur de la fonte y tapait aussi dur que le soleil en Indochine.

Je traversais des petites voies en évitant les wagonnets de coke et de minerai tirés par des chevaux, d'autres trains de fonte en fusion tirés par des « coucous ». Je longeais l'énorme machinerie des gazogènes, bruyante, chuintante. L'usine ne me faisait pas peur.

Quand j'arrivais aux fours Carnot, j'étais devant une bouche d'égoût, un compagnon de mon père tirait sur une corde pour ramener du fond des grands seaux de boue verte à odeur d'asphyxie. Il criait pour que mon père l'entendît en bas.

« Père Navel, c'est bientôt la soupe, ton petiot est là. »

Mon père ne remontait que quand très haut la sirène, que les ouvriers appelaient « le gueulard », avait crié lugubrement.

Il sortait boueux, pâle, de son trou. D'autres compagnons le suivaient, pareils. Il mangeait sans appétit, respirant fort et presque avec colère.

A quatre heures, quand je sortais de l'école, en revoyant ma mère, je lui disais : « Le père travaille aux Carnot ». Nous étions tristes, oppressés d'inquiétude. Si à sept heures il n'était pas rentré, nous partions à sa rencontre, ma mère, ma jeune sœur, moi, tous les trois, au devant du malheur. Ou le père serait mort, — il y avait eu des cas d'asphyxie « aux Carnot », —

ou il aurait bu. Quand il sortait de là-dedans, une chopine de gros bleu lui tournait la tête.

Nous descendions la grand'rue du village. C'était sinistre. Hélène, ma jeune sœur, une fillette maigre et nerveuse, me donnait la main. Elle tremblait. Nous pleurions de honte quand mon père arrivait, en zigzag et en chantant.

Il ne buvait qu'après un travail dur. Je ne l'ai jamais entendu « déraisonner » le soir d'un dimanche ou d'un jour de fête. Il buvait avec mesure. Le repos ne lui donnait pas soif. Dans les à-coups d'ivrognerie des ouvriers des forges, l'épuisement des longues journées avait sa part. Les hommes m'effrayaient.

La meilleure part de la vie de ces hommes-là, les plus vieux ou ceux qui approchaient de l'âge de mon père, leur beau temps, c'était leur jeunesse, leur temps de service à l'armée. Toutes les histoires qu'ils se racontaient au caboulot s'étaient passées quand ils étaient soldats.

Quand mon père n'avait pas égayé d'un verre de vin sa fatigue, assis chez nous, soufflant fort, sifflant du nez, les mâchoires contractées, il faisait claquer ses doigts. Son velours, ses brodequins, sa sueur sentaient la poussière des fonderies. Je le trouvais un peu terrifiant. La colère grondait en lui. Quand il parlait, sa voix était plus plaintive que méchante. La fatigue lui donnait une grande amertume. Ses fils, l'usine, la République, tout l'avait déçu.

Je n'eus jamais faim dans ma jeunesse. La nourriture fut toujours copieuse. Pas de vin, sauf pour mon père. Trop cher. Nous n'avions pas de vignes. Nous avions toujours un cochon au saloir, l'autre à l'écurie avec des poules et quelques nichées de lapins. Néanmoins, ma mère payait difficilement les mois de retard de location de l'appartement, les dettes à l'épicière. Depuis le mariage de mes grandes sœurs, la paye du père qui travaillait à sa tâche et régulièrement ne suffisait pas à faire flotter le budget sans embarras d'argent. Sitôt que mon père touchait sa quinzaine, la propriétaire entreprenait d'obtenir un acompte, tant qu'il y avait entre les mains de ma mère un peu d'argent liquide.

Mon père ne touchait jamais sa paye complète, l'usine faisait ses retenues sur les acomptes reçus « en monnaie de singe », en jetons de cuivre contre lesquels sa coopérative nous vendait des produits d'épicerie, ou le gros bleu que buvait mon père à la cantine en sortant de son travail.

Ma mère aurait prêté difficilement à une voisine nécessiteuse — les femmes du village étaient entre elles très serviables — la petite somme qui représentait une demi-journée de travail à l'époque, mais elle pouvait donner un panier de carottes ou de pommes de terre, un morceau de lard. Si je savais, à sept ans, pleinement ce que peut signifier le mot pauvre, je ne vis jamais ma mère embarrassée et se rongeant les ongles, se demandant comment faire pour nourrir ses enfants et son homme, comme je voyais certaines femmes de manœuvres.

Mon père était amer mais résigné. Sans cesse il répétait à mon frère Lucien qui, sur ses dix-huit ans, après ses fugues, ses contacts avec Nancy et Paris, était devenu révolutionnaire syndicaliste : « Le pot de terre ne brisera jamais le pot de fer ».

Les ouvriers, tannés par leurs femmes embêtées de s'entendre rabâcher par l'épicier et le boulanger : « C'est la dernière fois que je vous donne à crédit, vous me devez de l'argent depuis trop longtemps », s'étaient mis une fois en grève. De leur long passé de soumission, la grève était l'événement historique.

Des dragons venus de Nancy avaient chargé la foule de femmes et d'en-

fants d'ouvriers, qui s'était bien défendue. Malgré leurs sabres, des cavaliers avaient mordu la poussière. Chez nous on en parlait souvent. Si mon père était au crassier et « aux Carnots » à plus de soixante ans, c'est que pendant la grève, s'il n'avait pas été un des plus ardents, il n'avait pas non plus « été un jaune ».

Chez nous passait un ouvrier révoqué de l'usine. Il avait porté le drapeau rouge. L'usine n'avait plus voulu de lui, il était devenu marchand de café depuis la grève de 1905, la seule. Dans le plaisir à l'accueillir, on eût dit que les miens, à chaque visite, retrouvaient un ancien moment de fierté. La mère Marion, notre propriétaire, était très âgée, mais grande et droite comme un hussard. C'est elle qui venait à la maison embêter ma mère en réclamant son dû. Son mari, un vieillard cassé en quatre, marchait le dos à l'équerre comme s'il piochait dans sa vigne. La vieille femme semblait l'avoir séché et condamné au travail jusqu'à sa tombe.

Quand elle entrait, elle apportait une odeur d'avarice. Elle parlait d'abord du temps. C'était avec ma mère la rencontre de la mouche et de l'araignée. Ma mère lui versait un acompte sur un trimestre en retard. Nos dettes étaient mon cauchemar.

Les gens avaient suivi avec inquiétude, après le drame de Sarajevo, la marche des événements vers la guerre.

Un soir, à la nuit tombante, tous les hommes passèrent à la mairie. Je serrais toutes les mains des partants. J'allais avoir dix ans, j'aurais bien voulu partir avec eux. Dans la fièvre et l'émotion des gens, une grosse vague d'amitié passait sur le village. Les maisons se rapprochaient. Je vis à peine mon frère Lucien, venu nous dire au revoir, marchant près de mon père heureux que son fils l'antimilitariste se fût engagé.

Les grandes vacances commençaient. Devant notre porte, le lendemain, sciant du bois, joyeusement je m'écriais quand passait la vieille propriétaire :

« C'est la guerre ! on ne paye plus. Demain les Français seront à Metz ! »

Un mois après les Allemands étaient chez nous, mangeant nos mirabelles. La belle moisson de 1914, les gerbes de blé, là-haut dans les terres, pourrissaient sur place...

*
* *

A L'USINE. — C'est avec effroi que j'entrai pour la première fois dans le hall de l'usine Citroën, de Saint-Ouen. En pénétrant dans le boucan formidable, je me disais : « Mon vieux, tu vas souffrir. Est-ce que tu pourra tenir dans ce vacarme ? »

Je voyais les autres, d'abord les traceurs dont le travail exige calme, concentration. Debout devant de vastes marbres, ils poussaient le trusquin, un trait, s'arrêtaient pour lire, sur de grandes feuilles bleues, les dessins, une nouvelle cote à reporter. Je voyais ça dans ce bruit comme un tour de force, en m'étonnant aussi qu'un hall si bruyant, si agité puisse être un atelier d'outillage. Comment faisaient-ils, les fraiseurs, les tourneurs, les rectifieurs, pour ne pas perdre le nord ?

Les autres devaient être bâtis d'une matière spéciale, nécessaire à l'industrie. J'essayerais d'être fait comme eux.

Tout l'espace, du sol à la toiture du hall, était haché, occupé, sillonné par le mouvement des machines. Des ponts roulants couraient au-dessus des établis. Au sol, dans d'étroites travées, des chariots électriques se gênaient pour circuler. Il n'y avait plus de place pour la fumée. Des presses colossales dans le fond du hall découpaient des longerons, des capots, des ailes, avec un bruit pareil à des explosions. Entre temps la mitraillade des

marteaux-revolvers de la chaudronnerie reprenait le dessus sur le vacarme des machines.

Je me répétais : « Mon pauvre vieux, est-ce que tu pourras vivre là, est-ce que tu seras aussi fort que les autres ? », serrant sous mon bras mon paquet d'outils personnels, joint à un casse-croûte dans un journal. Ce pain qui sentirait le fer me semblait bien dur à gagner.

Les équipes d'ajusteurs-outilleurs travaillaient au montage des matrices à emboutir et à découper, nécessaires aux grosses presses.

Dans le travail les équipes devenaient rivales, les compagnons se disputaient l'aide des ponts roulants, l'usage des petites meules pneumatiques plus dévorantes de métal que les plus grosses limes. Il n'y avait pas assez de machines à percer, le petit outillage manquait. Les matrices dont nous faisions l'assemblage pesaient souvent plus d'une tonne. Au moment de les essayer, les ponts roulants qui les soulevaient faisaient besoin partout à la fois.

On gueulait dans le vacarme pour séduire le conducteur dans sa cabine, en essayant d'exprimer par des gestes la détresse et l'indignation : « A nous, mon pote. C'est notre tour. Tu ne penses qu'aux autres ».

Dans chaque équipe la finition de la matrice sur laquelle travaillaient une dizaine d'ajusteurs pressait.

Les presses monumentales en avaient besoin pour entretenir leur mouvement de mâchoires. Si elles s'arrêtaient, c'était la paralysie dans divers secteurs de l'usine. Les voitures d'un modèle nouveau ne sortiraient pas à la date prévue. C'était aussi une grosse perte d'argent pour « Citroën ». Pressants, flatteurs, excitants, les chefs en blouse blanche talonnaient les chefs d'équipe, nous tenaient en haleine, nous éperonnaient, toujours cordiaux. En se dépêchant il semblait qu'on leur rendait un service personnel. Jamais de menaces, leur insistance cordiale suffisait pour nous maintenir sous pression, rapides, fébriles, avançant la tâche autant que nous le pouvions. Pour ressaisir une meule pneumatique que l'équipe voisine nous avait chipée la veille, on se faisait plat, jovial, caressant, dans un échange hâtif de mots décisifs et de sourires, pour revenir avec victorieusement.

On parvenait à une vitesse de gestes étonnante. Ouvrir un tiroir, l'explorer, en retirer un outil, repousser un tiroir, ne prenait qu'un instant. On était déjà occupé à une perceuse. On agissait comme dans les films fous où les images se suivent à une vitesse choquante. On gagnait du temps. On le perdait à attendre la meule, la perceuse, le pont roulant. Il fallait trop souvent faire face au manque de petit outillage. Ces trous dans l'organisation d'une usine qui passait pour fonctionner à l'américaine, c'était de la fatigue pour nous.

Plus encore que l'insistance des chefs, c'est l'énorme tam-tam des machines qui accélérait nos gestes, tendait notre volonté d'être rapides. Le cœur essayait de s'accorder à la vitesse des claquements de courroies. Dehors l'usine me suivait. Elle m'était rentrée dedans. Dans mes rêves j'étais machine. Toute la terre n'était qu'une immense usine. Je tournais avec un engrenage.

Le temps dans le hall passait vite. Midi atteint, avec un rapide mouvement de mâchoires, en un quart d'heure en prenant l'air de la rue, les compagnons dévoraient leur casse-croûte. Reprise jusqu'à deux heures et demie. Au coup de sirène les équipes partantes vidaient l'atelier. Au vestiaire chacun, râclant un peu de savon noir et le mêlant de sciure, se lavait en hâte, vite essuyé, vite dévêtu de ses bleus d'usine. Les compagnons étaient rapides à fuir, à fermer leur placard, à tourner le coin de la rue, la casquette ajustée sur l'oreille, à filer vers le métro avec une petite valise de carton à la main. Hâte de marcher et de changer d'air, de se délivrer de là.

En les quittant, je serrais les mains d'une foule changeante, toujours hâtivement. Les poignées de mains étaient distraites, machinales. L'usine embauchait. De nouvelles têtes apparaissaient. D'anciennes disparaissaient. Elles se ressemblaient à la sortie. C'étaient les mêmes faces blêmes, grises, comme si l'usine nous avaient fabriqués, découpés avec ses grosses presses dans de la pâte industrielle.

Par roulement, une quinzaine, mon équipe était de nuit. Les quinzaines filaient. Le temps, les saisons n'existaient plus. La nuit, le travail était moins fébrile, les chariots, les ponts roulants moins actifs. Dans de vastes carrés sombres, beaucoup de machines sommeillaient, les grosses presses souvent travaillaient au ralenti. Les chalumeaux crépitaient à la chaudronnerie en jetant dans le hall de grands éclairs bleus. C'était beau la nuit, l'éclairage, les parties d'ombre, des lumières isolées, un homme seul à sa machine. La vie était plus lente, les compagnons sympathisaient davantage, se voyaient. Nous redevenions là des êtres humains. Le hall malgré ses vitres, ses murs, communiquait avec la nuit, le grand repos de la terre. Mieux que dans la journée, je savais que j'étais au monde, bien présent, avec une certaine douceur à songer à la mort, plein de souvenirs qui se réveillaient, tout en ayant plein contact avec le moment. La beauté ou l'étrangeté de la vie m'apparaissaient. Je jouissais des mouvements de mon corps, à travers lui, du privilège de vivre, présent à la perceuse, au bruit de la mèche s'enfonçant dans la fonte, ramenant en tournant de la poussière grise, à la pression que j'exerçais, la main sur le volant poli de la perceuse, heureux d'être éveillé, d'être un corps qui travaille et qui songe.

Après minuit mes forces déclinaient.

En revenant de chez Citroën, ma nuit faite, quand je sortais d'un long parcours en métro, souvent je voyais à peine la rue. J'arrivais à notre chambre d'hôtel, étourdi de fatigue. Anna dormait encore. Elle se levait pour m'ouvrir. En l'embrassant, je dormais debout, la tête lourde, la nuque douloureuse. M'abandonnant à la fatigue, je me laissais glisser en moi-même comme dans une nébuleuse, un instant presque endormi dans un oubli profond, comme hors du monde et sans âge, comme un blessé qui s'abandonne au mouvement d'un brancard. La chaleur douce d'Anna m'envahissait.

J'ouvrais à nouveau les yeux comme si brusquement j'avais poussé les volets d'une chambre obscure pour faire entrer la lumière matinale, et je voyais son tendre visage me sourire, tandis que je respirais profondément son odeur. Je m'étonnais toujours de trouver sur ses joues une senteur à peine perceptible qui me rappelait la saveur des dragées. Je n'aimais pas seulement la forme d'Anna, plus belle encore les yeux fermés quand mon ventre, ma poitrine, mes mains en suivaient les contours, plus belle dans les images du tact, pas seulement la pulpe de sa chair, la soie, le velours, pas seulement les grandes surfaces maritimes, mais aussi l'odeur de sa peau flamande. Son odeur était belle.

Pendant qu'elle préparait la table, je lavais ma face grise de limaille. Le sommeil m'avait quitté.

Après avoir mangé, je m'endormais près d'elle, dans un bonheur de feuilles, de lianes, de mer et de pays du soleil. J'aurais voulu ne plus jamais me lever, rester endormi près d'elle, trois siècles. Il me fallait pourtant remettre un mauvais complet-veston, des chaussures, reprendre un bout de valise en carton, m'en aller...

. . . . . .

GEORGES NAVEL

IMAGES D'ALLEMAGNE

●

De Jules Verne au Grand Guignol. — La première usine allemande secrète que j'ai visitée se trouvait (et se trouve encore) au fond d'une mine de sel, au sud de Magdebourg, sur la route d'Egeln à Tarthun. A la surface du sol, rien qui distinguât cette mine des autres mines dont le pays est creusé. A trois cents mètres sous terre, s'étend un réseau de galeries où pourraient circuler des charrettes à foin. Le sol de ces galeries a été cimenté. Eclairage électrique. Ventilation. Au bout d'un demi-kilomètre on atteint un carrefour en T où une baraque vitrée porte un grand écriteau : « Contrôle des Ausweis ». Pour pénétrer plus avant dans ce domaine il fallait montrer des laissez-passer en règle. Nouveau tournant et un peu plus loin, contre le mur, un énorme fichier avec horloge comme on en installe à l'entrée des usines, pour marquer les heures d'entrée du personnel.

Les ateliers eux-mêmes, à Tarthun, occupent une dizaine de salles taillées dans le sel. Les plus vastes contiendraient aisément un cinéma de mille personnes : ateliers de machines-outils, ateliers de montage brillamment illuminés. Sur une des chaînes de cette profonde cayerne, arrêtée en plein travail par l'arrivée des Américains, j'ai compté quarante carlingues d'avions de chasse à peu près achevées, avec leurs tableaux de bord et leurs mitrailleuses sous fuselage : des Haenkel 162.

Plus à l'ouest, entre la ville de Halberstadt et le massif montagneux du Harz, les Allemands avaient installé une autre usine secrète, près de Langenstein-Swieberg. Au lieu d'utiliser une mine déjà existante comme à Tarthun, ils faisaient creuser des tunnels dans une colline. Ces tunnels mesurent six mètres sur quatre à peu près et les ateliers — dont rien n'existait au début de 1944 — sont larges de huit mètres, hauts de six, longs d'une centaine de mètres. On commençait à y monter des cellules d'avion.

Mais l'usine la plus fantastique est sans doute celle qui fut découverte sur l'autre versant du Harz, au nord-ouest de Nordhausen, entre les villages de Salza et de Woffleben. Là se trouve une très grande colline, où le Ministère de l'Armement du Reich entreprit, en septembre 1943, une œuvre colossale. Quatre gigantesques tunnels, numérotés 0, 1, 2, 3, furent percés dans la colline et la traversèrent de part en part. Le tunnel O a huit cents mètres de long à peu près ; les autres, deux à trois kilomètres. Quatre locomotives y passeraient de front et, en fait, trois des tunnels sont utilisés par des doubles voies ferrées qui relient Salza et Woffleben. Tous les tunnels

sont réunis entre eux par de multiples galeries ou salles latérales, équipées d'innombrables machines-outils et de chaînes de montage. La hauteur des salles avoisine vingt-cinq mètres : il fallait pouvoir y placer debout les futurs V2, dont le corps mesure dix-sept mètres. La fabrication des V2 commença en mars 1944 et presque simultanément, dans une section de la colline, celle de moteurs à réaction construits pour le compte des Junker. A partir d'octobre la production de V2 — au mécanisme achevé, moins la tête qui recevait sa cargaison d'explosifs ailleurs — fut de vingt engins par jour. Une des plus vastes salles de la colline avait été aménagée en bureaux pour le Ministère de l'Armement. Un état-major énorme, comprenant une quinzaine de généraux et d'amiraux allemands, y travaillait continuellement. Speer lui-même, le ministre, y faisait des séjours qui se prolongèrent de plus en plus quand Berlin fut devenu inhabitable.

Les trois usines secrètes, dont je donne ici la description sommaire, ne sont qu'une partie de l'immense arsenal souterrain où l'Allemagne bombardée continua jusqu'au dernier moment à forger des armes. On en a trouvé beaucoup d'autres au centre du Reich. Quelle fut la main-d'œuvre employée dans ces usines ? Et comment l'employa-t-on ?

Revenons ici aux exemples que je connais.

A Tarthun, douze cents ouvriers travaillaient dans les ateliers souterrains. Un tiers, Allemands : les spécialistes. Le reste : des prisonniers étrangers. Un train amenait les Allemands chaque matin de la ville voisine. Les étrangers demeuraient enfermés la nuit dans des baraques de la mine. Douze heures de labeur quotidien étaient coupées par deux demi-heures d'interruption pour les repas, servis sous terre dans les galeries. Lorsque j'arrivai à Tarthun, les dernières fiches d'entrée près de l'horloge avaient été pointées trois jours auparavant. L'avant-veille, à l'approche des Américains, les Allemands avaient réussi à emmener vers l'Elbe une partie de leurs prisonniers. Il ne semblait pas que ces prisonniers eussent particulièrement souffert.

Près d'Halberstadt au contraire, c'étaient apparemment des sadiques ou des brutes qui avaient fait creuser les tunnels et les salles dans le roc d'une colline : réveil à 2 h. 30 du matin et seize heures de travail sous la trique. Les déportés de l'endroit, vêtus d'uniformes de bagnards, affamés, portant chacun leur numéro tatoué sur le bras, couchaient sur le sol même de baraques infestées de vermine. Les Allemands en avaient emmené quatre mille. Deux mille étaient morts sur place pendant l'hiver ; morts de faim ; morts des coups reçus. Le lendemain de la délivrance, je vis ce qui restait au camp de Langenstein-Swieberg : quinze cents hommes décharnés, la plupart trop faibles pour se tenir debout. Les baraques étaient pleines de cadavres et de moribonds. A l'hôpital d'Halberstadt, où les Américains les transportèrent, ces malheureux continuaient d'expirer, de s'éteindre, à bout de forces.

Quant à la gigantesque usine des environs de Nordhausen, refuge de M. Speer et de ses généraux, elle mérite de figurer dans les annales du régime nazi au même titre que les abattoirs humains les plus vastes et les plus fameux. En septembre 1943, des milliers de déportés politiques de toutes les nationalités furent extraits de Buchenwald, amenés à Nordhausen et répartis en trois camps : huit mille hommes environ à Ellrich, cinq mille à Harzungen, seize mille au camp dit Dora, installé sur la colline même où se foraient les tunnels. Deux équipes de quinze mille esclaves environ chacune se relayaient jour et nuit dans l'antre colossal de la montagne. Leur traitement ? Au camp d'Harzungen les sévices, l'épuisement, la tuberculose achevaient chaque jour en moyenne dix déportés ; au camp d'Ellrich

cent cinquante ; au camp Dora cent vingt-cinq. Ceci sans compter le dépôt de malades de Nordhausen où n'entraient que les mourants. Les Allemands pendaient en outre leurs prisonniers pour les motifs les plus futiles. Le dernier mois cent cinquante pendaisons. Ces chiffres m'ont été fournis par le médecin-chef de Nordhausen, Français lui-même déporté. Il y avait beaucoup de juifs dans l'enfer de Langenstein-Swieberg. Très peu à la montagne Dora. Ici et là une forte proportion de Français et de Belges. A mesure que les esclaves expiraient, les Allemands comblaient les vides par prélèvements sur les grands camps de concentration nazis, surtout Buchenwald.

Tels sont les faits, dans leur effarante réalité. Les faits nus, dépouillés des détails atroces que certifient des milliers de rescapés, des milliers de témoins arrivés en Allemagne avec les armées alliées. Tarthun, Langenstein, Dora : ceci pour un petit secteur de l'avance américaine, celui où je me suis trouvé. Les V2, les moteurs à réaction, les derniers chasseurs de la Luftwaffe, les instruments de la technique allemande la plus raffinée furent construits dans des cavernes artificielles, sous trois cents mètres de terre, par des méthodes renouvelées de l'Assyrie ou de l'Empire des Aztèques.

* *

Que pensent les Allemands ? — A deux pas de là, dans les villages environnants, les indigènes menaient une existence régulière, honnête, comptaient les années de guerre, peinaient un peu mais ne manquaient de rien. Ils n'ignoraient pas — c'est matériellement impossible — que des cadavres s'amoncelaient chaque jour à l'intérieur du camp voisin. Ils ne voulaient pas le savoir, ils détournaient les yeux, ils les détournent encore lorsqu'on les interroge. Les moins hypocrites admettent qu'ils se doutaient de quelque chose : « Que pouvions-nous faire ? Si nous avions protesté, on nous enfermait nous-mêmes dans des camps. C'eût été le seul résultat ».

Devant les tribunaux nul n'est responsable que de ses propres actes : c'est un des principes de la justice. Tous les Allemands ne sont pas coupables. N'empêche qu'il s'est trouvé des dizaines de milliers d'Allemands pour exécuter sans une hésitation, souvent avec joie, les ordres les plus effroyables ; des millions d'Allemands pour les approuver ; des dizaines de millions pour soutenir jusqu'au bout le gouvernement et le régime d'où ces ordres émanaient. Que s'est-il passé dans ces esprits peureux, dans ces âmes complices ? J'ai vu des déportés qui, pendant des mois d'indescriptible misère, n'avaient pas obtenu de leurs gardes-chiourme — que le seul spectacle de leur œuvre aurait dû faire vomir — un seul regard de pitié. Et dans la même région d'Allemagne, il se peut que des amis, des cousins, des frères des mêmes déportés aient vécu presque heureux. Durand (Pierre), matricule 326 700, prisonnier de guerre, employé dans une ferme dont les exploitants mâles sont mobilisés, devient le caïd de l'endroit (mon lait, mes betteraves, ma basse-cour, dira-t-il à la fin), l'amant de la patronne, le protégé du vieux Schmidt (Hans) et de sa belle-sœur, qui tous le traiteront décemment. Pendant ce temps un autre Schmidt martyrisera un autre Durand, extraira de sa carcasse le travail qu'elle contient et poussera la dépouille dans une fosse à coups de pied. Tout cela est vrai en même temps, dans le même lieu, dans les mêmes familles : la douce « gemütlichkeit » et la plus stupéfiante inhumanité. Le cas de l'Allemagne, c'est le cas Jekyll et Hyde, dans un million de maisons.

Des habitants de Weimar, promenés à travers le charnier de Buchenwald, ont, paraît-il tourné de l'œil. Dans un temple, un pasteur saxon a prié publiquement pour que soit allégé « l'immense fardeau de sang » qui pèse sur

l'Allemagne. A Leipzig, devant des photographies affichées par les Américains, j'ai entendu moi-même une femme allemande de pauvre condition s'écrier : « On a honte d'être Allemand ». Ces remords sont vraisemblablement exceptionnels. Ce qui règne dans la masse allemande, autant que j'ai pu en juger, ressemble plutôt à l'inconscience totale. Et cette inconscience s'étend bien au delà du chapitre spécial de la déportation politique.

Hormis un ou deux millions de fanatiques, le peuple allemand n'est pas entré de gaîté de cœur dans la guerre : tous les témoins de 1939 l'attestent. Depuis longtemps, à chaque nouveau coup de Hitler, il craignait que la machine sautât. « Munich a réussi, m'expliquait un industriel de la Ruhr, homme intelligent et d'ailleurs, jusqu'au dernier jour, serviteur docile du régime. Dès lors tout pouvait réussir de la même façon. Ce fut du moins le sentiment général : Hitler devait avoir les talents d'un sorcier et le pouvoir d'un Dieu. » Pourtant la guerre éclata. Aujourd'hui, sans doute, un certain nombre d'Allemands se disent que si deux fois en un quart de siècle le monde entier, ou presque, s'est ligué contre l'Allemagne, ce n'est pas la preuve que le monde entier ait tort et que l'Allemagne ait raison. Mais la plupart des Allemands ne poussent pas le raisonnement aussi loin. La plupart pensent : « Je n'ai pas voulu cela ; on m'a embarqué dans une entreprise qui a tourné mal. C'est terrible. » Ou bien ils ne pensent rien du tout.

Aiment-ils leurs vainqueurs ? Non. Ils les subissent. Tout au plus peut-on noter en Rhénanie un fond de sympathies pro-françaises qui disparaît complètement à cinquante kilomètres au delà du Rhin. Ils les subissent en proclamant — et ceci est vrai de toutes les classes de la population, de presque tous les individus, qu'ils aient été ou non en contact effectif avec l'armée soviétique — qu'entre l'occupation des Russes et celle des Alliés occidentaux, ils préfèrent de beaucoup celle-ci. De ce point de vue la propagande hitlérienne a imprégné profondément les esprits.

Il est possible qu'une résistance allemande s'organise d'ici un ou deux ans. Pour l'instant elle n'existe pas. Les attentats contre l'occupant ou contre ses collaborateurs sont rares, les sabotages de très faible importance. Les offres de service, par contre, ne manquent pas. Les Allemands vous expliquent volontiers qu'ils étaient « impuissants » ou que les plébiscites hitlériens furent truqués. Médiocres excuses. A la vérité ils ont tous voté « oui », les uns par enthousiasme, les autres parce qu'ils attachent peu de prix à leurs convictions. Ceux qui n'aimaient pas le régime, ou qui hier ont cessé de l'aimer, traitent à présent les nazis de « lumpen », c'est-à-dire de gredins. Mais il faut faire ici deux remarques. La première est que les victimes ainsi déclarées du nazisme n'exercent pas plus de vengeances sur leurs mauvais bergers que les nazis n'en exercent sur les Américains : les petits gredins locaux ne sont molestés par personne ; pas même hués. La seconde remarque est que le nom de Hitler reste à peu près tabou. Ce qui arrive n'est jamais « la faute de Hitler ». C'est la faute du système, la faute du Parti, la faute d'on ne sait quels insensés. Ou c'est une simple erreur, un fâcheux accident. Bons voisins comme avant, n'est-ce pas ? Inutile de se fâcher. Wotan lui-même obéit au destin. Voici déjà que Hitler se détache du désastre qu'il a provoqué pour devenir le porteur d'un grand rêve, un héros malheureux, un mythe national.

En attendant, le désastre est là. Et l'ennemi dispose de tout le territoire. « Comment croyez-vous que les chefs nazis finiront ? » demandais-je une quinzaine de jours avant la chute de Berlin. Les Allemands haussaient les épaules. « Que voulez-vous que cela nous fasse ? » Un an plus tôt ils eussent encore acclamé leur Führer. Le lendemain de sa mort il n'y eut ni réjouissance, ni deuil, ni conciliabules, ni longue rumeur comme après la mort du Grand

Pan. Il y eut des queues de ménagères devant les magasins, comme la veille. et des gens très désireux de savoir, non les dernières nouvelles touchant le drame de la Chancellerie, mais si les tickets de margarine seraient honorés.

« Les Allemands, me disait un des leurs, seront à qui leur donnera du pain, un toit et les moyens de vivre. »

* *

Américains et Allemands. — Le soldat américain est en général un homme gai, bon enfant, généreux, ami des plaisirs sains et simples. Il n'aime aucunement la guerre et le proclame : « Nous ne sommes pas une armée de professionnels. Nous sommes des civils. Tuer ou risquer d'être tués ne nous amuse pas. Notre plus vif désir serait de rentrer chez nous. » Avec cela il se bat bien, et lorsqu'il le faut, héroïquement : on l'a vu en Belgique et ailleurs. On pourrait même dire — et c'est dans ma pensée un éloge — qu'une partie de ses vertus militaires est fonction de son antibellicisme naturel : pour lui l'armée allemande était comme un gibier malfaisant et dangereux dont il s'agissait de purger le monde. L'opération achevée, ce qui subsiste devant lui est un peuple défait, un troupeau d'êtres humains à beaucoup d'égards mystérieux.

Je ne crois pas — quoi qu'on en ait dit — que la filiation germanique d'un grand nombre d'Américains exerce encore une influence déterminante. Les éléments américains d'origine allemande adoptent en s'installant aux Etats-Unis, dès la première génération, et dans leur immense majorité, les façons de penser américaines : les sympathies pour l'Allemagne, lorsqu'elles s'y maintiennent, s'arrêtent net au nazisme. Par contre, il est vrai que certains aspects extérieurs de la vie quotidienne allemande — ou du moins ce qu'un nouveau venu peut en deviner dans le chaos actuel — ces aspects ont pour l'Américain moyen quelque chose de plaisant. Tel village du Hanovre ou du Brunswick rappelle étrangement la Pensylvanie. Pourquoi ? On ne le sait au juste. Comme mes compagnons de route, je l'ai pourtant éprouvé. L'intérieur des maisons, leur propreté, leur confort fait surgir des comparaisons qui, le plus souvent, ne sont pas favorables à la France ni à l'Angleterre. Malgré le désastre, il subsiste quelques œufs, du café au lait. « Il faisait bon vivre ici, se dit l'Américain. Si seulement ces types-là étaient restés tranquilles... »

Ceci, c'est la jolie face de la médaille. L'autre est affreuse et ses creux sont pleins de sang.

Quand ils débarquèrent en France, la plupart des Américains pensaient que les crimes réels des Allemands pouvaient être moins nombreux qu'on ne le racontait. Non pas qu'ils fussent disposés à s'apitoyer sur leurs adversaires. « Les salauds, ai-je entendu dire cent fois dans les villes détruites de Rhénanie, ils n'ont que ce qu'ils méritent. » Tout de même aucun n'imaginait ce qui fut découvert un peu plus tard à l'intérieur de l'Allemagne. S'il n'a vu lui-même les camps de déportés politiques, chacun sait maintenant par de multiples témoignages que ce qui a été publié est encore en dessous de la réalité. Chez tous les Américains, sans distinction de grade, de position sociale, d'origine, d'opinion politique, ce ne fut qu'une explosion de dégoût : « Rien d'aussi monstrueux n'a jamais été commis de sang-froid par une nation civilisée dans l'histoire de l'Europe ». Révolte d'autant plus violente que les illusions avaient pu être plus tenaces. « Il faudra surveiller l'Allemagne pendant très longtemps » concluent les Américains les plus éduqués. Et les autres : « Un pays, un continent où de pareilles atrocités

se produisent est maudit ». Ce qui est une des formes élémentaires de l'isolationisme.

Cependant ils y sont, dans ce continent maudit. Il faut bien vivre. On referme les charniers, on pose des croix, on désinfecte les plaies. Entre les villes ruinées où des bulldozers[1] finissent de ranger les décombres, la campagne est fleurie. Dans beaucoup de villages, les chars et les convois n'ont fait que passer. Aucune destruction. Les filles ont des sourires « de 65 dollars » : le tarif fixé, paraît-il, pour les infractions à la règle de non-fraternisation. Il est interdit d'habiter la même maison que des Allemands, interdit de prendre un repas avec eux, interdit d'aller chez le coiffeur, interdit d'avoir avec l'habitant aucun rapport qui ne soit de service. Cette règle est excellente, en principe, si l'on veut que l'occupation reste « courtoise mais sévère ». Les Américains assurent qu'on la tourne chaque jour de mille façons. Et de fait, on ne peut patrouiller dans les bosquets et les bois, ni fouiller chaque maison après le couvre-feu. Des soldats, dont beaucoup n'ont pas vu leur foyer depuis deux ans, ne résistent pas à la tentation de jouer avec un enfant, de parler à la mère, de s'asseoir dans la salle à manger familiale. Où la biologie reprend ses droits, la politique perd les siens. N'empêche qu'on se surveille, qu'on se défie, et que l'occupation de 1945 ne ressemble pas à celle qui suivit l'autre guerre. Elle n'y ressemble presque en rien. Deux jours de voyage en jeep vous enlèvent le moindre doute : plus de brasseries et pas le moindre dancing. Les villes sont mortes, anéanties. Dans les bourgs, dans les campagnes, l'Allemand se tient d'un côté, l'occupant de l'autre. Près du cantonnement, sur un pré, les Américains jouent au base-ball. Lorsqu'ils s'arrêtent, ces garçons sans femmes regardent les femmes sans hommes : des femmes pareilles à toutes les autres et dont les fils pourtant... « Quel peuple... », entend-on grommeler. « That son-of-a bitch... »

* *

Contacts avec les Russes. — Pendant plusieurs jours avant de voir les Russes, nous fûmes en contact radiophonique avec eux. Les commandements que passaient leurs chars parvenaient à nos appareils de radio. Au bout de quarante-huit heures la conversation s'établit. La première rencontre de patrouilles, on s'en souvient, se fit à une centaine de kilomètres au sud de Berlin ; la première entrevue officielle, à Torgau, sur l'Elbe. C'était le secteur de la première armée américaine. La neuvième armée, plus au Nord, avait une tête de pont à Zerbst. Pendant que cette tête de pont s'étendait vers le Sud, les Russes remontaient la rive gauche du fleuve. Aux environs de Wittenberg on se rencontra de nouveau.

Wittenberg avait été pris à la grenade par les Russes. Les maisons étaient debout, les rez-de-chaussée éventrés. Peu de civils allemands : le teint terreux, et discrets comme des ombres ; des femmes et des enfants aux fenêtres des étages supérieurs ; des hommes en corvée dans la rue. Le combat terminé avec ses violences, les vainqueurs se promenaient. Presque autant de tenues, d'étoffes, de coiffures que de soldats. Des casquettes, des bonnets à oreilles relevées, des petites bottes, des mitraillettes accrochées par devant sur le ventre, des blouses formant godets sous la ceinture de cuir. Pas de blindés, à peine quelques canons antichars. Beaucoup de petits chevaux; les uns montés à poil et au trot, les autres attelés par deux ou par quatre à des charrettes de ravitaillement. Beaucoup de femmes aussi, boulottes, vigoureuses, très jeunes, portant la jupe courte, des bas, et les cheveux tombant en

1. Gros véhicules automobiles servant au déblaiement.

baguettes sous le calot ; si la plupart appartiennent aux services auxiliaires, quelques-unes au moins suivent les unités de première ligne. Leurs rapports avec les soldats paraissent francs, simples et de bonne camaraderie. Tout cela ressemblait exactement à un film soviétique.

De Cologne à l'Elbe, l'Allemagne est pavoisée de drapeaux blancs. De l'Elbe aux frontières incertaines de l'Est, je suppose qu'elle est pavoisée de drapeaux rouges. A Wittenberg, les Allemands eux-mêmes — la veille, excellents nazis — jouaient abondamment de la toile rouge. Selon l'occupant c'est le signe de reddition qui change. Si l'occupant avait des drapeaux verts, nul doute que les Allemands sortiraient de la toile verte. Le maître a toujours raison.

Je me fis ouvrir la Schlosskirche, où le tombeau de Luther est recouvert depuis quatre ans par une carapace de ciment. Tout était intact dans l'église. Sur la place principale où le même Luther brûla la bulle romaine qui l'excommuniait et fonda, en même temps que le protestantisme, le nationalisme allemand, les Russes s'exerçaient joyeusement à conduire des autos civiles. Merveilleux plaisir. Les plus modestes se contentaient de motos et de bicyclettes. Il y avait aussi quelques Allemands groupés devant l'Hôtel de Ville, sous un drapeau rouge, celui-là officiel. Et plusieurs centaines d'ex-prisonniers ou déportés, hommes et femmes, debout sur les trottoirs ou rassemblés autour d'extravagants véhicules, battant pavillons belge, français, hollandais, grâce auxquels ils espéraient se rapatrier. Il y eut enfin un parc de voitures américaines : jeeps, command-cars, autos-mitrailleuses et chars légers. Les Russes regardaient les voitures sans le moindre étonnement. La seule chose qui étonne un peu les Russes, à ma connaissance, est l'uniforme américain « si simple, dépourvu de dorures, et comparable en somme à celui d'un mécanicien d'élite soviétique ». Les Américains, eux, ne cachaient pas leur surprise : une armée qui emploie tant de charrettes à ridelles et de chevaux ! Ils n'en revenaient pas. « Comment ont-ils pu battre les Allemands avec cela ? » Cette question, je l'ai entendue vingt fois. La réponse peut être fournie, semble-t-il, assez aisément. Les Russes ont battu les Allemands à force d'héroïsme, de sacrifices, d'abnégation, d'énergie, d'esprit patriotique, de mépris de la mort. Ils ont battu les Allemands, après avoir d'abord reculé devant la formidable machine hitlérienne, parce que, dans la seconde partie de la guerre, les bombardements anglo-saxons avaient considérablement affaibli cette machine. Il est notoire en outre que l'armée soviétique dispose d'une excellente artillerie. Durant la semaine où j'ai pu circuler dans le secteur d'occupation russe, j'ai rencontré des éléments blindés, du matériel qui avait bonne allure. Ne nous donnons pas le ridicule de juger ce que nous ignorons. Je ne fais que rappeler ici les impressions d'un moment.

Les rapports entre Américains et Russes — ceux dont je fus témoin à l'époque de la jonction — étaient cordiaux et difficiles. Difficiles à cause de la différence des langues (99 fois sur 100 on ne s'expliquait que par interprètes) et en raison d'une défiance qui est un trait permanent de la Russie : bien avant que Lénine fût monté sur la scène, Pétersbourg était à peu près la seule capitale d'Europe où il fût interdit d'aller sans passeports à quadruples cachets. Cordiaux, malgré l'éloignement des pays et des races, parce qu'on se réjouissait de la commune victoire. Les troupiers de l'Armée Rouge, lorsqu'ils ne sont pas de service, agitent volontiers la main et sourient au passage des « Amerikanski ». Les officiers, s'ils sont de bonne humeur — et ils le sont souvent — vous invitent à boire ; à la seconde bouteille ils ne veulent plus vous lâcher, ils se fâchent si l'on part. Dans l'hôtel de Wittenberg où une division russe organisa un déjeuner pour nous recevoir, la vodka et le schnaps — baptisé lui aussi vodka — furent servis dans

des verres à eau. Des banderoles écarlates célébraient « la grande alliance américano-anglo-soviétique contre le fascisme ». Il y eut des discours, des accolades, beaucoup de gaîté, des accordéons, des chants improvisés, des danses sur les talons, un véritable cabaret russe. Les zakouskis et les chachliks de mouton allemand furent servis sur des assiettes marquées 1528-1928 : le quadricentenaire de la Réforme.

Luther n'avait pas prévu, certes, que des régiments venus du Texas et des régiments venus du Turkestan se rejoindraient — au centre du Reich vaincu — sur sa tombe.

* *

Comment la guerre finit. — Les troupes de choc que nous avions rencontrées à Wittenberg étaient évidemment d'origine asiatique : visages kalmouks ou tartares, yeux bridés, tignasses noires, peau jaunâtre. Un grand laisser-aller semblait régner parmi elles. Plus tard, au quartier général de l'armée où nous fûmes conviés, les hommes étaient blonds, à peau blanche, vêtus d'uniformes impeccables. Les soldats saluaient leurs sous-officiers. Les sentinelles, plus nombreuses que devant le palais d'un prince, présentaient les armes ou demeuraient immobiles, le bras tendu, le poing fermé sur leur fusil, comme des statues. Depuis longtemps je n'avais vu tant d'épaulettes d'or, d'étoiles, de poitrines constellées d'insignes et de décorations. Une armée américaine est une armée homogène : aux variations de matériel près, tout y a le même aspect. Chez les Russes il en va autrement. Entre les unités d'Asie et les unités d'Europe, il apparaît autant de différences que chez nous, sous le même drapeau, entre nos tabors africains et une division blindée de Tourangeaux ou de Bretons. L'armée soviétique est l'armée d'un Empire.

Pendant plus d'une semaine nous eûmes d'autres occasions de voir les Russes. Les Allemands avaient cessé toute résistance de notre côté. Ils nous invitaient à entrer « chez eux » sur la rive droite de l'Elbe. « Nous lâchons nos prisonniers, venez les chercher. » Trois jours avant la fin de la guerre une longue colonne de camions américains pénétra à plus de trente kilomètres dans leurs lignes, ou plutôt dans le chaos humain qui en tenait lieu. Quand on a, durant des mois, sinon des années, éprouvé qu'un homme en uniforme feldgrau est nécessairement un homme qui vous tire dessus, c'est une sensation bizarre que de ne plus trouver, chez tous ses semblables, que de l'inertie. Nous arrivâmes, venant de l'ouest, devant un énorme Stalag où des officiers américains et français avaient été descendus en parachute. Le Stalag était ouvert. Prisonniers et Allemands nous attendaient. Presque à la même heure des blindés soviétiques surgissaient de l'est et du sud. Quelques centaines d'ex-prisonniers russes, pourvus de fusils par leurs compatriotes, se transformèrent en gardiens des ex-gardiens allemands. Les camions américains chargèrent les ex-prisonniers occidentaux anglo-saxons, français, belges, hollandais. Les officiers russes regardaient faire. Leurs soldats, excités, tiraient des salves en l'air. Nous repartîmes, laissant les Russes en arrière; nous traversâmes une seconde fois trente kilomètres de territoire « allemand » au milieu d'une Wehrmacht débandée mais encore en armes. Des soldats allemands (ceci se passe, je le répète, plusieurs jours avant l'armistice) nous demandaient de les emmener. La semaine précédente, dans le même secteur, une petite patrouille américaine était tombée sur une centaine d'Allemands commandés par un officier qui ne semblait avoir aucune envie de se rendre. Tout à coup l'officier interpelle les Américains : « Vous voulez occuper ce village ? Occupez-le. Moi je vais me battre contre les Russes ». Et leur tournant le dos, il emmène sa troupe. Nous continuions de vivre une histoire de fous.

Les routes, c'était Babel après l'éclatement. Tous les peuples de l'Europe ; des prisonniers qui n'étaient plus prisonniers ; des combattants qui n'étaient plus combattants ; des travailleurs volontaires qui avaient « perdu » leurs papiers et se prétendaient déportés ; des déportés pareils à des spectres. Les Américains se promenaient là-dedans pendant le jour, évacuaient ce qu'ils pouvaient, rentraient le soir sur leurs positions. Poussant d'est en ouest et du sud vers le nord, les colonnes russes avançaient. Entre ces colonnes et la ligne américaine, les ex-maîtres de l'Europe — militaires et civils — refluaient. Le 16 avril, lorsque nous nous étions arrêtés sur la route de Berlin, nous n'avions qu'un faible rideau d'Allemands devant nous. Le 7 mai, à une cinquantaine de kilomètres en aval de Magdebourg, ce rideau était devenu une foule, une cohue.

Depuis longtemps les Américains occupaient Tangermünde, sur la rive gauche de l'Elbe. Les prairies de l'autre rive déroulaient sous nos yeux une sorte de no-man's-land. A présent, on eût dit une peau de chagrin sous les pieds de la Wehrmacht défaite ; des centaines de voitures et de camions abandonnés y gisaient ; des Allemands, par dizaines de milliers, attendaient anxieusement sur la berge. « La victoire : pas de Sibérie » avais-je lu deux mois plus tôt sur un mur écroulé de Bonn, proche la statue de Beethoven. La victoire ? Elle était loin. Restait chez les vaincus une seule idée : ne pas tomber aux mains des Russes. Encore fallait-il franchir l'Elbe.

Le pont de Tangermünde est une carcasse tordue, effondrée au ras de l'eau. Sur cette carcasse les Allemands réussirent à poser une étroite passerelle de planches qui ressemblait à la piste du Scenic-Railway dans un parc d'attractions. Ils s'y engagèrent un par un. En atteignant la rive gauche, ils jetaient leur fusil et leur équipement. Les Américains, goguenards, avaient dressé devant eux deux grands écriteaux. Le premier, rédigé en anglais et en russe, disait : « Bienvenue à nos alliés russes. » Le second, en allemand : « Pour *cela*, nous remercions notre Führer ». Mais le franchissement d'un fleuve, par cinquante mille hommes, à la file indienne, n'est pas une opération brève. Les chars soviétiques, à l'horizon, débouchaient des bois.

Ces chars ouvrirent le feu. Leurs coups longs tombaient dans l'Elbe et même sur la rive gauche où se tenaient les Américains. Ceux-ci lancèrent des fusées blanches. Parfois un obus éclatait au milieu des civils massés sur l'autre rive. Les civils hurlaient. Avec des pneus, des madriers, des fûts, ils essayèrent de fabriquer des radeaux. Le courant emportait les radeaux vers les ruines du pont, où ils formèrent une extraordinaire île flottante. Des hommes, des femmes se déshabillèrent et se jetèrent à la nage. Les Américains les recueillaient. Pour eux la guerre était finie. A deux heures, ce matin-là, le Général Jodl avait signé à Reims la capitulation de l'Allemagne. A sept heures du soir les Russes s'arrêtèrent de tirer. Jusqu'au milieu de la nuit un demi-cercle de mitrailleuses et d'armes anti-chars allemandes protégea la retraite vers le pont. Le lendemain une interminable colonne d'Allemands sans escorte couvrait les douze kilomètres qui s'étendent de Tangermünde à Stendal.

Quelques jours plus tard les Russes établirent sur toutes les routes, à l'entrée de leur zone, des barrières et des sentinelles. Dans un sens ou dans l'autre personne ne passait plus.

Il ne reste plus d'Allemagne, aujourd'hui, au sens politique et militaire du mot. Il reste des Allemands et des secteurs d'occupation. Après le délire de grandeur hitlérien, la chute la plus vertigineuse, la liquéfaction dans le néant.

PIERRE FRÉDÉRIX

LA SANTÉ DES ENFANTS FRANÇAIS

■

Comment nos enfants, comment nos adolescents ont-ils supporté la rude épreuve de ces cinq années ? Quelle sera la santé d'une jeune génération qui a subi la faim, le froid, la misère ?

Quelques documents permettent de fournir une première réponse à ce problème grave.

Et tout d'abord, une remarque doit être soulignée : toutes les régions de France n'ont pas, à beaucoup près, également souffert. Ce sont surtout les grands centres urbains et les régions à culture unique, comme les pays de vignobles, qui ont pâti des restrictions alimentaires. Les destructions liées aux faits de guerre ont frappé seulement certaines zones. Durant l'hiver, le manque de charbon fut particulièrement grave dans les villes ; de même la crise des transports fut désastreuse surtout pour l'agglomération parisienne et le sud-est de la France. Par contre, dans certaines régions rurales, l'alimentation des grands enfants s'est améliorée ; dans certains centres urbains, l'allaitement au sein a été plus répandu qu'avant la guerre. Il faut ajouter que les différences sociales ont joué un grand rôle dans les villes : les relations personnelles, le métier, l'activité et l'adresse de chacun ont fait varier grandement les conséquences du rationnement officiel. Toutes les conclusions que nous pourrons énoncer doivent être examinées à la lumière de ces notions.

■

Avant même de naître, l'enfant souffre-t-il des privations imposées à sa mère ? Les services du Rationnement accordent à la future mère un régime spécial. Quoique celui-ci ne soit pas toujours suffisant, il permet dans l'ensemble à la grossesse d'évoluer normalement. Certes, l'organisme de la mère pâtit : l'amaigrissement, la fatigue, les douleurs osseuses, dues à la décalcification du squelette, traduisent cette souffrance. Mais le corps de l'enfant se développe aux dépens de la femme qui le porte dans son sein, et finalement l'enfant vient au monde, le plus souvent, à terme et avec un poids voisin de la normale. Sans doute, il n'en a pas été ainsi toujours et partout. A la Maternité de Bordeaux, par exemple, au cours des premières années de l'occupation, notamment en 1941-1942, on a noté un fléchissement net du poids des nouveau-nés, mais, grâce à l'augmentation des rations de la femme enceinte, la situation s'est améliorée et, au cours de l'année 1943, le poids des enfants à la naissance est redevenu sensiblement normal.

J'ai pu relever, grâce à l'aide de mes collaborateurs, les poids de naissance des enfants au cours des années 1935, 1942 et 1943, à la Maternité d'un grand hôpital parisien. Les pourcentages des différentes catégories d'enfants, classés suivant leurs poids, sont reproduits dans le tableau ci-dessous. De la lecture de ces chiffres, il ressort que le pourcentage des enfants pesant moins de 3 kilogrammes est un peu plus élevé et surtout le pourcentage des gros enfants pesant plus de 3 kg, 500 nettement plus faible qu'avant la guerre ; mais, dans l'ensemble, les poids à la naissance sont assez voisins en 1942 et en 1944 de ce qu'ils étaient en 1935 et l'on ne constate pas chez les nouveau-nés de modifications sérieuses dans leur force vitale.

MOYENNE DES POIDS DE NAISSANCE A LA MATERNITÉ
D'UN HOPITAL PARISIEN

Années.	Moins de 2 kilogr.	2 à 3 kilogr.	3 à 3 kg,500.	3 kg, 500 à 4 kilogr.	Plus de 4 kilogr.
1935..	3,8 p. 100	24,4 p. 100	40 p. 100	24,4 p. 100	7,8 p. 100
1942..	4,8 —	29,4 —	40 —	21 —	5,1 —
1944..	3,8 —	28,6 —	39 —	21,3 —	5,3 —

■

Aussitôt après la naissance se pose le problème de l'allaitement.

Au cours de l'occupation, la distribution du lait fut si incertaine, les courses et les attentes pour obtenir ce lait si pénibles, la qualité du lait distribué si souvent médiocre, que le pourcentage des femmes allaitant leur enfant a considérablement augmenté dans certaines villes, notamment à Paris. Dans plusieurs dispensaires de banlieue, on a pu constater que plus de 90 p. 100 des femmes allaitaient leur enfant, tandis qu'avant la guerre le pourcentage des mères nourrissant leur enfant, et surveillées par les mêmes dispensaires, ne dépassait pas 35 p. 100. Cette diffusion de l'allaitement maternel a entraîné les mêmes conséquences heureuses que dans la région lilloise lors de la première guerre mondiale. Au cours des six premiers mois, les nourrissons allaités par leur mère se développent bien, mais vers le 3e, le 4e, le 5e mois, la mère sous-alimentée, fatiguée, voire épuisée, ne fournit qu'une quantité insuffisante de lait. En même temps la qualité du lait maternel devient médiocre et le développement de l'enfant s'en ressent.

Le lait maternel a été maintes fois analysé. Madame Randoin lui trouve une valeur énergétique sensiblement équivalente à la normale, malgré un taux un peu bas de phosphore. Gounelle et Valette, étudiant un milieu très modeste, constatent que dans la moitié des cas le lait des mères n'est pas suffisamment nourrissant ; l'albumine, le beurre n'ont pas le taux normal. Comme pendant la grossesse, la mère se sacrifie en quelque sorte à son enfant et, bien souvent, les médecins ont dû prescrire des traitements recalcifiants à des nourrices, dont les réserves en calcium, accumulées dans leur squelette, étaient épuisées.

Pour toutes les femmes qui ne peuvent allaiter, pour toutes celles dont le lait tarit, se pose le problème de l'allaitement artificiel. La solution de ce problème a soulevé, soulève encore et soulèvera sans doute l'été prochain les plus grandes difficultés. Le lait « entier » distribué par le Ravitaillement était, sur l'ordre des autorités ennemies, un lait partiellement écrémé, un lait que l'on eût considéré comme frauduleux avant la guerre, puisque son taux en beurre était ramené uniformément à 30 p. 100. Aujourd'hui ce lait

n'est plus écrémé, mais il est recueilli dans des récipients que l'on ne peut plus laver, il est manipulé malproprement ; par manque de charbon, il ne subit plus régulièrement et au moment voulu la pasteurisation ; il voyage dans de mauvaises conditions pendant un temps trop long et arrive dans les grandes villes en mauvais état ; subit trop souvent la fermentation acide, montre un pullulement intense de bactéries et, ou bien tourne et ne peut être employé, ou bien risque de déterminer des troubles digestifs. Aussi les médecins ont-ils réclamé avec insistance la distribution aux enfants de laits industriels. Longtemps la situation fut à cet égard médiocre. Depuis février 1945 le Ravitaillement a pu assurer à la population enfantine de Paris un lait pasteurisé en bouteilles cachetées qui offre de sérieuses garanties, et les provisions de lait industriel destiné aux enfants du sud-est, où la situation se trouve encore sérieuse, évitera sans doute l'été prochain, les désordres morbides que l'on eut à déplorer au cours de ces dernières années.

Il n'en reste pas moins que le ravitaillement en lait pour nos enfants demande encore les plus grands efforts et la plus grande vigilance : augmenter, grâce aux apports alliés, notre stock en laits stérilisés par l'industrie, améliorer dans toute la mesure du possible l'arrivée du lait frais dans les grands centres (le lait des Ardennes met encore plusieurs jours avant de parvenir à Paris), appliquer des procédés chimiques inoffensifs qui empêchent les pullulations microbiennes, favoriser par des dotations en charbon la pasteurisation, restent parmi les mesures les plus urgentes à envisager. Quand nous étudierons plus loin la mortalité des jeunes enfants, nous indiquerons que le mauvais lait fut la cause de nombreux décès. Cela nous ne devons plus le revoir.

Pour compléter ce tableau, il faut évoquer les prouesses d'ingéniosité et de dévouement que tant de mères ont déployées pour procurer à leur nourrisson une alimentation convenable, propre, saine, cuite au moment voulu. Seuls ces prodiges ont permis d'éviter de trop nombreuses morts parmi les tout-petits.

■

Pour les enfants de la catégorie E (jusqu'à 3 ans) et de la catégorie J1 (de 3 à 6 ans), la ration allouée par le Ravitaillement est suffisante. Si l'on consulte les tableaux du rationnement', on voit en effet que, sauf en 1944 à la période des grandes opérations militaires, les enfants de cet âge devaient recevoir une quantité normale d'aliments. Certes, bien souvent la ration prévue n'est pas la ration réellement donnée. L'arrivage du lait est souvent insuffisant pour en assurer la distribution aux enfants de cet âge. Ainsi, au mois de janvier de cette année, la quantité moyenne de lait, arrivée chaque jour à Paris, n'atteint que 350 000 litres au lieu des 1 200 000 d'avant la guerre. Actuellement, il arrive à Paris environ 550 000 litres de lait par jour. Malgré la priorité accordée aux enfants, le demi-litre prévu dans la ration des J1 n'a pas toujours été distribué, ou bien le lait tourne et n'est pas buvable.

Mais au fur et à mesure que l'enfant grandit, de 6 à 13 ans (catégorie J2), et de 13 à 21 ans (catégorie J3), les rations allouées s'écartent de plus en plus du minimum indispensable. Malgré les efforts des parents, de certaines collectivités comme les cantines scolaires, les petits Français de 6 à 13 ans (J2) et surtout les adolescents, de la période pubérale à 21 ans (J3), n'ont pu être suffisamment nourris dans les villes au cours de l'occupation allemande. Même après la libération, les enfants des catégories J2 et J3 restent sous-alimentés dans de nombreuses régions de France. Prenons l'exemple de la ration de décembre 1944 pour un garçon de 18 ans. Le Ravitaillement lui

dispense 1 600 calories, alors que ses besoins, plus élevés que ceux d'un adulte, devraient dépasser 2 400 calories. Il reçoit 21 grammes de graisse au lieu de 50 grammes, et 6 grammes d'albumine d'origine animale au lieu de 30 grammes. Le calcium n'atteint que la sixième partie de ce qui est nécessaire à cette période de croissance rapide. Manque de graisse, d'albumine animale, de chaux... et en janvier 1945 la situation s'aggrave encore.

Aussi une de nos tâches essentielles doit-elle être d'organiser pour l'été prochain de longs séjours à la campagne, dans des familles d'agriculteurs, pour les enfants des villes qui ont un besoin urgent de retrouver le régime convenable pour leur âge.

■

Si telles sont les privations subies par les enfants, quelles en furent les conséquences ?

Il était logique de s'attendre à des manifestations d'avitaminose : la généralisation des méthodes de médecine préventive, la fréquentation assidue des mères aux consultations de nourrissons, la distribution systématique de vitamines synthétiques à tous les enfants, ont permis d'éviter les grandes manifestations de carence. Ainsi, dans un grand hôpital parisien comme celui des Enfants-Malades, nous n'avons pas observé une augmentation sensible de rachitisme. Quant aux cas de scorbut, ils sont restés aussi exceptionnels qu'avant la guerre. Il n'en a pas été de même dans certaines régions plus défavorisées, en particulier la région marseillaise : l'examen systématique des enfants de la naissance à deux ans a montré aux médecins de l'Institut d'Hygiène que les manifestations cliniques de carence en vitamine D atteignent 54 p. 100 des enfants.

■

L'état de santé des enfants de la catégorie J2 (de 6 à 13 ans) et les effets fâcheux des restrictions alimentaires sur leur organisme ont été étudiés par de nombreux médecins. Tous s'accordent pour signaler que, chez les écoliers, la croissance en taille et surtout en poids a été sérieusement influencée par les mauvaises conditions d'alimentation.

Pour ce qui concerne le poids, nous pouvons citer en exemple une statistique importante (Cayla, Launay et Boulanger-Pillet), basée sur l'étude des poids de 23 000 enfants, au cours des premier et troisième trimestres des années 1941 et 1942, comparés avec les moyennes d'avant la guerre. Ces statistiques montrent que 65 p. 100 des élèves ont, en six mois, engraissé en moyenne de 1 kilogramme à 1 kg.500, alors que le chiffre normal de l'augmentation d'avant guerre est de 1 kg, 500 à 4 kilogrammes : 22,8 p. 100 de ces enfants ont des poids stationnaires et 12 p. 100 ont maigri de 500 à 1 500 grammes. Si l'on tient compte de ce fait que normalement, à six mois d'intervalle, 99 enfants sur 100 augmentent de poids, on doit admettre, en groupant les « amaigris » et les « stationnaires », que 34 p. 100 du nombre total des enfants présentent un déficit pondéral incontestable.

Ces perturbations pondérales ont varié avec les quartiers de Paris. Ce sont surtout les écoles primaires des quartiers les plus pauvres qui ont été les plus touchées, alors que les lycées des quartiers aisés ont été davantage préservés, et ces différences seraient encore plus accentuées si dans les écoles primaires les enfants n'avaient pas bénéficié de cantines scolaires.

Dans certains lycées parisiens le pourcentage d'élèves ayant maigri n'a été que de 10 p. 100. Ce fait n'a cependant pas été général et, dans le quartier des Ternes, l'on a relevé 22,6 p. 100 de poids stationnaires ou en baisse, alors qu'avant la guerre cette proportion atteignait seulement 0,73 p. 100.

Un élément favorable est venu contre-balancer les effets fâcheux du ration-

nement alimentaire. On s'est efforcé d'envoyer le plus grand nombre possible d'enfants à la campagne pendant les vacances, et au retour il est arrivé fréquemment que nombre d'entre eux aient augmenté suffisamment de poids pour qu'ils se trouvent avoir rattrapé leur retard et même progressé sur l'année précédente.

Moins nombreuses ont été les statistiques concernant la croissance staturale des enfants ; de l'étude de Gounelle, il ressort néanmoins que, comparativement aux valeurs d'avant guerre, la taille moyenne des enfants, garçons et filles, a diminué de 2 à 3 centimètres, alors que toutes les statistiques annuelles d'avant 1939 s'accordaient à signaler que les moyennes de taille tendaient à s'élever.

Corroborant ces données, le Service National des Statistiques a publié les résultats des examens des médecins des écoles de la zone sud portant sur 12 696 garçons et 12 648 filles. Ces enquêtes ont montré que chez les garçons le poids moyen en 1942 est inférieur, suivant l'âge, de 1 à 7 kilogrammes au poids moyen du même âge (en 1938) ; il en est sensiblement de même chez les filles.

Ce retentissement des restrictions sur la croissance en taille et en poids n'a pas seulement été notable sur les enfants d'âge scolaire, il se retrouve, et il est même quelquefois plus accusé chez les adolescents. C'est ce qui résulte d'une enquête de Gounelle et Bachet, qui ont examiné, en 1944, des jeunes gens de vingt ans requis pour aller travailler en Allemagne.

De l'ensemble de ces données nous pouvons conclure qu'un grand nombre d'enfants ou d'adolescents français, que l'on peut chiffrer approximativement au tiers ou au quart des enfants suivant les régions, ont souffert et pour la plupart souffrent encore d'une nutrition insuffisante.

■

Aux insuffisances pondérales et staturales il faut ajouter les troubles de la digestion ; ils ont beaucoup varié suivant l'âge. Chez les nourrissons, les cas de gastro-entérites, dus aux souillures du lait, ont été plus fréquents et cette augmentation a été constatée surtout dans le midi de la France. La proportion des gastro-entérites a doublé, dans cette région, d'où l'élévation de la mortalité dans le tout jeune âge de la vie. Chez les enfants plus grands, on a observé des troubles voisins de ceux qui ont été décrits chez les adultes et qui se rapprochent de la dyspepsie de fermentation, liée à l'excès de cellulose dans l'alimentation.

■

Comment ces enfants sous-alimentés et affaiblis ont-ils supporté les fatigues et aussi les émotions terribles de ces cinq années ? Tous les maîtres d'école, beaucoup de parents ont été frappés par l'instabilité psychique, le moins bon rendement du travail scolaire, la difficulté de fixer l'attention, parfois par l'agitation, les réactions violentes, les terreurs nocturnes. De ces désordres du système nerveux, on peut à certains égards rapprocher la fréquence accrue de la culpabilité juvénile, que montrent bien les chiffres suivants :

1940	16 937
1941	32 327
1942	34 781
1943	32 290[1]

1. Il est à noter qu'il ne s'agit ici que des délits qui ont reçu une sanction devant le tribunal. Un grand nombre d'autres, compte tenu soit de leur bénignité, soit des garanties morales fournies par la famille, ont été classés ou résolus par la voie du non-lieu. C'est ainsi qu'en 1943, alors que 32 290 affaires ont été jugées, 13 961 ont été classées, tandis que 1 360 non-lieu étaient prononcés, soit pour cette année 47 611 délits de mineurs venus à la connaissance des tribunaux.

Cette augmentation est évidemment sérieuse. Il faut cependant bien noter qu'un grand nombre de ces délits sont dus aux circonstances politiques (lacération d'affiches, insultes aux agents, infractions au régime de police allemand). On sait d'autre part que pareille augmentation de délits infantiles avait été observée en France et en Grande-Bretagne pendant la guerre de 1914-1918, et que, par la suite, on a observé un retour assez rapide aux moyennes antérieures. Il est à présumer qu'il en sera ainsi cette fois encore, malgré les troubles profonds apportés à la vie familiale et à la vie sociale par les épreuves que la France vient de subir. Mais à une condition, c'est qu'on accomplisse vis-à-vis de tous ces enfants « en danger moral » le devoir que la société doit remplir vis-à-vis d'eux.

■

La résistance aux infections ne pouvait qu'être diminuée, non seulement par la sous-alimentation mais aussi par tous les inconvénients que comportent, pour l'hygiène des enfants, le manque de vêtements, de linge, de savon, de désinfections, les difficultés accrues du logement, la misère grandissante, les fatigues ou l'absence des parents, enfin la rareté du combustible.

Ici il faut distinguer les infections vis-à-vis desquelles nous avons, grâce aux progrès de la médecine, de solides moyens de prévention, telles que la fièvre typhoïde et la diphtérie, et celles au contraire, comme la broncho-pneumonie du jeune enfant ou la tuberculose, contre lesquelles nos moyens d'action sont beaucoup plus faibles.

Ceci explique que la fréquence de la diphtérie et de la fièvre typhoïde n'a que légèrement augmenté en France et que le nombre de leurs victimes, certes trop élevé et supérieur à celui du temps de paix, n'a pas été plus considérable.

Par contre, le manque de chauffage a favorisé parmi les enfants les catarrhes pharyngés, les angines, les otites, les bronchites, les broncho-pneumonies, et d'autre part la mauvaise alimentation, l'impossibilité de donner les soins désirables ont aggravé le pronostic de ces maladies. Au cours du dernier hiver, si dur pour nos populations, nous avons vu apparaître avec une fréquence singulière des broncho-pneumonies très graves chez les petits enfants. Pendant les mois de janvier et de février derniers, à Paris, la mortalité des enfants au-dessous d'un an a augmenté de 40 p. 100 par rapport à la mortalité des mêmes mois au cours des années précédentes. On peut dire qu'au cours du dernier hiver il y eut dans la Seine, en plus de la mortalité « normale », 400 nourrissons qui succombèrent par suite du manque de combustible.

■

Pour les enfants et les adolescents, comme pour la population française tout entière, le problème de beaucoup le plus grave est celui de la tuberculose. Il mérite d'être envisagé dans son ensemble.

Tous les médecins ont été frappés par l'accroissement du nombre des cas de tuberculose et l'augmentation de la gravité de celle-ci. Les chiffres, à cet égard, sont saisissants et encore faut-il savoir qu'ils sont au-dessous de la vérité, en raison des difficultés de la statistique au cours de la période que nous vivons. Si l'on compare l'année 1943 à la moyenne des cinq années 1935-1939, on constate une augmentation de 11 p. 100 pour la tuberculose à tout âge. Dans certains départements la proportion est effrayante. Dans le Rhône, entre 1935 et 1943, la proportion est de 11 p. 100, dans les

Bouches-du-Rhône de 74 p. 100, dans le Var de 69 p. 100, dans le Vaucluse de 38 p. 100. Si l'on envisage les catégories d'âge, voici ce que l'on constate : dans le sexe masculin de 15 à 19 ans, augmentation de 25 p. 100 ; de 20 à 24 ans, augmentation de 30,8 p. 100, et, dans le sexe féminin, de 15 à 19 ans, augmentation de 23 p. 100 et de 13 p. 100 de 20 à 24 ans. A Paris, le nombre des nouveaux cas de tuberculose, en comparant les années 1941 et 1942 aux années 1937 et 1938, est en augmentation dans la proportion de 48 p. 100. Telle était la situation en 1943. S'est-elle modifiée en 1944 ? Nullement : le premier trimestre de 1944, dont nous possédons les chiffres, est comparable, à cet égard, au premier trimestre de 1943.

Chez l'enfant, les cas d'invasion tuberculeuse ont eu un caractère plus sévère et le nombre des tuberculoses malignes d'emblée est devenu plus élevé. Le pourcentage des formes graves admises à l'hospice de Brévannes, par exemple, est passé de 15 p. 100 en 1937 et 8 p. 100 en 1938 à 45 p. 100 en 1941, et cette proportion ne s'est guère modifiée depuis (Pierre Bourgeois). Ceci indique que près de la moitié de ces tuberculoses infantiles hospitalisées ne laissaient aucun espoir de guérison. Il faut ajouter à ceci une augmentation des décès par méningite tuberculeuse d'environ 17 p. 100 sur l'ensemble des hôpitaux d'enfants à Paris (Troisier et Lamotte-Barillon).

Parmi les causes de ce désastre, la sous-alimentation entre certainement pour une large part, en particulier l'insuffisant apport en albumine animale et en graisse. La fréquence des contaminations massives par le surpeuplement des logis, l'impossibilité de soigner convenablement et d'isoler les malades contagieux jouent aussi un rôle important. De ces indications dérive, dans toute sa netteté, l'orientation de notre tâche actuelle.

■

On ne donnerait pas une impression exacte de ce que fut la vie des petits Français pendant cette période, si l'on ne parlait des sévices et des brutalités auxquels un trop grand nombre d'entre eux ont été soumis. Des milliers d'enfants en bas âge ont été littéralement arrachés à leurs parents au cours de ces visites nocturnes de police, dont la crainte a hanté pendant quatre ans le sommeil de bien des familles françaises. Des centaines de jeunes femmes ont accouché en prison. Jamais elles n'ont eu de nouvelles de leur enfant.

Tous les Français connaissent l'histoire d'Oradour, où les soldats allemands ont apporté dans leurs bras les petits enfants, du village jusqu'à l'église, pour les brûler avec leur mère. Les fusillades de familles entières, enfants compris, n'ont pas été très rares au cours de la guerre contre le maquis. Au cours de la seule nuit tragique du 17 juillet 1942, dont tous les Parisiens ont gardé le souvenir, 3 000 enfants israélites ont été brutalement séparés de leurs mères, entassés sur les bancs et dans la piste du vélodrome d'Hiver, où ils ont vécu trois jours sans que rien n'ait été prévu pour leur subsistance et leur hygiène. Certaines infirmières de mon service d'Hôpital recueillaient, après les repas, les croûtes qu'avaient laissées leurs petits malades pour les emporter à ces petits enfants. De ces enfants, beaucoup moururent dans les wagons où ils furent ensuite entassés. Et sans doute la plupart des autres ont succombé dans les camps allemands après d'affreuses souffrances.

D'autres enfants encore ont été victimes, non plus de l'occupation, mais des circonstances de la guerre elle-même, notamment des bombardements aériens. Il en est ainsi par exemple de ces 200 enfants du Calvados amputés et pour lesquels nous manquons d'appareils orthopédiques.

■

Pour la France, chacun le sait aujourd'hui, le problème démographique est le plus grave de tous et les Français doivent chaque année examiner avec émotion le nombre des morts et celui des naissances dans leur pays. La guerre, l'occupation, la déportation auront fauché des centaines de milliers de vies humaines parmi les plus précieuses. Nul n'ignore le plan d'anéantissement poursuivi par le nazisme à notre égard. Il serait donc important de connaître le nombre des jeunes Français morts pendant l'occupation. Or ces chiffres nous manquent, car les statistiques ne sont pas achevées. Nous avons seulement des indications sur la mortalité générale. Celle-ci a varié en France pendant l'occupation. Elle augmente en 1940. Elle augmente davantage encore en 1941 (11 p. 100 de morts en plus si l'on prend pour base les chiffres de 1938), puis la courbe baisse et, en 1943, descend même au-dessous de celle de 1938 (1,9 p. 100 en moins). Si l'on étudie avec MM. Chevallier et Moine la répartition géographique de ces variations de la mortalité générale, on constate que l'augmentation est frappante dans certaines régions (la région parisienne, la région méditerranéenne, les zones lyonnaise, bordelaise, lilloise et nancéienne) ; par contre, la mortalité a baissé en Bretagne, en Normandie et dans le Centre de la France. Ces différences s'expliquent par des variations dans l'alimentation ; l'alimentation est insuffisante précisément là où la mort frappe durement, ou au contraire meilleure que jadis là où la mort recule. A cette donnée, il faut sans doute ajouter la diminution des ravages de l'alcoolisme dans les départements normands et bretons.

La répartition suivant l'âge est difficile à établir. Tout ce que l'on peut dire, c'est que pour l'ensemble du territoire le nombre des morts d'enfants et d'adolescents a été certainement plus élevé durant l'occupation qu'en temps normal.

Sur la mortalité des petits enfants (de la naissance à un an), nous possédons des chiffres plus précis. Dans l'ensemble du territoire français, la mortalité infantile était, à la veille de la guerre, de 63 p. 1 000, autrement dit sur 1 000 enfants nés vivants, 63 mouraient au cours de leur première année. Cette mortalité infantile est passée de 63 p. 1 000 à 91 p. 1 000 en 1940, pour retomber au chiffre, moins alarmant, sans doute, mais encore beaucoup trop élevé, de 75 p. 1 000 en 1943. Dans la région parisienne, les efforts des hygiénistes, des médecins, des assistantes sociales, les plus grandes facilités données aux parents pour soigner leurs enfants, le plus large développement de la médecine préventive ont provoqué un redressement rapide de la situation : partie de 55 p. 1 000 en 1939, la mortalité infantile s'est brusquement élevée à 67 p. 1 000 en 1940, elle est restée élevée à 66 p. 1 000 en 1941, puis elle est retombée à 57 p. 1 000 en 1942, enfin à 56 p. 1 000 en 1943.

Malgré tout, ces chiffres restent trop forts et nous devons au cours des prochaines années faire baisser rapidement cette mortalité du tout jeune âge.

■

Quoiqu'il soit un peu tôt pour prendre sur l'ensemble du problème une vue générale, nous pouvons cependant tirer quelques conclusions des faits que nous venons d'exposer.

Les souffrances d'un très grand nombre d'enfants français au cours de l'occupation allemande sont dues essentiellement à la réduction de leur ration alimentaire. Cette réduction a frappé, avant tout, les enfants de l'âge

scolaire et les adolescents. Certes, les pertes de poids, les ralentissements de croissance en taille peuvent être rattrapés. Certes, à la fin même de l'occupation, la mortalité des petits enfants (de la naissance à un an) est retombée à des taux à peine supérieurs aux taux normaux. Il n'en reste pas moins que la mort a frappé durement notre enfance et notre jeunesse au cours de ces cinq années. Dans les pays parvenus comme la France à un niveau de vie élevé, les restrictions alimentaires ne provoquent guère de graves troubles de carence ou de véritables lésions de famine chez les enfants, mais elles favorisent le développement de la tuberculose, qui reste le grand danger. Faut-il, passant du domaine corporel au domaine de l'esprit, ajouter à ce péril un danger moral et dire que l'œuvre de demain, pour ceux qui ont la charge de la jeunesse et de l'enfance, est à la fois un effort pour restaurer leurs forces et lutter contre la tuberculose et un effort d'éducation ?

Quelles que soient les préoccupations qui pèsent sur nous à ce double point de vue, les raisons d'espérer sont très fortes. Ceux des enfants et des jeunes gens qui ont traversé la tourmente retrouveront la santé et l'équilibre moral si nous savons nous préoccuper d'eux comme il convient, si nous réorganisons de fond en comble notre armement sanitaire, comme il est absolument nécessaire de le faire. D'autres éléments capitaux viennent aussi diminuer notre anxiété : tout d'abord le relèvement sensible de la natalité, qui a passé de 145 et 146 naissances pour 10 000 habitants en 1938 et 1939 à 159 en 1943. Comme la Grande-Bretagne, la France a senti instinctivement le danger de la dépopulation et cette montée de l'indice de natalité, réaction vitale profonde de tout un peuple, paraît le meilleur gage de son avenir. Il faut ajouter que des adolescents, si jeunes qu'on peut les considérer encore comme des enfants, ont pris part à la Résistance, ont servi d'agents de liaison, ont aidé à l'organisation de nos Services secrets et même ont pris les armes pour venger leur père ou leurs frères assassinés. Beaucoup de ces enfants héroïques ont été tués. Le sacrifice de ces jeunes martyrs est aussi une certitude pour nous du relèvement de la France.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

EN MARGE DE LA

CONFÉRENCE de SAN FRANCISCO

M. Gérard Boutelleau, qui revient de San Francisco, expose dans les pages qu'on va lire les impressions qu'il a rapportées de la « Conférence ». Celle-ci a été, on le sait par les comptes rendus de la presse quotidienne, marquée par de nombreux incidents. Il est clair que, une fois de plus, les nations libres qui se sont trouvées d'accord pour résister à la tentative de conquête universelle entreprise par l'Allemagne éprouvent de sérieuses difficultés lorsqu'il s'agit d'organiser la paix. N'exagérons pas cependant l'importance de ces incidents. La Conférence de San Francisco n'avait du reste pas pour objet de résoudre directement les problèmes de la paix mais de constituer l'organisme à qui incombera la tâche de les traiter.

Or elle a permis de constater, ce qui est pour nous Français un point capital, que les Etats-Unis renonçaient définitivement à leur politique isolationniste. Elle a eu un autre résultat important : la France a été admise au Conseil de Sécurité, aux côtés des quatre grandes puissances invitantes. Le travail accompli en ce qui concerne les pactes régionaux n'a pas non plus été vain. A l'heure où nous écrivons ces lignes il semble que la Charte qui doit fixer la composition et définir le travail de la Conférence appelée à régler les problèmes de la paix sera votée. Mais, quels que puissent être les résultats positifs acquis à San Francisco, il était utile de faire connaître dans quelle atmosphère les négociations avaient été menées et surtout de dégager de cette vaste « prise de contact » internationale quelques leçons sur les principes nouveaux qui doivent régir la diplomatie d'aujourd'hui.

(N.D.L.R.)

San Francisco est certainement la ville des Etats-Unis qui a été soumise au rythme de guerre le plus rigoureux. C'est par la Golden Gate que partent les plus importants convois vers le Pacifique et les chantiers Kayser construisent des navires en moins de douze jours. San Francisco a connu la crainte de l'invasion au lendemain de Pearl Harbour et fut survolé par les avions japonais. C'est un cadre étrange pour une conférence internationale, avec ses palaces géants, ses quartiers de nuit, sa ville chinoise où s'attardent des marins en permission. Il y a aussi le voisinage d'Hollywood, à qui l'on doit peut-être ce caractère étrangement spectaculaire de l'Assemblée dans le grand opéra aux décors bleus, aux colonnes d'or, aux lumières crues. Etranges aussi ces Conférences de presse, plus importantes que les réunions des Commissions, où tour à tour ministres et délégués se trouvaient obligés de répondre aux questions de deux mille journalistes. Etrange encore cette atmosphère de grand hôtel, où délégués et journalistes sont accessibles à tous venants. On rencontre dans tous les halls des représentants de toutes sortes d'organisations de vieilles bigotes, des stars de cinéma, des princes arabes qui parlent avec l'accent d'Oxford, d'anciens ministres de gouvernements déchus, des exilés. Seule la délégation russe est difficilement accessible et, depuis l'arrivée de M. Molotov, on

prétend que tous les membres de la légation soviétique n'ont plus le droit de se mêler librement aux curieux ; l'étage qui leur est réservé dans le plus important hôtel de la ville est devenu un Kremlin en miniature. Pourtant, dans la rade, il y a un bateau venu spécialement d'un port russe que l'on dit chargé de vodka et de caviar. Quelquefois, le matin, je prenais mon breakfast avec Walter Lippmann jeune, nonchalant, et qui, dans sa chambre toujours fleurie, surveillait l'évolution de la Conférence, avec un sens du réel et une profondeur de vues que n'avaient pas tous ses collègues américains. Vers midi, Armstrong, le directeur de la revue *Foreign Affairs*, recevait ses amis, avant de s'entretenir avec Stettinius, dont il était le conseiller intime. Le soir, après six heures de discours et de conférences, les délégués se retrouvaient dans les fameux restaurants chinois, au cœur de cette ville cosmopolite, où les nègres s'efforcent de chanter en russe. Signe des temps en Amérique ! Dans ce cadre artificiel, si différent de notre vieux monde, malgré beaucoup de désordre et d'incompétence, il se dégageait cependant une atmosphère très particulière, exaltante. Ces hommes venus de tous les coins du monde, techniciens experts, vieux routiers de conférences internationales ou surgis de la vie clandestine étaient tous soucieux de comprendre et de témoigner de leur volonté de construire sur les ruines de cette guerre un monde meilleur. C'était un peu comme une université mondiale où l'absence de protocole fortifiait, surtout chez les plus jeunes délégués, une sorte de camaraderie née de dangers affrontés en commun sous toutes les latitudes. « Je n'ai pas d'autre patrie que la vérité », me disait l'un d'entre eux.

Le soir de la reddition allemande, je me trouvais avec les délégués américains qui m'avaient convié avec quelques Français ; ils partageaient à plusieurs la même chambre, comme autrefois au collège. J'ai remarqué notamment le commandant Stassen, qui fut le plus jeune gouverneur des Etats-Unis, et que les Républicains avaient voulu choisir comme candidat à la présidence. « C'est le Roosevelt de demain », m'avait-on dit. Dès la déclaration de la guerre il s'était engagé dans la marine et il venait de rentrer après deux ans d'absence. Les révélations des camps de concentration allemands l'avaient bouleversé, et comme nous parlions des expériences de guerre il me dit d'une voix grave qui ne cachait pas son émotion : « Voyez-vous, le drame des guerres, c'est que la paix est toujours faite par les survivants. »

*
* *

L'art subtil de la diplomatie n'appartient plus à ce temps. Le personnage de M. de Norpois est aussi dépassé que son style, sa manière de se comporter ou de comprendre le monde extérieur. Je ne voudrais pas manquer de respect pour les éminents serviteurs de « la carrière ». En de si difficiles circonstances, ils font encore preuve de talent et, parfois, de caractère. Mais lorsqu'ils nous disent que la France vient de remporter une victoire ou de subir un échec diplomatique, ce langage traduit un état d'esprit qui n'a plus beaucoup de sens aujourd'hui. Le réalisme, les calculs, les manœuvres qui doivent nous faire profiter de certaines dissensions provisoires sont également sans portée pratique, dans un monde où il nous faut constater — en même temps que l'effondrement d'une partie de l'Europe — la révolte des Empires, l'appauvrissement de l'Angleterre, l'écrasante poussée du panslavisme, la puissance et l'impérialisme des Américains dans un monde qui, dans quelques années, sera inévitablement soumis au rythme de la technique moderne avec les transformations sociales qu'elle entraînera.

Nous ne sommes pas les seules victimes de cette erreur d'optique diplomatique ; nos alliés aussi se complaisent encore dans des jeux futiles ou dans des combinaisons réalistes dangereuses. Les Etats-Majors interalliés, les Comités techniques, composés d'experts de nationalités différentes, ont obtenu d'étonnants résultats, éprouvé des méthodes hardies et toutes nouvelles. Mais dès que l'on s'efforce de mettre en pratique certains principes de coopération internationale, chaque nation revient à de vieilles idées, s'emprisonne dans des formules désuètes, prend des attitudes qui n'ont plus de sens. Aussitôt le décor, l'atmosphère, le climat changent ; le caractère même des personnalités présentes prend une importance toute nouvelle. N'est-ce pas au caractère artificiel de la vie d'hôtel que l'on doit tant de funestes décisions prises au Traité de Versailles ? Ce qui fut vrai à Versailles, l'a peut-être été également, dans une certaine mesure, à la Conférence de San Francisco.

Les pilotes traversent l'Atlantique en moins de 20 heures ; il faut 47 minutes pour aller de Paris à Londres ; et pour atteindre, d'Amérique, la Russie il suffit de se poser quelque part en Alaska. Les découvertes de ces dernières années bouleversent toutes les données de la géographie, mais ce sont les principes de Richelieu qui gouvernent la politique française ; c'est le fantôme de Palmerston qui erre encore au Foreign-Office.

L'objet de la Conférence de San Francisco n'était pas de traiter les problèmes de la paix en Europe, la délimitation des frontières, les mesures d'assistance aux populations éprouvées. Il ne s'agissait pas d'autre chose que d'élaborer, dans l'abstrait, une charte internationale, une sorte de constitution dont les grands principes établis à Dumbarton Oaks devaient être approuvés par tous les Etats représentés. Ce n'aurait été qu'un travail d'expert, de juriste, si, derrière les formules proposées, la Russie, l'Angleterre, les Etats-Unis, n'avaient pas au préalable fait connaître leur intention d'établir cette Charte en fonction d'un principe essentiellement nouveau : à savoir que la gestion des affaires mondiales doit être, plus ou moins directement, entre les mains des trois grandes puissances. Encore sous l'influence, ou la crainte de ceux qui détiennent la force et la richesse, les autres puissances, qui sont bien devenues en fait déjà dépendantes de ces trois grands Empires, auraient pu accepter ce principe si elles avaient eu la certitude que l'entente entre les Trois Grands, qui s'était affirmée pendant la guerre, allait se poursuivre dans la voie de la reconstruction et de la paix. Or, San Francisco a fait apparaître les plus graves divergences de principes et de méthodes entre les trois grandes puissances, et les Etats de moindre importance ont bien senti qu'ils pouvaient être les victimes de cet état de choses, à moins qu'ils n'acceptassent d'en être les complices.

Ce qui est plus grave encore, dans ce monde bouleversé par la guerre, les délégués et les experts s'efforcent, malgré tout, d'appliquer les vieilles méthodes traditionnelles. La Conférence de San Francisco a pu donner l'impression d'une reprise dans un théâtre nouveau (mais dont les acteurs étaient pour la plupart d'anciennes vedettes) ou bien d'une œuvre inachevée, que l'on a voulu jouer à tout prix, sans bien comprendre ce que l'auteur, mort, voulait exprimer. Il s'agit là du président Roosevelt, qui, seul, avait eu l'idée de la Conférence et qui en avait établi les principes.

Les Américains sont convaincus qu'ils ont, depuis un siècle, formulé une doctrine et des principes de gouvernement valables pour tous les autres peuples. Celui qui se rappelle les discours de Franklin Roosevelt *a certainement retrouvé dans certaines propositions américaines la trame de certains thèmes familiers.* En particulier cette recherche d'un ordre et d'une constitution internationale. L'idée de Roosevelt était de fixer aux peuples

alliés, avant la fin de la guerre en Europe, un but lointain et parfaitement défini ; un objectif suprême, un idéal pratique qu'il voulait tenter d'atteindre, malgré les obstacles et les conséquences imprévus.

N'est-ce pas ainsi qu'au lendemain de la guerre d'indépendance, dans le chaos et le désordre, fut écrite la constitution américaine de 1887 dont les principes, aujourd'hui immuables, n'étaient alors qu'un acte de foi. Mais Roosevelt, lui, ne voulait pas négliger les remous de la politique intérieure. Il redoutait le précédent de Wilson. Il voulait que le Congrès approuvât le plus rapidement possible ses projets de Charte qui, à jamais, devaient faire des Etats-Unis le champion de la sécurité collective, avec toutes les conséquences que représentait une telle décision — entre autres l'institution du service militaire obligatoire pour tous les citoyens américains.

Mais son souci dominant était de maintenir, après la guerre, une politique de confiance avec la Russie. Il craignait les tendances à l'isolationnisme des Soviets. Il redoutait également la méfiance naturelle des Russes à l'égard des puissances occidentales et leur volonté d'impérialisme. Plus on approchait de la fin de la guerre, plus ses appréhensions se justifiaient. Il en fut ainsi à Yalta, où pendant deux jours le Président des Etats-Unis et le Premier ministre de Grande-Bretagne attendirent Staline. On sait que, pour ne pas laisser remarquer de façon trop nette certaines divergences, on ne traita que très vaguement certaines questions essentielles, et notamment celle de Pologne.

La mort de Roosevelt mit en pleine lumière la crise latente entre Américains et Russes, que M. Truman s'efforça de résoudre...

J'ai eu l'occasion d'accompagner la délégation russe, au cours d'une visite d'inspection des chantiers Kayser, à San Francisco. Malgré les difficultés de la langue et les contacts difficiles, car M. Molotov était toujours accompagné d'une suite imposante de policiers, j'ai pu constater l'étonnement des Russes devant ces magnifiques chantiers ; leur surprise de voir les maisons ouvrières avec leurs luxueuses salles de bains. Ils se renseignèrent sur le taux des salaires. Les chiffres, traduits en roubles, leur parurent exorbitants. Il ne faut pas perdre de vue que la révolution russe fut, en même temps qu'une révolution sociale, une révolution technique et que les Soviets savent bien que la reconstruction de leur pays dépendra, dans une large mesure, de l'assistance des Américains. Malgré une tactique de douche écossaire, ils n'ont aucun désir de s'aliéner l'Amérique. Certes, ils ont peu de sympathie pour les conférences publiques, et ils se sont sentis très isolés dans un monde qui leur parut essentiellement conservateur.

Cela dit, ils avaient beaucoup à obtenir à San Francisco. Tout d'abord la reconnaissance de l'Ukraine, de la Russie Blanche, dont les représentants arrivèrent le lendemain de leurs élections. Aujourd'hui, les Soviets peuvent se présenter sur un plan d'Empire, avec leurs dominions et leurs satellites (Tchécoslovaquie, Yougoslavie, etc...). Les débats publics de l'Assemblée furent également pour les Soviets une occasion de s'adresser au monde dans une langue assez conforme à leur doctrine.

L'Angleterre n'était pas favorable au principe de la Conférence de San Francisco, qu'elle jugeait par trop improvisée. Ce n'est d'ailleurs pas l'Angleterre qui eut l'occasion d'intervenir à San Francisco, mais l'Empire Britannique, préoccupé de maintenir ses zones d'influence et de sauvegarder les intérêts de ses colonies. M. Eden s'efforça de resserrer l'amitié anglo-américaine, tout en se dégageant de l'influence que le président Roosevelt avait exercé sur la conduite de la politique anglaise.

Ajoutons qu'à San Francisco les Anglais se montrèrent beaucoup plus intransigeants au sujet des Soviets, qu'ils ne l'avaient été par le passé.

Pour les Français, San Francisco fut d'abord l'occasion d'un premier contact avec un monde étrange et nouveau, où le Canada apparaissait comme une frontière de la Sibérie, où le Brésil devenait le voisin immédiat de l'Afrique; un monde où disparaissait l'Allemagne comme phénomène international ; un monde qui a bouleversé les principes séculaires.

Nous avions refusé de devenir puissance « invitante », parce que nous n'avions pas participé aux conversations de Yalta. Nous voulions conserver notre liberté d'action pour proposer les amendements qui nous paraissaient nécessaires, sans gêner l'action des trois grandes puissances qui, après tout, reprenaient à leur compte les idées de sécurité collective si chèrement défendues par la France depuis vingt ans. Or, il s'est trouvé précisément que les trois grandes puissances proposèrent des changements beaucoup plus importants que ceux que nous avions l'intention de soumettre, sans se trouver le moins du monde gênées par leur position d' « invitantes ». A Washington, la proposition nous fut renouvelée de participer à tour de rôle avec les Etats-Unis, la Russie et la Chine, à la présidence de la Conférence. Nous n'avons pas accepté, et il faut reconnaître que l'importante délégation française s'est trouvée de ce fait en porte à faux.

La question de l'admission de l'Argentine révéla les difficultés que comportait notre situation. Pour ne pas froisser la Russie, M. Bidault s'abstint de voter contre la motion, proposant de retarder cette admission. Pour ne pas froisser les Anglo-Saxons, quelques instants plus tard, il votait en faveur du projet américain, qui voulait cette admission. Le délégué belge fit preuve de plus de hardiesse. Nous avions de très importants projets à soumettre, sur les questions coloniales notamment, sur l'organisation du Conseil de Sécurité : ils restèrent dans les dossiers. Cependant, la France a été reconnue comme grande puissance et a pris place définitivement au Conseil des Cinq à partir de la quatrième semaine de la Conférence. Cette reconnaissance ne fut ni le résultat de nos manœuvres diplomatiques, ni un hommage rendu à une force matérielle que nous ne représentons plus. Non. En nous accordant cette place, on a voulu donner, par notre entremise, une voix à l'Europe mutilée, mais libérée ; sans forces armées, mais résistante.

Lorsque les vedettes furent parties, les Commissions et les experts se mirent plus paisiblement au travail. Il fallut, d'abord, élucider une quantité d'amendements condensés dans un document de 1 200 pages. On s'efforça d'inclure dans le projet de sécurité les rouages plus simples des pactes régionaux, malgré les deux tendances adverses qu'ils traduisent — le régionalisme isolationniste des Américains du sud et le régionalisme défensif des nations que peuvent toujours menacer les anciens pays agresseurs.

On tenta de concilier la volonté américaine de maintenir un contrôle absolu sur les îles japonaises, l'intention des Soviets d'appuyer les mouvements d'anticipation des peuples coloniaux et la ferme volonté des Anglais de préserver à tout prix le statut de leurs colonies. Est-il besoin de dire que cette tentative n'a conduit jusqu'à maintenant à aucune formule précise ?

N'en tirons d'ailleurs aucune conclusion pessimiste. Ouverte au lendemain de la guerre mondiale, la Conférence de San Francisco ne pouvait être qu'une étape, une passerelle jetée sur un monde bouleversé et appauvri. On a vu malgré tout s'y nouer des rapports humains qui attestent une réelle bonne volonté — et surtout une volonté de sincérité qui nous semblent des gages heureux pour l'avenir.

GÉRARD BOUTELLEAU

A LA SORBONNE

Tous ceux qui, depuis quelque trente ans, ont suivi les cours littéraires de la Sorbonne, se sont demandé si certains professeurs n'accordaient pas une place excessive à l'érudition. Certes on n'imagine pas des leçons sur Corneille qui n'évoqueraient ni les circonstances historiques dans lesquelles l'œuvre s'est développée, ni l'état de la littérature au début du XVIIe siècle. Tout écrivain tient à son époque : il est légitime qu'un professeur s'efforce de la faire connaître. Tout écrivain a subi des influences : il peut être utile de les révéler. Mais un cours sur Corneille qui se limiterait à l'étude des sources et aux « renseignements » historiques risquerait de s'éloigner délibérément du but vers lequel il devrait tendre. Une « leçon » littéraire doit être autrement vivifiante pour l'esprit : en fin de compte, elle doit toujours aboutir à ouvrir des vues sur les problèmes les plus vastes de la vie intellectuelle et de l'art. La Sorbonne d'aujourd'hui donne-t-elle satisfaction à ses auditeurs de ce point de vue ? Question d'une grande importance pour l'avenir intellectuel de notre pays. En demandant à notre collaborateur M. Audiat de bien vouloir écouter « pour le compte des lecteurs de la *Revue de Paris* » quelques cours professés à la Sorbonne, nous ne prétendions pas l'aborder encore. Mais il nous a semblé que les impressions recueillies par un homme aussi averti pourraient déjà guider dans leurs réflexions les nombreux Français qui se préoccupent de l'avenir de notre haut enseignement.

(*N. D. L. R.*)

Les cours publics qui, jadis, constituaient un spectacle gratuit auquel les profanes étaient admis, ont disparu de l'affiche. On ne délivre l'enseignement que sur ordonnance et pour des cas sérieux : examens de licence, concours d'agrégation. Qui veut pénétrer dans les salles doit montrer ses papiers. Que les Muses ou Mercure protègent celui qui, comme moi, éprouve la curiosité d'entendre nos maîtres en Sorbonne !

*
* *

L'entrée de M. Jean Pommier dans l'amphithéâtre Richelieu a quelque chose d'allégorique ; on pourrait intituler ce tableau : *l'Erudition se jetant sur sa proie*. Déboulant par la porte du fond en larges foulées, laissant sur place l'appariteur qui le précédait d'une courte tête, M. Jean Pommier se précipite dans son fauteuil, jette à sa gauche une serviette gonflée comme une

outre, en extrait rapidement un volumineux dossier, la referme, se frotte les mains, et, sans attendre la fin du brouhaha qui accompagne l'apparition des vedettes, sans regarder l'orchestre, la corbeille ni le balcon, mord à plein dans son sujet.

Pendant soixante minutes, avec une allégresse tout intérieure, le regard errant vaguement sur ses notes ou fixé vers l'auditrice qui se trouve dans son champ visuel, mais qu'il ne voit certainement pas, M. Jean Pommier mâchera vigoureusement une science que l'on sent inépuisable. Son appétit est tel qu'il lui arrive d'avaler une partie des mots et d'en broyer l'autre avec des craquements sonores. Il en résulte de curieux effets ; tantôt la voix bien timbrée se déploie amplement, tantôt elle s'étrangle dans la rumeur d'une cataracte. Suivre le cours de M. Jean Pommier, c'est un peu descendre en cayak une rivière de montagne : rapides et eaux dormantes.

L'érudition de celui qui, à quarante ans, fut l'un des plus jeunes professeurs en Sorbonne, repose sur des fondations bétonnées. On cite en exemple la conscience dont il fit preuve quand il préparait sa thèse sur la formation intellectuelle d'Ernest Renan. Il ne recula pas devant l'entreprise qui consistait à lire *tout* ce qu'avait lu Renan séminariste à l'ombre de Saint-Sulpice et, comme Renan savait l'hébreu, il fallut que M. Jean Pommier s'initiât à une langue qui lui permît de lire dans le texte la Bible et le Talmud. Croyez bien que s'il avait cru indispensable, pour la connaissance parfaite de Renan, d'avoir partagé son mode d'existence, M. Jean Pommier n'eût pas reculé devant quatre ou cinq années de séminaire. Pour M. Jean Pommier, un historien littéraire est un moine. Lui-même offre un visage ascétique et tourmenté de Dominicain strictement laïque, capable, dans un acte de foi, de tout jeter au bûcher — tout, sauf les livres.

Surprise ! M. Jean Pommier parle aujourd'hui de l'amour dans la *Phèdre* de Racine. Beau sujet, bien que limité à l'amour assez fade qu'a voué l'infortuné Hippolyte à la malchanceuse Aricie. « Comment Racine conçoit-il l'amour, comment l'exprime-t-il par ses personnages, où a-t-il puisé cette conception et cette expression ? »

Pour résoudre cette triple question, il est besoin de tous les concours, et M. Jean Pommier ne cessera d'évoquer les plus grandes ombres depuis Euripide jusqu'à George Sand, en passant par Virgile, Horace, Sénèque le Tragique, Madame de La Fayette, Molière, Marivaux, André Chénier, Stendhal. Posant en principe, avec ce dernier, que l'amour ne peut naître que d'un coup de foudre ou d'une cristallisation, il observe que les héros de Racine constatent mais ne s'expliquent point qu'ils aiment. « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Contrariés par la volonté des Dieux ou les querelles de famille, les amants raciniens souffriront ; ils ne seront pas malheureux que sur le papier, comme chez Quinault, le bel esprit ; ils connaîtront le dégoût de l'activité que M. Jean Pommier, usant d'un mot qualifié de « rare » par le dictionnaire, nomme la désoccupation. Racine a peint de manière si précise cette désoccupation qu'on croirait d'abord qu'il a transposé ses propres impressions. Ne soyons pas trop affirmatifs... Rappelons-nous que *Pendent opera interrupta* est un vers de Virgile où le poète a exprimé l'indifférence de Didon pour les embellissements de Carthage, entrepris par elle avant la venue du séduisant Enée. Aussi, M. Jean Pommier s'abstient-il de conclure sur ce point : « Racine a-t-il mis là son observation de la vie ? S'est-il inspiré des anciens ? A-t-il pris dans les livres ce qui concordait avec son expérience personnelle ? Questions trop délicates et trop controversées pour que je vous impose ma manière de voir. »

Devant cette humilité, fille de l'érudition et du scrupule, les étudiants se

sentent-ils confus ou flattés ? Juger en dernier ressort de la dose d'expérience qui entre dans l'art racinien ou des modes divers sur lesquels à travers les âges on conjugue le verbe « aimer », être conviés à cette fonction par un haut magistrat qui s'est lui-même récusé, est-ce un appel sérieux ou une invitation railleuse ? Vraisemblablement ils penchent pour l'appel, car, à vingt ans, comment apercevrait-on la lueur d'ironie qui brille dans l'œil d'un moine érudit ?

*
* *

On ne saurait prétendre que Malherbe est un poète au goût du jour ; Banville, il y a un siècle déjà, complétant le vers de Boileau, disait : « Enfin Malherbe vint... et la poésie s'envola ». L'Université elle-même, en dépit de la belle défense entreprise par Valery Larbaud, aurait vraisemblablement abandonné Malherbe à son sort décrié, si l'autorité de Boileau, toujours vivace, ne l'avait maintenu aux programmes de licence et d'agrégation. Les étudiants qui reçoivent Malherbe dans leur lot prennent un air morose et se résignent mal à sacrifier un peu de leur jeunesse à un ancêtre dont la postérité leur semble avoir disparu depuis si longtemps. Ils ne se pressent donc pas au cours de M. Lebègue, chargé de commenter pour eux la poésie malherbienne, et l'amphithéâtre Descartes — qui n'est, à vrai dire, qu'un demi-amphithéâtre — contient sans peine leur petite troupe.

Sachant que l'histoire, surtout quand elle est fureteuse, a plus d'attraits que l'esthétique, M. Lebègue noie, pour ainsi dire, odes, stances, psaumes, dans la biographie, donnant pour fond à cette biographie la fresque, haute en couleurs, de la Cour sous les règnes de Louis XIII et Richelieu. C'est sur le ton de la causerie familière, à demi improvisée, que M. Lebègue rappelle des faits connus, apporte des révélations inédites ou glisse des observations piquantes.

Le visage mince, les traits contractés, la pâleur qu'on imagine — selon la tradition — être le reflet des archives sur lesquelles le chercheur s'est longtemps penché, contrastent avec la netteté de la voix, au rythme lent, sans effets et sans monotonie. M. Lebègue ne se risque pas à déclamer les vers, si « Comédie Française », de Malherbe ; lorsqu'il lira la *Paraphrase du Psaume CXXV :* « N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde », il ne déroulera pas les volutes sonores de cette poésie admirablement rythmée, il laisse ces mouvements d'éloquence aux orateurs professionnels.

Il veut nous présenter un aspect tout nouveau de la fameuse Paraphrase. Ce poème, qui semble le modèle de la poésie impersonnelle, du lyrisme classique, est, en réalité, une vengeance : Malherbe y exprime, sous la protection de la Bible, la rancœur d'un courtisan jamais satisfait. Ramper trente années devant les grands, flatter les favoris au pouvoir, les mordre après leur chute, quémander les offices et les pensions — Louis XIII lui donne cinq cents écus pour un sonnet —, rimer, moyennant finances, des éloges, des consolations pour des princes et des premiers présidents, cela vous laisse au fond du cœur une amertume rageuse qui ne demande qu'à s'exhaler. Malherbe ajoute des versets au psaume biblique ; il se délecte de l'abaissement où la Mort jette ces « âmes hautaines » ; l'image des insolents « mangés des vers » l'emplit de joie. Méditation religieuse ? Non. Revanche d'un mendiant ingrat.

Et voici une autre découverte, plus menue mais aussi intéressante. *L'Ode au roi Louis XIII* allant châtier la rébellion des Rochelois, composée quelques mois avant sa mort par le poète âgé de soixante-douze ans, cette ode qui commence par : « Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête » est

bien le chant magnifique qui passa longtemps pour le plus haut sommet du lyrisme français, mais c'est aussi — qui s'en doutait ? — une machine de guerre dressée par Malherbe pour arriver à ses fins. Le poète, en effet, s'est juré de venger la mort de son fils Marc-Antoine, tué en duel ; il réclame la tête des agresseurs, qui se sont enfuis. Pour les débusquer de leur retraite, il a besoin du roi ; il faut que Louis XIII prenne en mains sa querelle. Une telle ode a pour but de forcer sa décision. La preuve en est que Malherbe fait un « tirage à part » de son poème, auquel il joint un sonnet sur la mort de son fils ainsi qu'une lettre où les meurtriers sont vilipendés. Que penserait-on maintenant du roi, s'il n'épousait la cause d'un poète sublime ?

M. Lebègue ne sépare point, on le voit, le poète de l'homme ; Malherbe, avec son égoïsme, sa vanité, son amertume, est ramené à des proportions humaines qui lui valent la sympathie, amusée, des étudiants ; ils lui pardonnent la pompe de ses vers en faveur de son mauvais caractère ; s'il leur chaut assez peu qu'il ait épuré la langue et forgé l'instrument qui martèlera la langue classique, il leur plaît que l'*Ode au Roi* soit, en un certain sens, un appel à l'opinion, une campagne de presse.

*
* *

L'amphithéâtre Guizot, où professe M. René Jasinski, est orné de la fresque la moins austère qui soit en Sorbonne. On y voit l'Art antique, sous la forme plus imposante que gracieuse d'une jeune Grecque, se dévoiler — très pudiquement — devant l'Archéologie, doublement représentée par une nymphe des ruines et par un savant à barbe noire.

Précisément, il va être question de la nuance existant entre *relever le voile* qui est noble et respectueux, et *lever le voile*, qui est familier et légèrement égrillard. Il suffira de hausser le regard pour saisir toute la différence qu'il y a entre le geste de Candide levant le voile de Cunégonde et celui de la princesse Astarté relevant son voile devant Zadig.

Car c'est *Zadig* que M. René Jasinski a pour mission de commenter, durant le deuxième semestre, aux étudiants de licence. Aujourd'hui, pendant une heure, il scrutera un passage de vingt-cinq lignes : Voltaire y conte comment Zadig retrouve dans une prairie syrienne, sous des vêtements d'esclave, Astarté, princesse de Babylone, pour laquelle il éprouve un sentiment respectueux mais tendre. Evidemment, le passage doit avoir une importance particulière, puisque M. René Jasinski ne saurait prétendre à une explication juxtalinéaire du roman tout entier : *Zadig* compte environ deux mille cinq cents lignes, et il ne faudrait pas moins de cent heures de cours pour en venir à bout ; or, un semestre en Sorbonne compte, au plus, une vingtaine d'heures. A la vérité, nous aurions quelque peine à discerner l'intérêt propre de cette page. Mais dès que M. Jasinski parle, on comprend que toutes les pages de *Zadig* présentent à ses yeux de grammairien délicat une valeur sensiblement égale. M. Jasinski est fort sympathique à son jeune auditoire qui le salue, à son entrée, par une courte révérence, et, à sa sortie, par des applaudissements de bonne compagnie. Récemment installé dans une chaire parisienne, ce professeur a tout juste dépassé la quarantaine, âge à peine canonique pour la Faculté. Historien du romantisme, et particulièrement de Théophile Gautier, M. Jasinski ressemble physiquement à un héros de Maupassant ; ses traits fins, son visage pâle, surtout une moustache noire dessinant une stricte arabesque, ne le prédestinent pas à l'enseignement ; il pourrait figurer aisément parmi les personnages de *Sur l'eau ;* un canotier à bords plats, une petite cravate nouée suffiraient à la transformation. Il parle d'une voix musicale, avec peu de gestes ; les mains seules s'agitent,

les doigts longs, modèlent, de temps à autre, le rythme d'une phrase ; on peut même dire qu'ils le créent puisque, sans cette mimique, les ressemblances entre la prose de Voltaire et celle de Chateaubriand nous eussent pour toujours échappé.

M. Jasinski ne surestime point les capacités des aspirants à la licence. Il semble poser en principe que ses étudiants savent couramment lire et écrire, qu'ils n'ignorent pas les règles élémentaires de la grammaire, qu'ils ne confondent pas les deux Balzac (pour les deux Rousseau, c'est moins sûr). Ainsi, son enseignement ne risque point de passer au-dessus de leurs têtes docilement courbées. A voir l'âpreté avec laquelle les étudiants couchent sur le papier les remarques les plus bénignes de leur professeur, on ne peut douter que M. Jasinski n'ait visé juste : il est pour eux un lexique et une grammaire.

A peine l'explication a-t-elle commencé que les stylographes se ruent à l'assaut des pages blanches ; ils notent, en vue de méditations ultérieures, que dans : *à cette voix, à ces paroles,* la préposition *à* marque tantôt la simultanéité et tantôt la succession ; que *un instant* désigne un court espace de temps ; que *il se jeta* indique la vivacité, l'empressement ; que *tumulte* exprime l'idée de l'agitation bruyante. Ils ne s'arrêteront, soixante minutes plus tard, qu'après avoir consigné une centaine de définitions.

Sur ce frêle bâti philologique se posent, comme des oiseaux légers, quelques aperçus : Voltaire apparaît ici délaissant un moment la satire pour l'élégie et faisant de Zadig un véritable héros de roman. *Zadig,* au reste, n'est pas de la même veine que *Candide ;* le scepticisme y est plus dilué, l'ironie moins corrosive.

Comme on raconte à des enfants sages une histoire amusante, M. Jasinski a égayé son explication par un rapprochement entre *Zadig* et *Candide :* la rencontre de Candide et de Mademoiselle Cunégonde dans un salon de Lisbonne forme en effet un pendant comique au tableau idyllique offert par Zadig et Astarté dans la prairie syrienne. Le geste de Candide levant le voile de la belle Cunégonde est qualifié de « risqué » par M. Jasinski, aux rires contenus de son jeune auditoire ; on pouffe lorsque, contrairement à l'usage, Candide se trouve mal le premier, se rangeant déjà parmi le sexe faible, mais le plus gros effet est produit par la réponse de Cunégonde intimant à Candide l'ordre de lui conter ses aventures « depuis le baiser innocent que vous me donnâtes et les coups de pied que vous reçûtes ». Ces coups de pied, au prétérit, paraissent à nos étudiants la chose la plus plaisante du monde ; l'amphithéâtre Guizot, un instant, s'emplit, comme un cirque, de hennissements hilares.

*
* *

Explorer le Parnasse en quelques heures est un travail qui eût effrayé Hercule lui-même. M. Maurice Levaillant, chargé, en une douzaine de conférences, de faire le tour de la poésie parnassienne, se trouve placé dans une situation délicate. D'autant qu'il y a des degrés pour accéder au Parnasse et que les premières pentes s'articulent dans la grande plaine romantique, à la hauteur des *Orientales.* Aussi, les allusions à la fuite du temps et au resserrement de l'espace seront-elles nombreuses pendant ce deuxième entretien. *Entretien* est le mot par lequel M. Maurice Levaillant désigne son cours professoral ; soulignant ainsi qu'il n'enseigne pas *ex cathedra,* ou plutôt que sa cathèdre est à la hauteur de ses disciples. Car cet entretien à une seule voix ne comporte point d'interlocuteurs.

M. Maurice Levaillant est le familier de nos grands romantiques : Victor

Hugo et Lamartine lui ont fait, d'outre-tombe, leurs confessions. Son édition commentée du manuscrit où Victor Hugo jeta les strophes de *Tristesses d'Olympio* passe, à juste titre, pour un chef-d'œuvre critique. Son exil parmi les Parnassiens lui cause sans doute quelque mélancolie : il parle d'une voix chuchotée.

Sanglé dans son pardessus, protégé contre la froidure par un foulard blanc, M. Levaillant ressemble à un Flaubert frileux. Les mains posées sur les bras de son fauteuil, on dirait qu'il s'abandonne à des confidences ; lorsqu'il fait une citation il semble qu'il rappelle un texte trop connu.

Aujourd'hui, c'est « l'atmosphère des années 50 » qu'il s'agit d'analyser. *Emaux et Camées* de Théophile Gautier, *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle, ouvrages publiés en 1852, marquent la réaction, voire la rébellion, contre un romantisme chargé de mélancolies intimes, zébré d'éclairs prophétiques. A mesure que M. Levaillant raconte l'histoire de cette révolution littéraire, on s'aperçoit qu'il est partagé entre le désir de donner à ses élèves des idées claires et la crainte de leur inculquer des idées trop simples. La nuance, rien que la nuance. Dès qu'il a posé un principe général, équarri une définition, il se reprend, corrige, retouche. A peine a-t-il fait allusion à la doctrine de l'art pour l'art, inspiratrice lointaine du Parnasse, qu'il revient sur le mot *doctrine*. Non, il n'y a pas de doctrine, à proprement parler : ce ne fut jamais qu'une tendance. *Emaux et Camées* apparaissent comme une œuvre originale... Originale ? sans doute, mais, à bien regarder, ces poèmes composés de quatrains octosyllabiques ne sont pas sans un air de famille avec les poésies fugitives chères au XVIIIe siècle. Théophile Gautier, tout à son art minutieux d'orfèvre littéraire, tend à l'impassibilité qui caractérisera les Parnassiens... Oui, mais il demeure romantique par les sentiments personnels qu'il enclôt dans ses miniatures : sa tristesse devant un passé irrémédiablement enseveli, sa vue assez pessimiste de l'amour décèlent cette « pudeur extrême de la sensibilité », que Sainte-Beuve distinguait dans *Emaux et Camées*.

Leconte de Lisle prolonge Théophile Gautier ; il estime, comme celui-ci, que l'art est le résultat d'une lutte par laquelle le poète impose son inspiration à une forme rebelle... Sans doute ; toutefois, dans la préface de *Poèmes antiques*, Leconte de Lisle ne se borne pas à jeter l'anathème contre la poésie personnelle et la poésie politique de Hugo, il lance des flèches aux virtuoses de l'art pour l'art : il a conscience d'appartenir à une génération savante, il veut que l'art, vase précieux, enferme un contenu aussi riche que la matière dont il est fait.

On sent bien que M. Levaillant ne dit pas tout ce qu'il pense, qu'il aperçoit, lui, des nuances entre ces nuances. Il faut simplifier, hélas ! comme il faut abréger. D'ailleurs cette jeunesse, obsédée par le swing, paraît plus sensible à la couleur qu'à la nuance. Le moment où, visiblement, M. Levaillant a le plus de succès est celui où, parlant du réalisme qui va se dresser, comme le Parnasse, contre le romantisme, il rappelle les quatre articles de loi que Duranty proposait dans un article intitulé : *La multiplication des poètes*. « 1° Toute poésie est interdite sous peine de mort ; tout vers mis au monde sera détruit; 2° cette loi n'a point d'effet rétroactif ; 3° les vers composés antérieurement à la présente loi seront retirés et cadenassés ; 4° Victor Hugo est un monstre. » L'amphithéâtre frémit de joie.

Supériorité évidente de la trompette sur le hautbois. M. Maurice Levaillant en a conscience et c'est peut-être la raison de la fine mélancolie qui enveloppe son deuxième entretien sur la poésie parnassienne.

*
* *

M. Gustave Cohen offre l'image parfaite du maître, — du bon maître. Il aime ses étudiants et il aime enseigner, communiquer ce qu'il sait, et, plus encore, ce qu'il sent. Son enseignement n'est ni une conférence, ni un entretien, ni une leçon, c'est bien un cours, comme un professeur en fait à des élèves. Son plus grand bonheur serait que la confiance de ses auditeurs, en lui et en eux-mêmes, fût si grande qu'un dialogue s'établît entre la chaire et l'amphithéâtre, voire qu'on interrompît pour poser des questions.

A maintes reprises il essaie, sans succès d'ailleurs, de faire sortir son auditoire d'une réserve trop respectueuse. Il explique un vers, pas trop clair, des *Amours* de Ronsard et, après avoir donné son interprétation, il ajoute : « Si vous voyez un autre sens, proposez-le moi, car je n'en suis pas très sûr ». Ce n'est pas feinte humilité et manière de parler. Effectivement, il attend qu'un audacieux ou une audacieuse ait sur « le cours des flots vendômois » des lumières spéciales, mais personne n'ose se lancer dans le Loir pour examiner si cette rivière est lente ou rapide.

Cependant, il ne se rebute pas ; tout à l'heure il posera, avec un sens indiscutable de la mise en scène, un problème dont il réclamera la solution instantanée à ses auditeurs. Le voici qui saisit délicatement, comme on cueille une fleur, la pièce la plus connue de Ronsard : « *Mignonne, allons voir si la rose...* » « Je n'aurais pas besoin de la lire, dit-il, puisque nous la connaissons tous par cœur, mais elle est si délicieuse que je ne veux pas vous priver de cette joie. »

Le ravissement, en effet, éclate sur son visage tandis que, simplement, d'une voix harmonieuse dont la fraîcheur contraste avec la barbe blanche du récitant, il relit, pour la millième fois peut-être, ces vers immortels. Et, plus tard, lorsque le grand secret aura été livré, il ne se retiendra pas de les relire encore, comme s'il était ensorcelé par leur musique obsédante.

Oui, ce poème est beau, très beau, tout le monde en convient, mais comment se fait-il qu'il soit beau ? Originalité de l'invention ? Nullement, puisque le thème et ses variations se trouvent, mot pour mot, dans une idylle d'Ausone (« Qui était Ausone ?... De quel siècle ?... Oui, on l'a dit... IVe siècle, un poète bordelais »).

Alors, il doit y avoir un secret d'art, c'est l'art qui est tout.

Le regard tendu, sur un ton d'imploration, M. Gustave Cohen semble presser ses auditeurs de le délivrer d'un doute angoissant : « Le secret ? Quel est le secret ? » Il se tait pendant trente secondes. Etudiants et étudiantes ont plongé dans leurs livres ouverts, confus de ne pouvoir rien faire pour leur maître. Celui-ci reprend, avec un accent presque pathétique : « Qu'en pensez-vous ? Je vous interroge. Confiez-vous à moi, comme moi je me confie souvent à vous... Vous ne trouvez pas ?... » Non, hélas ! ils ne trouvent pas. Les secondes passent à nouveau, dans le silence ému. Alors M. Gustave Cohen, détachant les vers un à un, leur montre que les mots qui conviennent normalement à la rose sont appliqués à la jeune fille et que, inversement, Ronsard parle de la jeune fille comme s'il s'agissait d'une rose. « La rose vivante et la fille-fleur, la double transposition, les secrètes correspondances, les métamorphoses, la féerie symbolique, voilà les sortilèges du poète, voilà peut-être le secret de sa poésie. »

Un vaste apaisement tombe sur l'auditoire ; les plumes d'or volent, pour ne point laisser échapper une découverte sans prix, un talisman qui permet à chacun de pénétrer dans les palais enchantés.

*
* *

Depuis plus de trente ans, M. Daniel Mornet enseigne en Sorbonne. Disciple de Gustave Lanson, il fut le Joseph Bara de l'histoire littéraire ; tout jeune, il battit la charge contre les tenants de la critique impressionniste, il essuya leurs contre-attaques furieuses, riposta par de puissants ouvrages où la conscience de l'historien et le goût de l'humaniste s'associaient en un mariage de raison. Il étendit progressivement son domaine : au XVIIIe siècle, qui fut son fief primitif, il ajouta le XIXe siècle, puis le XVIIe siècle, apportant dans ses recherches une patiente ardeur et la conviction qu'il faut, en littérature comme en science, de longues observations pour parvenir à des conclusions modestes.

Quelques instants avant l'heure fixée — 9 heures du matin — M. Daniel Mornet fait dans l'amphithéâtre Richelieu une entrée discrète. Nul appariteur pour ouvrir la porte ; point de brouhaha dans l'auditoire. Visiblement, les retardataires sont nombreux ; M. Daniel Mornet, magnanime et patient, les attend en silence. Sur son visage, à la blancheur un peu cireuse, apparaît une lointaine mélancolie. Quel en est l'objet : l'indolence de ces étudiants peu zélés, l'usure des plus beaux textes, rongés par les commentaires, ou les petites misères de notre vie quotidienne ? On ne sait. Mais les minutes de grâce sont écoulées et le devoir commande d'entrer en action.

C'est la scène fameuse de *l'Avare* entre Harpagon, Valère et Maître Jacques, tour à tour cuisinier et cocher, sur laquelle s'exerce, ce matin, la sagacité du professeur. Bien que ce texte ait été offert pour la première fois aux étudiants, quand ils faisaient leur cinquième, M. Daniel Mornet estime utile de le lire. Non que cette lecture doive mettre en relief ses éléments comiques par une diction en quelque sorte stéréoscopique — M. Mornet se garde au contraire des accentuations et des effets — mais parce qu'une explication-type comporte, en premier lieu, la lecture de la page à expliquer.

Pareillement, il convient qu'une explication-type place le texte sous divers angles. Aussi M. Daniel Mornet va-t-il successivement transporter sa camera en trois points : l'histoire des mœurs, la peinture des caractères, l'étude du comique.

Succès assuré pour l'anecdote : à propos du carrosse d'Harpagon, nous apprenons que Racine, à la fin de sa vie, avait deux carrosses, un « beau et un moins beau » ; nous mesurons la ladrerie de l'avare lorsque nous savons qu'un fiancé se devait d'offrir à sa fiancée un régal, ou cadeau, comportant une partie de campagne, un divertissement musical, un feu d'artifice, alors qu'Harpagon se borne à conduire Marianne à la foire, ce qui ne lui coûte rien. Et les menus fantastiques des dîners d'apparat, les six services et les douze plats par service, indispensables à un banquet royal, font apparaître encore plus mesquin le « haricot bien garni de marrons » grâce auquel l'avare veut couper l'appétit de ses invités.

Les étudiants picorent avec une satisfaction visible ces miettes de l'histoire, accueillent les allusions à la maigreur de leur propre régime par un sourire complaisant. La peinture des caractères leur rappelle davantage les nécessités scolaires. Il s'agit d'analyses, de dosages : dans Maître Jacques, l'amour du métier et le franc-parler ; dans Valère, le jeune premier conventionnel et le flagorneur sans dignité ; dans Harpagon, l'avare sordide et l'amoureux contraint de sacrifier aux usages, la brutalité qui emploie les coups de bâton, et la faiblesse qui accepte les *veto* de Maître Jacques. Manipulations auxquelles les spectateurs ne semblent apporter qu'un intérêt dépourvu de passion.

Quant à l'étude du comique, elle est enfermée dans des cadres si rigides qu'ils interdisent les évasions vers la fantaisie. Fatalement, le comique doit se résoudre en comique de situations et de gestes, en comique de mots ou en comique de caractères. Molière, en cette scène, a usé de tous ces procédés. Puisant dans les farces de Plaute et dans les galéjades de *l'Aululaire*, il a seulement veillé à ne pas pousser les invraisemblances jusqu'à l'absurde et la caricature jusqu'à la charge. Mais il n'a pas inventé de nouveaux ressorts comiques, puisqu'il n'y en a pas.

M. Daniel Mornet achève son explication à l'instant précis où l'horloge marque 10 heures. En soixante minutes, exactement, il a fait le tour de la scène moliéresque. Cette ponctualité est, en elle-même, une leçon. M. Daniel Mornet n'a pas l'ambition de révéler des secrets inouïs ou de donner du génie à ceux de ses élèves qui en sont dépourvus. Il se contente d'enseigner une méthode qui permette à tous de se diriger à travers un texte, sans se livrer à des embardées dangereuses.

*
* *

Si l'on excepte M. Gustave Cohen, il faut reconnaître que l'exaltation, et même l'enthousiasme, ont fait place, chez nos maîtres en Sorbonne, à la froideur apparente, à l'impassibilité, au détachement. Craindraient-ils, en manifestant quelque chaleur, de provoquer l'impertinence d'une jeunesse naturellement irrévérencieuse ? Estiment-ils qu'ils ne leur appartient pas de juger, même favorablement, des écrivains qu'on les a priés de disséquer, que seul doit briller l'éclair glacé du scalpel ? Le souvenir d'Emile Faguet, tenant son auditoire frémissant sous le : « Ecoutez, Bajazet, je sens que je vous aime », celui de Jules Lemaître entourant Racine et J.-J. Rousseau de jeux d'eaux et de feux d'artifice, leur semble-t-il appartenir à une époque révolue ? Ou bien désespèrent-ils de leur aptitude à émouvoir par les lettres une génération formée au bruit des bombardements et des fusillades ? Comme dit M. Jean Pommier, « question trop délicate et trop controversée pour que je vous impose ma manière de voir ».

PIERRE AUDIAT

CAMP DE PRISONNIÈRES

Madame Claire Davinroy, professeur dans l'Enseignement primaire supérieur de Paris, appartenait à un groupe de la résistance dont Pierre Brossolette était l'animateur. Elle était également la secrétaire de Parsifal (Robert Teinturier), chef de la Centrale de la zone Nord. La Gestapo, ayant introduit un agent double dans un sous-réseau, réussit à découvrir quelques-uns des chefs de l'organisation parisienne. Le 8 octobre 1943, madame Davinroy elle-même fut arrêtée. Comme on le verra, elle fut envoyée de Compiègne en Allemagne dans un convoi de Françaises déportées, qui fut d'ailleurs le premier grand convoi de ce genre. Sur les 1 000 Françaises qui étaient réunies ce jour-là dans le train, 450, une fois arrivées en Allemagne, furent envoyées dans des usines. Sur les 550 autres, 60 seulement sont aujourd'hui vivantes. On ne s'étonnera pas de ce formidable pourcentage de mortalité lorsqu'on aura lu l'émouvant récit de madame Davinroy. Les Allemands ne donnaient pas toujours la mort, mais leur ingéniosité était extraordinaire quand il s'agissait de la provoquer. (N.D.L.R.)

« C'est le baptême du feu, Claire ! » J'entends encore la voix de Pierre Brossolette me disant ces mots, alors que nous guettions avec angoisse la venue de notre camarade Parsifal. Il était 11 heures et nous l'avions attendu toute la soirée pour dîner. Il avait, je l'ai su depuis, été arrêté à 6 heures avec son agent de liaison dans un bar des Champs-Elysées.

Ce devait être mon tour le surlendemain, le 8 octobre 1943. Durant les heures que j'ai passées avec le chef du contre-espionnage et ses sbires, j'ai compris, je crois, la psychologie allemande : « *Hypocrisie et Férocité* ». On vous offre café et cigarettes et, l'instant d'après, on vous dit : « Mets-toi à poil », « Préparez les sacs de chaux... » On affecte de se conduire avec vous en homme du monde, et l'on vous fait assister aux tortures de vos camarades. Leurs cris de bête blessée martèlent vos oreilles, leurs dos sanglants blessent votre vue. La voix de Parsifal, si émouvante dans sa gravité, retentit encore en moi : « Non, pas ça ; non, pas ça ». Que voulait-on lui faire ? Quelles tortures lui infligeait-on dans la pièce voisine ?

Hypocrisie et férocité : ces mots apparaissent comme le symbole de la vie à Ravensbruck. On n'a pas fusillé, ou tout au moins on a peu fusillé les femmes durant cette guerre. On les a fait mourir d'une autre façon. L'instructeur de Geneviève de Gaulle lui avait dit : « Vous ne voulez pas parler,

mademoiselle, vous pensez sans doute qu'on ne vous fusillera pas. Peut-être, mais on vous apprendra en Allemagne à mourir à petit feu ». J'ai souvent pensé à cette parole. Elle s'est révélée terriblement vraie.

Le voyage. — Je ne parlerai pas de Fresnes. C'était la vie de château à côté de ce qui nous attendait. Le passage de quelques jours à Compiègne fut, lui aussi, une détente « heureuse », du moins pour celles qui vivaient depuis des mois, seules, en cellule.

Et ce fut le 31 janvier 1944 le départ. 40 hommes — 8 chevaux. 60 femmes, pourra-t-on ajouter sur les wagons à bestiaux de la S.N.C.F. Soixante femmes avec armes et bagages — et Dieu sait si nous en avions, ô candeur ! Cela implique que vous pouvez vous accroupir, non vous étendre. Cinq jours ainsi, c'est long, lorsque la soif vous torture. Au passage de la frontière, un soudard allemand nous poussa brutalement dans un coin du wagon et, du bout de sa cravache, nous compta comme on compte du bétail. « Fini de rire, nous dit-il, vous êtes en Allemagne. »

Trois jours après, notre train s'arrêta en pleine nuit ; nous ne savions où nous étions. Un S.S. nous expulsa brutalement du wagon et, par rangs de cinq, encadrées par des chiens, nous gagnâmes le camp. Une de mes camarades, évanouie, fut transportée sur le dos d'une autre. Pauvre Madeleine ! Ainsi que sa sœur, elle a été gazée. Elève de Dullin, bien souvent, sa voix émouvante nous faisait oublier les misères de l'heure présente.

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre éternelle. »

Elle aimait tant à réciter ces vers de Péguy...

Une marche pénible de vingt minutes, un porche seul, violemment éclairé : c'est le camp. Des gnomes à la tête rasée, au costume de bagnard. Nous nous demandons où nous sommes tombées. Est-ce l'enfer ?

On nous entasse toutes les 1 000 dans une pièce de 12 mètres sur 15, debout, fenêtres fermées, électricité éteinte et nous restons là durant des heures. Des femmes se trouvent mal. J'ai peur de l'asphyxie. Je sais que les chambres à gaz existent. Mais ce n'est qu'une alerte. Trois jours de ce régime. Trois jours terribles...

Puis le passage à la douche. Dépouillées au sens le plus strict du mot. Epouillées. Sept sur dix furent rasées. Pourquoi ? C'est un spectacle insensé que toutes ces femmes nues, au milieu desquelles un S.S. circule. Par la suite, nous avons été si souvent déshabillées et laissées nues durant des heures que nous n'y prîmes plus garde. Impression d'avilissement et de dégradation lorsqu'on l'éprouve pour la première fois. Je vois encore l'expression de rage impuissante dans les yeux d'une de mes camarades après que l'on eut rasé sa mère. Habillées du costume à raies, classique maintenant, robe et jaquette, pantines de bois, nous entrâmes dans l'ordre du camp.

La vie au camp. — Tout est calculé pour que meurent, sans qu'on les « tue », les prisonnières. Combien n'ont pas survécu à ces appels qui duraient trois, quatre, cinq, six et huit heures. Combien sont mortes de faim et d'épuisement.

La ration alimentaire est calculée de telle sorte[1] que l'on ne puisse pas dire que nous n'avons pas été nourries, mais pour que, peu à peu, jour après

1. 1/4 de café le matin, 3/4 de litre de soupe de rutabaga ou de betterave à midi, 200 grammes de pain par jour.

Par semaine : un rond de saucisson, 20 grammes de fromage, 25 ou 50 grammes de margarine, 1 cuillerée à soupe de confitures. Ces rations furent réduites à partir de janvier 1945 à 1 demi-litre de soupe et 150 grammes de pain.

jour, les forces s'épuisent... Je n'ai jamais vu cadavres plus squelettiques que ceux de Ravensbruck.

Les conditions d'hygiène sont telles qu'il faut avoir l'âme chevillée au corps pour résister. Le surpeuplement des blocs, — le camp construit pour 15 000 personnes a abrité jusqu'à 55 000 prisonnières, — l'entassement dans des niches à chiens, — la tente édifiée au mois d'août a contenu jusqu'à 7 000 femmes ; lorsqu'elle fut détruite en janvier au moment de l'avance russe (on ne voulait sans doute pas laisser subsister un témoignage aussi accablant), on y découvrit des cadavres oubliés, — l'entrée sans désinfection dans un bloc, le bloc 27, mis en quarantaine pour le typhus, tout cela explique, malgré les jolis sacs de couchage à carreaux bleus et blancs, malgré les « waschrum » à vasque imposante, la mortalité effrayante qui règne dans le camp.

Il existe cependant une infirmerie magnifiquement installée. Mais pas de médicaments, et il faut avoir plus de 39° de fièvre pour y être admise. D'ailleurs, les prisonnières n'ont garde de s'y présenter. Elles savent quels dangers les y guettent. Les cicatrices profondes que portent aux jambes les Polonaises, sur lesquelles ont été réalisées des expériences de greffe et de résistance osseuse, sont là pour les inciter à la prudence.

L'APPEL. — A 3 h. et demie du matin, la sirène nous tire du sommeil. A 4 h. 15 m., deuxième sirène, c'est l'appel. Cet appel qui, quel que soit le temps, quel que soit l'état de santé des prisonnières vous fait demeurer sur place debout, jusqu'à 6 h. et demie, 7 ou 8 heures. Que d'aurores avons-nous vues ! A l'est, le ciel qui se teinte des plus belles lueurs du levant — les ciels nordiques sont particulièrement nuancés. A l'ouest, les crématoires qui rougeoient.

Une troisième sirène et c'est l' « Arbeitsformierung ». C'est la ruée des prisonnières vers leurs colonnes de travail. Foule dense, hétéroclite, bariolée, de toutes nationalités : tzigane, russe, allemande. Les Allemands ont, nous le savons, le goût des spectacles, des manifestations grandioses. Chaque matin, après le marché aux esclaves auquel nous étions conviées, grand défilé sur la Lager Strasse. La pioche sur l'épaule, par cinq, en chantant, nous défilons devant le bureau de l'S.S. chargé de ce service. Malheur à celles qui ne sont pas exactement rangées. Un coup de pied les rappelle brutalement à l'ordre.

LE TRAVAIL. — Le travail est, dans le camp, une loi à laquelle nul ne peut se soustraire. Douze heures par jour, telle est la règle.

En plus d'une usine Siemens où travaillent en dehors du camp 2 000 femmes, tous les travaux d'entretien du « lager » sont exécutés par les prisonnières. Les meilleures places : cuisine, « Revier », « Kammer », « Packet Ausgabe », couture, sont tenues par les Polonaises. Elles gardent jalousement leurs prérogatives et il reste aux autres les travaux de manœuvres.

1° *Bûcheronnage.* — A 15 kilomètres du camp est une exploitation de charbon de bois, coupe des arbres, désouchage, maniement de la scie, transport de troncs, tout cela est fait par les prisonnières.

2° *Travaux de terrassement.* — Le camp est entouré d'immenses dunes sablonneuses. Il « faut » les aplanir. Partant de la dune on nivelle le terrain. Le « Planierung » est la colonne la plus imposante du camp. Par le soleil torride, plus encore peut-être que par le froid, cette station debout, avec le mouvement mécanique des bras, est épuisante.

Toutes les routes ont été construites par nous. C'est vraiment une vision d'esclavage que ces femmes en robes rayées, attelées à l'immense rouleau

compresseur, poussant en file des brouettes, tenant sur l'épaule, des heures durant, fichées telles des piquets, le tuyau arroseur.

3° *Travaux de jardinage.* — L'assèchement des marais, le labour des champs cultivés, l'épandage des ossements et des excréments sur les terrains de culture nous sont aussi réservés. Lorsqu'on revient de la « Chase Kolonne », il est indispensable de laver ses chaussures si l'on ne veut pas garder sur soi une odeur pestilentielle. Yvonne de la Rochefoucauld, médecin au « Revier » a été condamnée à la « Chase Kolonne » parce que, invitée par l'Ober Schwester à se perfectionner dans la langue allemande, elle a déclaré qu'il était peut-être plus utile pour les Allemands d'apprendre le français ou l'anglais que pour elle de se livrer aux délices de la langue de Goethe.

4° « *Bekleidung* ». — C'est le lieu où les S.S. ont entassé le produit de leurs rapines à travers toute l'Europe. Des frigidaires, des pianos, des kilomètres de tissus, des milliers de tapis, des caisses de porcelaines, des édredons, des robes, des manteaux, des pull-over, des chaussures, des médicaments même, venus de France, de Pologne ou d'ailleurs, tout cela voisine. Les prisonnières déchargent les wagons, rangent, « organisent », et, malgré la fouille sévère, elles arrivent parfois à ramener dans le camp le lainage qui permettra de supporter l'appel, le médicament qui soulagera.

5° *Travaux de maçonnerie.* — Ce sont les prisonnières qui procèdent à la réfection des toitures. Ce sont elles aussi qui ont élevé la cheminée du deuxième four crématoire qui a été construit pendant notre séjour au camp.

6° *Travaux de peinture.* — Une colonne spéciale entretient les bâtiments. Grimpées sur les échafaudages, les prisonnières repeignent les blocs. On peut mourir, mais le camp doit avoir bon aspect. Christiane de Cuverville pourrait dire dans quelles conditions elle peignait le bloc 6, bloc de dysentériques où l'on mourait avec une facilité particulière. Quand la colonne de peinture arrivait dans le « Waschrum », le matin, elle trouvait par terre les cadavres de la nuit : nus, yeux grands ouverts, membres raidis dans les positions les plus étranges. On installait l'échelle par-dessus des cadavres et l'on peignait. Bien heureux encore, lorsque Erna, une Allemande de la colonne, ne poussait pas la fantaisie jusqu'à prendre à témoin de ses divagations une pauvre morte dont elle agitait les bras et les jambes. Christiane avait vingt ans et elle n'avait jamais vu mourir... Et pourtant la « Mater Kolonne » pouvait être considérée comme un bon Kommando. L'Allemande qui la dirigeait s'abstenait généralement de sévices.

Traitements infligés. — Psychologues sadiques, les Allemands en effet ont organisé le camp de telle manière que les prisonnières souffrent par les prisonnières. Ce sont des prisonnières qui dirigent les blocs. Allemandes ou Polonaises serviles, qui entendent conserver leurs avantages, elles n'hésitent point à frapper celles qui sont sous leur coupe. L'autorité dont elles disposent ne sert le plus souvent qu'à opprimer davantage celles qu'elles devraient considérer comme leurs sœurs de misère.

Ce sont les prisonnières (non pas des « politiques », mais des condamnées de droit commun et des prostituées) qui dirigent les colonnes de travail. Ce sont elles qui en accélèrent le rythme, qui distribuent le coup de poing lorsqu'elles estiment que le rendement n'est pas suffisant.

Les S.S. surveillent la vie du camp. Femmes ou hommes, ils sont d'une égale brutalité.

Le premier coup de poing que j'ai vu donner a été pour moi révélateur. Notre bloc défilait pour la première fois sur la « Lager Strasse », et nous

avions pris si court le virage que nous étions passées trop près de l'S.S. de service. La « Chouette » — nous l'appelions ainsi — se rua dans les rangs, distribua deux coups de poing à deux camarades placées devant moi, puis, après quelques secondes de réflexion, revint sur elles, les empoigna l'une après l'autre par la nuque et leur asséna à chacune un coup de poing en pleine figure.

Binz l'Oberoffizierin, Flaum le Chef de l'Arbeitseinsatz n'avaient qu'à paraître pour semer la panique. Motseck, au « Bekleidung », était surnommé le Boxeur, surnom, hélas, trop justifié. Le « Suchaftslagerführer » même s'abaissait à frapper. J'ai le souvenir d'un coup de pied si violent qu'il me projeta sur le sol, genou et cheville ensanglantés ; je fus rapidement relevée par une camarade, heureusement, sinon il eût continué, c'était la règle...

De véritables meurtres furent commis par les S.S. Nous ne passions jamais la porte du camp sans frémir et sans nous mettre au garde à vous. Une femme, qui n'était pas exactement « dans le rang », reçut un coup de pied tel de l'S.S. de service qu'elle s'écroula. Lorsqu'on voulut la relever, elle retomba comme un pantin disloqué. Les deux reins brisés, elle mourut le lendemain au « Revier ».

Une autre reçut un coup de pelle qui lui fendit le crâne. Elle mourut aussi le lendemain.

Une autre, échappée d'une colonne (se planquer, c'est sauver sa vie) et rattrapée par une « Lagerpolizei », fut amenée devant le Bureau du Travail. L'S.S. femme sortit (c'était au mois de janvier, le thermomètre marquait — 20°) elle aspergea d'eau glacée la malheureuse et la laissa toute la journée dehors.

De l'assassinat individuel on passa à l'assassinat collectif à partir du mois de février. A cette époque le médecin Winckelmann, venu d'Auschwitz à Ravensbruck, pratiqua dans tout le camp la sélection.

Sélection : choix raisonné ayant pour but l'amélioration des espèces, dit le Larousse. Choix terrible, fatal, à Ravensbruck, puisqu'il destinait les élues à la chambre à gaz. Sélection, besogne macabre à laquelle nous avons été contraintes, Denise, Christiane, Nora et moi, le 5 mars 1945.

Sur l'injonction d'une « Lagerpolizei », nous dûmes procéder à l'embarquement dans un camion bâché de femmes destinées à la chambre à gaz. Elles étaient tirées de leur lit, emmenées en chemise, pieds nus, le numéro marqué sur le bras. Deux S.S., un homme et une femme, toujours les mêmes, procédaient à la funèbre besogne. Et, quelques jours après, les prisonnières qui travaillaient aux wagonnets déversèrent sur les terrains de culture les ossements de plus de 2 000 cadavres.

Combien de femmes sont revenues du « Petit Koenigsberg » ? Condamnées à « aplanir » un terrain d'aviation, sans manteau en hiver, sur un plateau balayé par les vents, douze heures sans quitter le terrain, avalant debout leur maigre soupe de rutabaga. Quand la neige fut tombée, rendant les travaux de terrassement impossibles, on ordonna aux prisonnières de piétiner la neige. Elles commencèrent en chantant...

Le « *Jungslager* » illustre peut-être encore davantage l'hypocrisie allemande. Le « Jungslager » était un camp, situé à quelques kilomètres, réservé autrefois à la jeunesse hitlérienne. Des arbres, des fleurs, des blocs propres, pas d'appel, voilà ce qu'on offrait au mois de janvier 1945 aux détentrices de cartes roses, c'est-à-dire aux inaptes au travail et aux femmes âgées. Beaucoup de nos camarades partirent le sourire aux lèvres pour le « Jungslager ». Elles pensaient que, sans doute, la perspective d'une défaite proche humanisait les Allemands. La réalité fut autre : six et sept heures d'appel, la

suppression des manteaux et des couvertures, le pain partagé en huit, les coups lors de la distribution de la soupe, voilà ce que fut le « Jungslager ».

Lorsque, sur des femmes déjà débiles, le régime avait fait son œuvre, et cela ne tardait guère, on envoyait ces demi-moribondes en « transport de convalescence ». Ainsi s'appelait la chambre à gaz. Le « Jungslager » fut l'antichambre du crématoire.

Pas de bouches inutiles, pas d'êtres faibles, dit la doctrine nazie. Elle fut appliquée à la lettre.

Il est difficile de rendre sensible le climat de Ravensbruck. Justice, raison, pitié : ces mots n'avaient plus de sens. C'était la lutte pour la vie dans toute sa brutalité. Ecrasées dans un monde insensé et féroce, nous sombrions dans une sorte d'insensibilité.

Le régime du camp tendait à l'abêtissement. Les Slaves, plus robustes, moins affinées, ont mieux résisté. Les Françaises en grand nombre ont succombé, mais, dans leur robe de bure, plus que les autres, elles gardaient l'apparence humaine, et jusqu'au bout leurs yeux reflétaient la flamme qui brûlait en elles.

Je songe à toutes mes camarades qui sont mortes sans une plainte — et avec tant de dignité. Qu'elles me pardonnent si ces lignes n'ont pas su faire revivre les tortures quotidiennes qu'elles ont endurées, si elles ne sont pas suffisamment évocatrices de leur courage.

Qu'elles me pardonnent d'avoir osé parler d'elles, moi qui suis une rescapée et qui jouis maintenant de tous ces biens de la vie que nous évoquions dans l'enfer du bloc 27.

Mais je crois qu'IL LE FALLAIT...

CLAIRE DAVINROY

SALAIRES ET PRIX

Le problème des salaires a dominé l'évolution économique de la France pendant les derniers mois. Des hausses successives ont été décidées à intervalles rapprochés par les Pouvoirs publics ; les tarifs fixés sont le plus souvent provisoires, de sorte que les paiements d'acomptes révisables tendent à devenir la règle ; des rappels doivent être payés pour rajuster à posteriori les traitements. Cependant, les prix, après avoir été approximativement maintenus les premières semaines, ont fait éclater la réglementation ; leur réaction s'est manifestée par une hausse déjà considérable sur le marché réglementé, mais surtout par la disparition presque totale des produits offerts. Il en est résulté une amère déception chez ceux qui ont vu se volatiliser le succès qu'ils croyaient avoir remporté en faisant triompher leurs revendications. Pour exiger de nouvelles hausses de salaires, des grèves ont éclaté partout, génératrices elles-mêmes à leur tour de nouveaux désordres et de nouvelles souffrances : le dernier arrêt du travail dans les houillères du Nord a entraîné une diminution de production de 300 000 tonnes, quantité qui eût suffi à alimenter toute la consommation domestique française pendant un mois. Au total le mécontentement est général, et l'opinion s'inquiète, comprenant mal l'inspiration des événements auxquels elle assiste.

Il semble que le Gouvernement ait fini par reconnaître récemment le lien rigide qui rive le mouvement des salaires et celui des prix. On accepte de ne plus traiter isolément les premiers, et on reconnaît la nécessité d'intégrer dans les prix tout accroissement des salaires. Cette victoire apparente du bon sens est d'ailleurs désolante. Il est bien évident qu'un homme n'a aucun intérêt à toucher une rémunération doublée, s'il voit doubler aussi la valeur de ce qu'il achète. Sans doute le parallélisme n'est pas rigoureux, et certains se réjouissent des bénéfices provisoires qu'ils tirent du décalage constaté entre les deux mouvements, sans voir de quels troubles amers ils sont payés par l'ensemble du pays. Autrefois on constatait que, dans ce qu'on appelait déjà la course infernale des salaires et des prix telle que l'entraînait la lente dévaluation monétaire, les ouvriers perdaient au départ, parce que leurs rémunérations n'étaient ajustées que tardivement. Aujourd'hui la situation est inversée, car la hausse est déclenchée par une volonté systématique. Les perdants sont les retraités, les vieillards, tous ceux dont les budgets sont bouleversés par une majoration de dépenses que n'équilibre aucune majoration de recettes : les rentiers ont même vu leurs coupons

amputés d'un tiers, et ils constituent la masse silencieuse des gens qui ont faim après avoir eu froid. A côté d'eux, il faut mentionner les paysans, qui n'admettent pas de payer leurs manœuvres sept fois plus cher qu'autrefois et de vendre leur blé au coefficient trois. Leur mécontentement justifié est une des causes de la grave crise agricole qui sévit, et de la réduction des principales productions vivrières. Enfin, porte-t-on une attention suffisante aux victimes diverses de la guerre, familles dispersées ou sans soutien, sinistrés, prisonniers, qui, tous, voient fondre la valeur des maigres ressources qu'ils ont conservées ? L'homme qui, en 1945, a gardé son toit, ses meubles et sa situation régulière est un privilégié qui n'est pas fondé à aggraver, par ses exigences tumultueuses et des mouvements de grève imposée, le lamentable état de ses compatriotes dénués de tout et à qui la hausse des prix interdit d'acheter les objets les plus nécessaires à l'existence. Finalement, le cycle achevé, on se retrouvera dans un état analogue à celui qui a servi de point de départ, mais on ne pourra pas effacer la kyrielle de misères et d'injustices qui étaient pourtant évitables.

C'est pourquoi on peut dire que le problème des salaires et des prix, tel qu'il est quotidiennement agité, reste un problème mal posé, qui n'embrasse pas la réalité et qui méconnaît les véritables solutions que l'ingéniosité humaine sait découvrir à la seule question véritable, qui est l'enrichissement de tous les membres d'une société. Les deux données envisagées sont incomplètes. Les salaires sont une partie des richesses nationales, mais ne les constituent pas seuls : ce qu'il faut considérer c'est la masse de tous les pouvoirs d'achat dont, à un moment donné, disposent les Français. D'autre part, les prix sont une expression monétaire commode, mais qui ne doit pas nous empêcher de voir ce qu'elle représente, c'est-à-dire la masse de tous les produits, des denrées, des services qui, au même moment, sont offerts à la consommation française. Une partie des pouvoirs d'achat existants peut être stérilisée momentanément par la thésaurisation ; de même, une partie de la production peut être stockée. Mais, entre la masse des pouvoirs d'achat qui s'emploient, et la masse des biens et des services qui sont utilisés, il existe une égalité fondamentale que nul artifice ne peut rompre. La série des déceptions enregistrées par notre législation économique n'est que l'histoire de la méconnaissance de cette vérité, tandis que la pleine conscience de celle-ci nous ouvrira les voies du progrès.

*
* *

On avait cru faire un pas décisif dans l'amélioration de la condition ouvrière en promulguant la célèbre loi de 1936 qui, en dix lignes, décidait par son article premier que la semaine de travail serait ramenée de 48 à 40 heures et, par son article 2, que cette diminution ne devait entraîner aucune réduction du train de vie des salariés. A cette époque on n'envisageait que des hausses modérées de salaires, et on voulait agir sur l'accroissement des loisirs. On sait ce qu'il est advenu de ce généreux illusionnisme. Les hommes ont obéi à l'article premier qui était de leur ressort, et les événements sont restés parfaitement indifférents à l'injonction que l'article 2 leur adressait solennellement. Une réduction importante de la production amena une baisse rapide de l'activité française, du bien-être national et, qui pis est, de sa sécurité extérieure.

L'expérience à laquelle nous nous livrons actuellement est assez exactement symétrique de celle des années passées. Au lieu de la trilogie : « Vous gagnerez la même somme ; vous travaillerez moins longtemps ; votre situation sera améliorée d'autant », nous prononçons le syllogisme homothétique :

« Vous travaillerez comme avant [1], vous gagnerez davantage, votre situation sera améliorée d'autant ». Ce raisonnement s'exprime avec une particulière précision dans la circulaire du Ministère du Travail en date du 3 octobre 1944 : « Le Gouvernement a voulu relever immédiatement le niveau de vie des travailleurs par une augmentation substantielle et générale de leur rémunération ». L'intention exposée dans le premier membre de phrase est admirable. On ne peut qu'y souscrire, et, qui plus est, avec enthousiasme. Certaines augmentations de salaires étaient d'ailleurs indispensables, dès l'instant que le régime tyrannique imposé par l'ennemi prenait fin. Mais les moyens employés sont-ils susceptibles de relever immédiatement le niveau de vie général, voilà la question à laquelle les faits ont hélas répondu négativement avec une vigueur que l'on peut déplorer, mais que l'on ne peut contester.

Il est difficile de donner une idée précise et chiffrée des hausses de salaires qui se succèdent de mois en mois au milieu des remous que l'on sait. Les relèvements ne consistent pas en pourcentages des traitements anciens, mais résultent tantôt de sommes fixes attribuées en supplément à toute une classe de salariés, tantôt de la détermination de nouveaux minima, tantôt de la modification du classement intérieur des ouvriers et des employés suivant les catégories nouvelles instituées. En gros, de nombreux traitements ont été plus que doublés depuis quelques mois ; on atteint à peu près trois fois et demie les rémunérations d'avant-guerre. Disons de suite que cela n'a rien de scandaleux en soi ; au contraire, ce qui est profondément choquant c'est l'étonnement que certains manifestent devant des ambitions qu'ils estiment excessives d'un point de vue absolu et comme définitif. A nos yeux le progrès social doit être pratiquement indéfini, et, comme il serait vain de l'attendre de la baisse régulière des prix, il suppose une hausse constante des salaires et des rémunérations, hausse qui mesure, dans un milieu économique sain et expansif, l'accroissement normal du mieux-être général. Ce qui importe n'est donc pas de s'abandonner à l'optimisme idéologique ou de se cantonner dans une critique chagrine, mais de prendre les mesures matérielles qui sont conformes au but poursuivi et qui permettent de l'atteindre dans les faits et non pas dans les nuées.

La première mesure importante qui a été prise par le Gouvernement a intéressé les traitements des fonctionnaires. Les majorations décidées ont dépassé les espoirs des intéressés. Nous ne disons pas que, objectivement parlant, elles étaient excessives. Les serviteurs de l'Etat étaient très mal payés. Mais deux choses sont certaines : l'accroissement des traitements, nécessaire pour des agents excellents et éprouvés, a été appliqué aux membres de services entièrement nouveaux, recrutés au hasard, et aussi nombreux qu'inutiles ou incompétents. *(Sur sept Français, un seul se consacre à un travail créateur de richesses.)* De plus, le travail des fonctionnaires ne correspond que très imparfaitement à une incapacité économique certaine, ce qui n'est aucunement un reproche mais résulte de la nature même des choses.

Le mécanisme financier des hausses intervenues dans ce domaine et de leurs conséquences doit être démonté avec soin, mais il est très simple. L'Etat se procure ses ressources en les prélevant sur celles des particuliers. De ce point de vue l'impôt et l'emprunt ont le même résultat qui est d'opérer, sur la masse des pouvoirs d'achat privés, un transfert au bénéfice du Trésor, transfert forcé dans le premier cas et libre dans le second. En face de biens de consommation supposés inchangés, la demande ne se trouve donc pas

1. Il s'agit d'un programme ; la réalité peut être différente.

accrue ; au lieu d'être exercée par les seuls particuliers, elle l'est aussi par ceux à qui l'Etat paie des traitements, des retraites ou des rentes, elle l'est enfin par l'Etat lui-même pour ses besoins directs. Tel est le circuit monétaire dont l'utilisation rigoureuse, si elle a lieu sans aucune fuite, a les répercussions les plus heureuses sur la stabilité des prix, puisque ce que l'Etat dépense est couvert franc pour franc par des pouvoirs d'achat que leurs détenteurs ont renoncé à employer eux-mêmes.

Malheureusement, l'Etat dépense actuellement beaucoup plus qu'il n'encaisse d'impôts ; et l'origine des prêts qui couvrent la différence est assez confuse. D'une part le Trésor bénéficie de l'afflux des disponibilités sans emploi ; c'est ainsi que, à l'occasion de l'échange des billets, les sommes qui étaient thésaurisées, c'est-à-dire stériles entre les mains de leurs détenteurs, ont été largement déposées dans les banques, lesquelles, à leur tour, les prêtent à l'Etat qui, lui, les dépensera. D'autre part on a vu réapparaître dans le bilan de la Banque de France le poste des Avances au Trésor qui, en période normale, constitue la marque de l'inflation pure, créant à l'usage de l'Etat des pouvoirs d'achat excédentaires. Les mouvements considérables auxquels donnent lieu les opérations monétaires actuelles, et la disparition au bilan de la Banque, des billets perdus ou cachés, empêchent de donner tout leur sens aux variations réciproques des différentes sources auxquelles s'alimente le Trésor, mais il est certain qu'au total nous assistons à la création, ou à la mise en circulation, de pouvoirs d'achat par l'Etat, sans aucune contre-partie économique.

La hausse des traitements a entraîné à son tour de nouvelles demandes des employés et ouvriers désireux d'aligner leurs salaires sur ceux des fonctionnaires. Le Gouvernement est intervenu et nous en sommes arrivés au point où les Pouvoirs publics fixent d'autorité la quasi-totalité des rémunérations privées. Cela est d'une extrême gravité, car on assiste au bouleversement de l'équilibre que le secteur économique est obligé de maintenir entre le prix de vente et le prix de revient. Un paysan, un entrepreneur, un patron ne dispose pas, comme l'Etat, du pouvoir maléfique de battre monnaie à son bénéfice ; ce qu'il paie en salaires il doit le trouver en ressources dont il dispose : montant de ses ventes, aliénation de ses réserves pour compenser ses pertes, recours au crédit, c'est-à-dire aux ressources de ses voisins ; dans tous ces cas, le circuit monétaire fonctionne sans fissure. Mais il en est tout autrement dès que l'Etat fixe tous les salaires. Il est évidemment obligé de fixer aussi tous les prix. On ne peut pas arrêter la contagion de l'interventionnisme. Ne nous étonnons pas qu'il faille conserver certaines réglementations étatiques que nous imposent les séquelles de la guerre et surtout de l'occupation. Mais on doit marquer avec force que la politique autoritaire et généralisée des salaires et des prix nous conduit à une politique économique et sociale qui s'apparente au totalitarisme et à l'autarcie les plus justement et universellement détestés. Les comptes d'exploitation des entreprises industrielles qui sont actuellement publiés révèlent des pertes considérables, la quasi-disparition des disponibilités et souvent un endettement redoutable. Le premier semestre de 1945 a singulièrement aggravé encore la situation. Aussi voit-on les sociétés émettre des emprunts ou augmenter leur capital, non pour développer leur activité, ce qui serait sain, mais pour continuer à travailler à perte, ce qui est évidemment anormal.

L'Etat fixe le traitement des postiers sans établir de relations précises avec le coût d'affranchissement des lettres. Cela est juste. Mais il détermine ainsi un intervalle entre le prix du service qu'il se fait payer par le public et le pouvoir d'achat qu'il reconnaît au fonctionnaire rendant ce service ; quelqu'un doit combler cet intervalle, et ce quelqu'un est le contribuable. Au

fur et à mesure que l'Etat accroît indûment ses attributions en débordant sur le secteur des activités privées, il crée dans le mécanisme des prix et des salaires de nouvelles séries d'intervalles de plus en plus injustifiées et insupportables, que le pays s'efforce de compenser à force de surtravail et de surprivations, jusqu'au moment où la machine a pris de partout un tel jeu que les pièces et les engrenages tournent follement. C'est ainsi qu'en juin 1945 le prix de vente du charbon était fixé à 600 francs. Or le coût de la production était de 780 francs avant les dernières hausses de salaires qui l'ont porté à 1 100 francs la tonne. Tant que le prix de vente n'aura pas été relevé ou le rendement largement accru, l'Etat devra donc consacrer 15 milliards par an à essayer de combler le gouffre qu'il creuse lui-même ; l'exploitation de ce qui devrait être une richesse nationale coûte donc au Trésor, à elle seule, la moitié de toute la dette publique. On mesure à ce chiffre la largeur des déchirures qui affectent actuellement le mécanisme des prix et des salaires.

L'introduction de l'artificiel dans le domaine de l'économique entraîne des conséquences saisissantes. On sait, par exemple, que les bénéfices faits en collaboration avec l'ennemi sont confisqués ; le Trésor récupère ainsi des sommes importantes, et l'entreprise punie doit trouver les moyens de s'acquitter tout en poursuivant son exploitation. Or, l'Etat vient de nationaliser une entreprise considérable. L'équilibre interne de cette dernière devrait être trouvé par les méthodes usuelles. Cependant une ordonnance, passée généralement inaperçue, attribue à cette Société Nationale les amendes que la société ancienne devait payer au Trésor. Non seulement la gestion nouvelle n'a donc pas à se préoccuper de payer les lourdes sommes qui sont dues, mais, au contraire, c'est elle qui va les encaisser, privant ainsi le budget d'une de ses recettes. La même décision a exonéré la Société Nationale d'avoir à acquitter certains impôts normalement dus par elle. On saisit sur le vif les procédés par lesquels les rapports entre salaires et prix tendent à se résoudre, en économie étatique, dans le pur arbitraire, et, ce qui est plus sérieux encore, on aperçoit les linéaments d'un processus implacable d'appauvrissement général.

Si l'intégralité des Français en âge de travailler étudiait des statistiques ou dressait des plans, à l'exception d'un obscur artisan continuant seul à fabriquer des souliers dans une échoppe oubliée, la paire de chaussures pourrait aussi bien valoir 10 millions que 10 000 francs. Cette extravagance apparente ne serait même pas la manifestation d'une dévaluation du franc, mais la preuve qu'un certain individu préférerait donner tout ce qu'il a plutôt que de marcher pieds nus, et qu'aussi bien, s'il ne trouvait rien d'autre à acheter, mieux encore vaudrait consacrer ses billets à cette acquisition plutôt que de les conserver rigoureusement inutiles. La hausse des prix est le plus souvent l'expression du plébiscite de la pénurie.

*
* *

On a hâte de considérer les conditions dans lesquelles la recherche d'un équilibre dynamique entre les pouvoirs d'achat et les besoins à satisfaire tend vers un développement systématique du bien-être. A la vérité, l'efficacité du travail humain est merveilleusement accrue par la technique moderne, et il est étrange que tant de milieux dirigeants de la vie politique et économique française ferment les yeux aux réalités tangibles et préfèrent continuer à développer paresseusement des idéologies démodées. Mais il faudrait avoir le courage de reconnaître que les hauts salaires, pour n'être pas

un leurre, sont inséparables d'un large investissement antérieur de capitaux. C'est précisément l'existence de l'outillage, de l'équipement, des laboratoires qu'ont permis de payer ces derniers, qui multiplie l'efficacité réelle d'un geste humain et permet de lui reconnaître un pouvoir d'achat accru dans la même proportion. Un pays capitaliste, c'est-à-dire un pays dans lequel les individus sont encouragés à ne pas consommer immédiatement l'intégralité des rémunérations qu'ils reçoivent, mais à consacrer cette marge économisée à créer des moyens de production plus favorables pour demain, est seul apte à supporter une politique résolue de hauts salaires qui n'entraîne pas une hausse des prix.

La conduite de la guerre par les Britanniques et les Américains est extraordinairement instructive à cet égard. L'objectif poursuivi était certes tout différent de celui qui s'offre à nos pays et au monde après la victoire. Mais les moyens mis en œuvre restent les mêmes, et on peut dire qu'ils ont fait leurs preuves. Le rapport des salaires et des prix devait s'adapter au fait que le pays avait à fournir un effort incroyable, tout entier tourné vers des biens destinés exclusivement à la destruction d'autres biens. La conséquence en pouvait être une hausse massive des prix ou la stérilisation des salaires par le contingentement étroit de la consommation. Mais il existait une autre voie possible : l'expansion vigoureuse de la production.

Les journaux publient volontiers le nombre ou le tonnage des armes construites ; le travail accompli est prodigieux et nous le savons d'autant mieux que nous avons été les témoins, émerveillés et reconnaissants, des résultats obtenus. Mais de telles énumérations, si frappantes qu'elles soient, dispersent l'attention plutôt qu'elles n'instruisent sur les directives de la politique suivie. On comprend mieux l'effort britannique si l'on note simplement que la production insulaire de produits alimentaires a dépassé de 70 p. 100 celle d'avant-guerre, tandis que la consommation civile intérieure a baissé de 20 p. 100 ; le pays est donc arrivé à consacrer à sa consommation de guerre 90 p. 100 de sa production vivrière habituelle, ce qui eût été proprement inconcevable sans le développement vigoureux des cultures nouvelles.

L'essentiel de ce qu'il faut savoir sur les Etats-Unis en guerre, tient peut-être en deux chiffres : en 1940, la valeur de la production américaine était de 90 milliards de dollars ; en 1944, elle a atteint 200 milliards. Ainsi s'explique le prodige. A supposer que le train de vie américain n'ait été en rien diminué par les exigences de la guerre, le même équilibre des prix et des salaires pouvait subsister pendant quatre ans, entre les rémunérations individuelles et les produits contre lesquels elles s'échangeaient, à l'intérieur d'une masse restée identique de 90 milliards. L'effort de guerre était représenté soit par le surtravail, soit beaucoup plus largement par la surefficacité du même travail. Le producteur américain a continué à gagner 90 et à consommer 90, mais sa production ayant beaucoup plus que doublé, il a consacré 110 à faire la guerre. C'est dans la marge énorme créée par la surefficacité nouvelle du travail que la France trouvera demain, si elle le veut, les moyens de se reconstruire d'abord, puis de développer son bien-être, et de donner une réalité substantielle aux accroissements justifiés et multiples des salaires.

On a calculé que le seul coût de la reconstruction immobilière représente chez nous 14,4 milliards d'heures de travail ; cela veut dire que la simple remise en état de notre pays exige un million de travailleurs qui y soient exclusivement consacrés pendant six ans et demi. Pendant le même temps, il faudra naturellement poursuivre le train normal de la vie, de façon que les Français puissent se nourrir, se vêtir, se chauffer, se soigner. Toute

politique de salaires et de prix qui ne tiendrait pas compte de ces données fondamentales serait basée sur le sable.

La tâche à accomplir est énorme ; elle est possible. Mais ce n'est pas assez de dire qu'elle suppose la galvanisation de tous les efforts productifs français, car on ne pourrait pas redonner une vie factice à ce que, par ailleurs, on aurait laissé ou fait périr. Jamais peut-être nous n'avons eu plus besoin d'initiatives individuelles, d'élans de confiance, d'ardeur et d'émulation au travail. Chaque geste qui remet en marche un atelier est comme un bourgeon dont on surveille l'éclatement pour s'assurer que l'arbre refleurira, et il a droit aux mêmes soins attentifs, à la même respectueuse protection. Au moins savons-nous, avec l'évidence qui s'attache à une expérience visible, que le succès est au bout d'un effort intelligemment conduit.

En 1934, la « Tennessee Valley Authority » était fondée pour mettre en valeur une région immense et insuffisamment développée. Dix ans après, l'aspect du pays était complètement transformé, et la production de guerre, cette superproduction qu'il fallait obtenir pour ne pas anémier la vie normale de la nation, était largement fournie par ces contrées tout nouvellement nées à la richesse. La production d'énergie, qui était par habitant de 60 p. 100 de la moyenne américaine, y passait à 150 p. 100 ; plus de la moitié des besoins de guerre en aluminium étaient assurés par des usines qui n'existaient même pas quelques années auparavant. Voilà l'exemple que nous devons avoir présent à notre imagination et à notre raison pour ne pas désespérer de l'avenir. « La T.V.A. », écrit son Président, « est le symbole des possibilités humaines de créer pour la paix et la vie. La preuve est faite que l'on peut arriver à satisfaire les aspirations du peuple sans provoquer de bouleversements sociaux, sans enfreindre les droits de la propriété, sans « liquider » ceux qui ne sont pas d'accord avec les plans prévus ; elle fournira de nouveaux arguments à ceux qui se refusent à croire que la catastrophe est un instrument d'amélioration sociale. »

ED. GISCARD D'ESTAING

LES LIVRES D'HISTOIRE

Un beau garçon aux vifs yeux bleus, aux traits plaisants, grand et musclé, bavard et même hâbleur, vaniteux, pilier de cabarets et trousseur de cottes, l'esprit teinté de quelques rudiments de latin, ne rêvant que chevauchées et aventures, au demeurant commis en épicerie de village, voilà *Murat* à vingt ans. En janvier 1796, ayant quitté le toit natal, endossé le dolman de chasseur des Ardennes, gagné Paris, changé plusieurs fois de régiment, hanté maints vauriens, troqué d'opinions et même de nom, il se retrouve, nommé par lui-même, aide de camp-colonel de Bonaparte, bien qu'on ne découvre jusqu'alors « aucune action de guerre » dans sa carrière. Ce sont « de très petits commencements que ceux de Joachim Murat », dit M. Lucas-Dubreton, son nouveau biographe. La suite de cette vie vaut mieux, en effet, que ses débuts. M. Lucas-Dubreton en trace, avec un talent qui forcera l'admiration de ses lecteurs, une image d'une grande richesse de faits, de vie et de couleurs. (Arthème Fayard.)

Rien ni personne, que l'on sache, ne prépara Murat à sa future carrière militaire. Elle naît d'un don spontané. Il est, de l'avis général, un fol, un casse-cou, un entraîneur d'hommes, un sabreur, un cavalier soudé à son cheval, un homme insensible à la peur et que nulle entreprise hasardeuse ne rebute. Son biographe voit en lui « un paladin sorti vif d'une chanson de geste ». Dès sa première campagne, en Italie, où il se couvre de gloire, il stupéfie Bonaparte qui aura, dès lors, toujours et partout besoin de lui pour conduire, en tête de ses masses de cavalerie, des charges qui démantèlent les « carrés » ennemis. Demander, par contre, à cet impulsif des plans de combats, des stratégies compliquées, c'est excéder sa compétence. L'Empereur se garde de lui confier un commandement en chef ; il craint ses bévues. « C'est une bête », dit-il de lui.

L'homme souffre de bien d'autres défauts et qui ternissent quelque peu sa gloire. Il est terriblement ambitieux, maladivement cupide, jaloux du bonheur d'autrui. Il épouse, en l'an 1800, Caroline, sœur de Bonaparte. Chance inespérée, dot médiocre, mais grandes espérances de biens. Le premier amour calmé, le couple fait une association d'intérêts un peu équivoque. La femme exploite la bonté de son frère ; le mari rappelle sans cesse à son beau-frère les services rendus pour en obtenir le paiement. Leurs désirs provisoires assouvis, ils en créent d'autres ; ils se répandent en jérémiades s'ils n'obtiennent satisfaction. Le Pactole coule bientôt à pleins bords chez eux. A coups de millions grappillés ils accumulent hôtels et palais parisiens, châteaux, terres provinciales, appartements somptueux, gratifications,

dotations, prébendes de tous genres. En 1804 et 1805 seulement, Murat rafle les charges de maréchal, de grand Aigle de la Légion d'honneur, de grand amiral. Son traitement officiel, ses revenus non compris, monte alors à un million et s'arrondit de la somme de 500 000 francs que vaut à son détenteur la ferme des jeux.

Non contents d'être élevés au rang d'Altesses impériales, les deux époux se livrent, en outre, à ce que M. Lucas-Dubreton nomme plaisamment « l'assaut opiniâtre des altitudes ». Ils souhaitent à tout prix une principauté : ils l'ont bientôt avec le duché de Berg et trois millions de revenus ; ils quémandent ensuite un royaume : ils l'ont avec celui de Naples. Hélas ! ce trône est encore bien mesquin. A compter l'argent et les titres de ces experts en l'art de parvenir, on attrape, à la fin de leur carrière, un vrai essoufflement.

Auteur, comme M. Lucas-Dubreton et avant ce dernier, d'un ouvrage sur Murat, M. Marcel Dupont, poursuivant ses études sur l'Empire, nous donne aujourd'hui *Napoléon et ses Grognards* (Librairie Hachette). Ainsi nous fait-il exécuter un large saut entre un maréchal empanaché de plumes et de dorures et la plèbe de la Grande Armée. Il est vrai, cette plèbe menait fréquemment, en ce temps-là, aux plus hautes destinées. Il suffisait, pour franchir les grades, de témoigner de quelque instruction, de beaucoup d'astuce et de bravoure.

L'Histoire des Grognards ne semble pas avoir été écrite jusqu'à cette heure, sinon fragmentairement. M. Marcel Dupont l'a recueillie dans les Archives de la Guerre, les correspondances et les mémoires. De bribes et de morceaux épars en ces documents, il a construit, avec beaucoup de conscience et de talent, un curieux livre, souvent d'allure épique et toujours d'un vif intérêt de lecture.

Le grognard était sans nul doute un soldat formé par les guerres de la Révolution. Bonaparte le trouva sous ses ordres dès la campagne d'Italie. Il fit de ce brave un être façonné pour la guerre, ne vivant que d'elle et pour elle, voué avec passion à son régiment, lié au-dessus de tout, par une sorte de mystique, au chef qu'il avait entre tous élu. C'était, en général, un illettré, un dur paysan aux muscles d'acier, capable de supporter sans faiblir les charges et les marches accablantes, les intempéries, la misère, la faim.

Bonaparte comprit quel merveilleux ouvrier de sa gloire il trouvait en lui à portée de sa main. Loin de le mépriser, comme le faisaient la plupart de ses généraux, il s'occupa sans cesse de son sort, l'alla voir dans ses cantonnements ou ses avant-postes, s'entretint familièrement avec lui, accepta même en souriant son tutoiement et ses apostrophes, le récompensa avec largesse de ses hauts faits. Il prit, d'autre part, l'habitude de lui adresser, dans ses ordres du jour, des phrases qui lui allaient au cœur et de lui attribuer grande part dans ses victoires. Ainsi exerça-t-il sur lui une sorte d'envoûtement, lequel lui permit d'exiger de lui les terribles épreuves des campagnes d'Egypte, d'Espagne et de Russie, les marches foudroyantes qui provoquaient les surprises et les défaites de l'ennemi. Hirsute, en guenilles, pieds nus, famélique, repu de gloire, le grognard grognait, mais n'eût pour rien au monde changé son sort.

Sous le titre de *Wellington*, M. Jacques Chastenet vient de publier une excellente biographie de cet illustre personnage, biographie étroitement et pittoresquement mêlée à l'histoire de la politique et des mœurs anglaises. Ce livre, construit d'après de solides matériaux documentaires, souvent inédits, est écrit dans une langue limpide qui en accroît l'agrément. Il élucide bien des faits laissés dans l'ombre par des travaux antérieurs et

mérite par là que les curieux du passé aussi bien que les érudits lui accordent un particulier crédit.

Napoléon dira d'Arthur Wellesley, duc de Wellington, son vainqueur : « La Fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. » M. Jacques Chastenet n'est pas loin de penser de son héros comme Napoléon ; il ne voit pas en lui, à proprement parler, un homme de génie, mais un homme habile à profiter de circonstances favorables et, pour tout dire, un homme heureux. C'est sous cet aspect d'homme heureux que nous examinerons ce hautain gentleman.

Il naît au sein d'une opulente noblesse nantie des plus solides privilèges, doté d'un frère aîné qui, furieux intrigant, lui va, dès la jeunesse, ouvrir la voie de la réussite. Comme cadet de famille, il doit embrasser la carrière des armes qui ne l'attire guère. Il fait, dans ce but, de molles études et n'apprend à peu près rien de l'art militaire. N'importe. Il achète une enseigne d'infanterie. Le voici officier, désigné pour les Indes. Loin de rejoindre son régiment et d'y servir, il esquive, pendant plusieurs années, toute obligation martiale ; néanmoins, il atteint, dans ce rôle de figurant, le grade de lieutenant-colonel. Bien mieux, il se fait élire député à la Chambre des Communes irlandaise. Cet étrange cumul est autorisé par la loi anglaise.

Survient la guerre avec la France. Il accomplit alors, dans les Pays-Bas, mû par un tiède sentiment du devoir, une dure campagne de vaincu au cours de laquelle il apprend ce que vaut l'armée anglaise, « écume de la terre », ramassis de fuyards. Revenu à Londres et las de guerroyer, il s'ingénie en vain à troquer l'uniforme pour un confortable poste administratif. Première déception de sa vie.

Bientôt après, nommé colonel, il part pour les Indes avec son régiment. A peine y est-il installé qu'il y voit arriver, à titre de gouverneur, son frère aîné. Agréable surprise. Les deux hommes collaborent à la destruction du royaume de Tipou Sahib, Sultan de Maïsour et des Etats Mahrattes. Arthur Wellesley, promu général, gagne, sans grande peine, semble-t-il, des batailles qui lui procurent, lors de sa rentrée à Londres, une renommée de fondateur de l'Empire anglais des Indes. Il atteint alors la 36e année. Ses travaux de conquérant lui ont donné une expérience de technicien militaire et d'organisateur d'armée. Il n'est plus un soldat de comédie.

Cette expérience va lui valoir, de 1808 à 1813, le commandement, d'abord partiel, puis intégral des expéditions envoyées par Londres au secours du Portugal et de l'Espagne, contre les troupes de Napoléon. M. Chastenet fait un curieux récit de cette campagne interminable et confuse. Sur ce théâtre de guerre comme sur le précédent, aidé par son frère aîné et son frère cadet, alors ambassadeurs à Madrid et à Lisbonne, Wellesley jouit encore, mais cette fois en stratège plus expérimenté, d'un extraordinaire bonheur. Vingt fois, sans l'impéritie, le désordre, la désunion de ses adversaires, il eût dû subir la défaite au lieu d'emporter la victoire. Il usa en définitive, plus qu'il ne les écrasa, ces adversaires affamés, épuisés de fatigues, harcelés par les guerilleros espagnols.

Que dire de Wellesley, devenu duc de Wellington, et commandant les armées alliées à Waterloo, sinon que le bonheur l'y accompagna encore ? Il se sent certes sûr de lui, étant alors le seul guerrier qui ait fait chanceler la puissance napoléonienne et chassé devant lui les légions impériales. Néanmoins (M. Chastenet en convient), il perd au moins deux fois la bataille avant de la gagner par un surprenant redressement de sa chance. Loin de nous la pensée de contester sa gloire ; mais nous croyons avoir démontré qu'une heureuse étoile présidait à son destin

EMILE MAGNE

*
* *

Paul Bastid. — *Doctrines et institutions politiques de la seconde République. Deux volumes. (Hachette.)*

M. Paul Bastid poursuit sa carrière d'historien en consacrant deux volumes considérables aux doctrines et institutions de la seconde République. Il donne à ses lecteurs une précieuse occasion de s'évader de leurs misères pour revivre un passé auquel ils tiennent par maintes origines et analogies. Et cette évasion est fructueuse. L'histoire de la seconde République est surtout parlementaire et sociale — c'est d'ailleurs ce qui la rend confuse et ingrate à étudier pour les non-spécialistes. Or, c'est sur ce caractère parlementaire et social que l'auteur dirige sa lumière d'une main ferme. Les événements politiques et dramatiques, les anecdotes, les portraits et les biographies ne tiennent que la place indispensable à l'intelligence de ce qui se passe sur le plan constitutionnel. Mais, en ce qui concerne ce dernier, on a l'impression que tout l'utile est clairement et sobrement exprimé. En particulier les chapitres consacrés aux causes de la révolution de Février et surtout à la « préparation théorique et pratique des hommes de 1848 » sont des modèles d'exposition ordonnée et dépouillée. L'entreprise pourtant était ardue ! Romantisme, saint-simonisme, fouriérisme... Enfantin, Lamennais, Considérant, Louis Blanc, Proud'hon... Ces vocables et ces noms propres suffisent à auggérer les torrents de lave brûlante dans lesquels M. Bastid a dû descendre pour prendre la température et déterminer les courants de cette volcanique génération. En outre, son expérience de parlementaire et d'homme d'État lui permet de se reconnaître à merveille dans le ténébreux, décourageant labyrinthe des débats, manœuvres parlementaires et polémiques de tout ordre où il s'est volontairement cantonné. On finit par s'habituer à cette atmosphère, au premier contact peu respirable, de règlement, de couloirs, de commissions et par sentir ce qu'elle eut d'intense et de dramatique. Même s'ils étaient d'une lecture plus difficile, ces deux volumes n'en constitueraient pas moins un répertoire désormais indispensable à tout étudiant sérieux de cette période de notre histoire où la France fit sa première expérience du suffrage universel et sa seconde du fascisme.

Nous voudrions nous arrêter sur ce sincère éloge. Nous croyons cependant devoir le nuancer de réserves qui touchent au fond même du sujet.

En M. Bastid l'homme politique — c'est-à-dire le républicain radical — coexiste avec l'historien. Le premier n'a qu'à gagner à cette association ; il n'en est pas malheureusement de même du second. Un historien a certes le droit d'interpréter l'histoire et d'en tirer telles leçons qu'il juge convenables, mais la règle du jeu l'oblige à ne prendre position qu'à la façon d'un juge, en fin de procès, toutes preuves fournies et tous témoins entendus. M. Bastid cependant, nous semble-t-il, a son siège fait avant même d'entreprendre son enquête. Le coupable est condamné avant d'avoir été entendu. M. Bastid est un juge correct, mais non pas impartial.

Le coupable de ce procès c'est « la réaction ». Plus précisément la classe gouvernante, celle des bourgeois, des notables, mettons des deux cents familles — bien que M. Bastid ne se permette pas l'emploi de ce terme. Cette classe est congénitalement bornée, sordide, ennemie des initiatives généreuses et génératrices de progrès social. Chassée du pouvoir en février 1848, elle profite de l'inexpérience d'un peuple mal organisé, des divisions et du verbalisme de ses chefs, pour reconquérir peu à peu ses positions et même les pousser, au cours des trente années qui vont suivre, à un point jamais atteint. Tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins. Sour-

noise et calfeutrée, sa haine de la Révolution se démasque après les journées de juin. Elle représente cette insurrection comme « une vaste entreprise de pillage et de meurtre » alors qu'elle « avait été surtout le soulèvement de la misère et du désespoir ». Sa force se nourrit de sa haine contre tout ce qui menace son égoïsme et peut-être plus encore de sa terreur du peuple, force ignorante et brutale. Dans le parti de l'ordre, qui fait campagne aux élections du 13 mai 1849, s'étaient fondus « tous les éléments défenseurs de l'ordre social, de la famille, de la propriété, de l'autorité : légitimistes, orléanistes, bonapartistes, catholiques, même quelques républicains modérés. Cette coalition de la peur était le résultat des troubles qui depuis février avaient épouvanté la bourgeoisie ». Lorsque vient à Bourges le procès des responsables de l'émeute du 15 mai 1848, « magistrats et jurés étaient possédés par cette hantise de la défense sociale et du maintien de l'ordre qui était déjà le fait de la majorité et qui allait prendre au cours des années suivantes des formes quasi pathologiques ». Le 31 mai 1849, la classe gouvernante fait voter la fameuse loi électorale qui mutile gravement le suffrage universel et fournira deux ans plus tard, au Prince-Président, un excellent terrain pour entrer en conflit avec elle. Mais si agressive qu'elle soit, cette loi n'avait pas épuisé « la fureur réactionnaire de l'Assemblée ». Celle-ci se manifeste par d'autres attentats à l'idéal républicain : l'intervention dans les affaires romaines, la loi Falloux surtout, qui semble infliger une blessure particulièrement cruelle au cœur républicain de M. Bastid. « Il est bien connu, écrit-il, qu'elle assura pour une longue période l'influence prépondérante de l'Eglise en matière scolaire. » La lutte de la troisième République contre l'enseignement religieux, dont il n'est pas exagéré de dire qu'elle fut la grande pensée du règne, n'est, aux yeux de M. Bastid, « qu'un persévérant effort » tendant « à annuler les effets » de la susdite loi. Ce sont les catholiques qui, par leurs exigences sans scrupules, ont eux-mêmes déclenché la guerre anti-cléricale à laquelle les républicains de 1848 étaient loin de songer, car ils invoquaient pour leurs conquêtes la protection divine et trempaient leur enthousiasme d'effusions religieuses.

En somme, pour M. Bastid, la deuxième République fut « un essai malheureux et éphémère de régime républicain, mais elle a facilité l'avènement d'une autre République mieux assise et plus durable ». En outre elle a marqué l'avènement dans la politique d'un esprit de fraternité sociale qui ne devait plus s'éteindre. Elle a révélé l'utilité d'un Sénat. Enfin, par sa catastrophe même, elle a discrédité le plébiscite en faveur des présidents voyants et aventureux. Elle a révélé que ce qui convient à la France ce sont des Gouvernements et des Présidents bien tenus en mains par le Parlement et donnant au pays une direction « quasi impersonnelle... qui passe presque inaperçue ».

Il y a là, on le voit, une vérification par l'histoire de la doctrine radicale traditionnelle. Il existe un progrès politique ; il se fait en direction de la gauche — région dépourvue d'ennemis — contre les notables, l'Eglise, toutes les forces de « la réaction ». Les journées révolutionnaires qui marquent les étapes de ce progrès sénestre, commencé en 1789, n'ont pas l'importance que leur attribuent, de bonne foi ou autrement, les bourgeois apeurés. Toutefois, M. Bastid reconnaît *in fine* qu'il vaut mieux ne pas effrayer le pays, peut-être en se rappelant le mot bien connu de M. André Siegfried sur la position du cœur et du porte-monnaie chez les Français. Faute d'avoir pris cette précaution en 1848 « une réaction et une compression aveugles se sont abattues sur la nation française ».

Il nous paraît que cette façon de diriger sur l'histoire une lunette de parti-

san convient mal à un historien de l'importance de M. Bastid. On pourrait tout aussi légitimement d'ailleurs arriver, en se servant d'une autre lunette, à une interprétation différente des faits.

La démocratie, telle que nous la font — assez vaguement — concevoir nos traditions révolutionnaires dirigées contre les élites et nourries du *Contrat social*, peut fort bien ne pas représenter ce progrès indéfini qui est pour M. Bastid un dogme. Renan a fermement soutenu le contraire dans sa *Réforme intellectuelle et morale* et Taine également, dans les *Origines de la France contemporaine*. Renan a déploré l'effacement en France de la caste des seigneurs. Soyons plus modestes et contentons-nous de nous demander si nous avons réellement gagné à pourchasser et vilipender nos classes dirigeantes, ces baudets d'où venait tout le mal. Notons que M. Bastid n'hésite pas à nous montrer les sottises et les impuissances de ce qu'on appelle les masses. Car chez lui l'historien est plus libre que le politicien. Sa foi démocratique pourtant reste inébranlée.

Les faits semblent confirmer son assertion que la troisième République a su tirer sa leçon des erreurs de la deuxième. Mais l'Assemblée de 1871 était en majorité une assemblée de notables, peu accessible aux illusions démocratiques et sentant encore sur sa joue la chaleur des incendies de la Commune. Il est impossible, à propos d'elle, de parler d'une tradition républicaine reprise et corrigée. Elle n'a tenu aucun compte des principes de 1848 et a basé sa constitution sur ce que les destructions de Louis XIV, de la tyrannie jacobine et du fascisme napoléonien avaient laissé comme fondations à la vie publique française, c'est-à-dire la commune, le canton et l'arrondissement. Il est vrai que cette constitution fut faussée dans son fonctionnement par l'obligation imposée au Président de la République d'obtenir l'accord du Sénat en vue de dissoudre la Chambre. En dépit de ce grave défaut — auquel le parti radical ne tenta jamais de remédier — la République monarchiste de 1875 avait duré soixante-cinq ans et trouvé quelque humus pour y enfoncer ses racines lorsque le Gouvernement du maréchal Pétain commit l'imprudence de la supprimer sans la remplacer par rien.

MAURICE LANOIRE

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4523-6-45. — C.O.L. 31.3657. — (Encre Lorilleux).

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

L'Assemblée générale s'est tenue le 30 Mai, sous la présidence de M. P. de MOÜY, Président du Conseil d'Administration. Toutes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

Les bénéfices de l'exercice 1944 se sont élevés à 68.225.548 frs. contre 83.097.111 en 1943.

Le dividende a été fixé à 47 50 par action. Il sera mis en paiement dès le 31 Mai, sous déduction des impôts, au Siège de la Société, 29, Boulevard Haussmann, à PARIS et dans toutes les Agences contre présentation des certificats ou du coupon N° 32 des actions au porteur.

Le dividende net s'élève à :

Actions nominatives	Frs :	33,60
Actions au porteur déposées en C. C. D. V. T.	»	18,50
Actions au porteur non déposées en C. C. D. V. T.	»	10,15

Banque de Paris et des Pays-Bas

L'Assemblée Générale Ordinaire des Actionnaires qui s'est tenue le 30 Mai 1945 sous la présidence de M. Louis WIBRATTE, Président du Conseil d'Administration, a approuvé les comptes de l'exercice 1944.

Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie

L'Assemblée générale, tenue le 9 juin, sous la présidence de M. J. Guiraud, a approuvé à l'unanimité toutes les résolutions et fixé à 30 francs le dividende de l'exercice 1944.

Celui-ci sera payable à partir du 30 juin, à raison de, net : actions nominatives, fr. 21 ; actions au porteur déposées à la C. C. D. V. T., fr. 12,58 ; actions au porteur non déposées à la C. C. D. V. T., fr. 7,91 (coupon n° 24).

GALERIE DE L'ORFÈVRERIE
CHRISTOFLE
12, rue Royale
PEINTURES
SCULPTURES
OBJETS-D'ART

Plus solide que l'Acier

PNEU
HUTCHINSON

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

CAPITAL
1 milliard de Fr.

RÉSERVES
1 milliard de Fr.

SIÈGE CENTRAL
PARIS

SIÈGE SOCIAL
LYON

(R. C. Lyon B. 732)

1400 SIÈGES

en France, Algérie, Tunisie, Maroc, A.O.F.
ANGLETERRE, BELGIQUE, ÉGYPTE
ESPAGNE, LUXEMBOURG, SUISSE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : **400** Millions de francs
Réserve : **460** Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :
2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS
(Provisoirement : 14, Bd des Capucines)

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Empire Français
et à l'Etranger

Correspondants dans le monde entier

D'une pierre à deux coups !

★ Un coup de chance pour vous, peut-être.
★ Un coup d'épaule sûrement, pour des Français malheureux.

Prenez régulièrement un billet de la

LOTERIE NATIONALE
au profit
d'ŒUVRES de BIENFAISANCE

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

Un volume : **65** fr.

▼

Un Témoignage :

LE DIKTAT DE RETHONDES

et l'armistice franco-italien de juin 1940

Un volume : **38** fr.

▼

COLETTE ENARD-PEREZ

GERVAISE, AVEC ET SANS LYS

roman

Un volume : **65** fr.

▼

GUY DES CARS

LE MAITRE D'ŒUVRE

roman

Un volume : **60** fr.

▼

MARC BLANCPAIN

LE SOLITAIRE

roman

Un volume : **60** fr.

FLAMMARION

"SERVICE DE L'HOMME"

Editions Charlot

Aucune pensée politique, aucune réforme sociale ne sont valables si elles n'ont pour premier but de servir l'homme. L'action et la pensée finalement n'ont pas d'autre but. Toute la différence est qu'on sert Dieu par des prières toujours semblables et par des rites absolus et qu'on sert l'homme, au contraire, par mille démarches hasardeuses, la recherche du détail, de pauvres succès éphémères.

Ce sont les reflets de ces démarches que cette collection voudrait consigner. De toute façon, elle ne voudra jamais servir qu'un avenir de dignité.

Viennent de paraître dans cette collection :

VINCENT AURIOL

HIER... DEMAIN

2 vol. brochés. . . **140** Fr.

GEORGES WEILL

LE PROBLÈME ALLEMAND

1 vol. broché . . . . **85** Fr.

A paraître :

ROBERT ARON

FRATERNITÉ DES FRANÇAIS

MAURICE DRUON

LETTRES D'UN EUROPÉEN

"POÉSIE ET THÉATRE"

COLLECTION DIRIGÉE PAR ALBERT CAMUS

La collection "Poésie et Théatre" veut donner une voix à tout ce qui peut exprimer la poésie et la grandeur. Le Théâtre est le lieu où les deux coïncident. Réunir dans une collection des œuvres dramatiques et des essais poétiques de qualité, c'est aider à la définition d'un art dramatique et lyrique dont la tradition est toujours vivante, mais dont le besoin se fait aujourd'hui sentir. Cet art mêle le sang à la jeunesse, l'audace à la maîtrise. Il n'est pas séparé de la vie et la transfigure cependant. Il est sensible aussi bien dans les sonnets de Shakespeare que dans le Roi Lear, dans la Comédie Italienne que dans l'Art poétique de la Renaissance. C'est lui qu'on trouvera ici avec sa tradition et son actualité, son expression historique et ses voix les plus modernes. On a déjà compris que cette collection tente de définir une esthétique.

Déjà publiés :

33 Coplas sentencieuses du folklore andalous
en réimpression

333 Coplas populaires andalouses
en réimpression

FÉDÉRICO GARCIA LORCA
ROMANCERO GITAN
traduction de Félix Gattagno

LOUIS BRAUQUIER
LIBERTÉ DES MERS
épuisé

WILLIAM SHAKESPEARE
SONNETS
traduction nouvelle de Giraud d'Uccle

FÉDÉRICO GARCIA LORCA
PETIT RETABLE DE DON CRISTOBAL
traduction de Robert Namia

FÉDÉRICO GARCIA LORCA
ROMANCES HISTORIQUES
traduction d'Emmanuel Robles *épuisé*

PHILIPPE SOUPAULT
TOUS ENSEMBLE AU BOUT DU MONDE
épuisé

Pour paraître :

JEAN AMROUCHE
POÈMES BERBÈRES

BLANCHE BALAIN
LE TEMPS LOINTAIN

FÉDÉRICO GARCIA LORCA
LES NOCES DE SANG
traduction de Robert Namia

ERIC DE HAULEVILLE
L'ANNEAU DES ANNÉES

FÉDÉRICO GARCIA LORCA
La Farce de Don Perlimpinpin et de Belisa dans leur Jardin
traduction de Félix Gattagno

TRISTAN CORBIÈRE
LES AMOURS JAUNES

PIERRE DE LARIVEY
LES ESPRITS
Adaption d'Albert Camus

SAINT FRANÇOIS D'ASSISES
LES FIORETTI

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Roman PIERRE MAROIS

De quel amour blessé

Un vol. in-16 double-couronne, 256 pages
Prix : **54** Francs

... par quelle étrange
«...ardeur en mes veines cachée...»

Histoire littéraire MARQUIS DE LUPPÉ

MÉRIMÉE

Un vol. in-8° grand-écu 248 p., 16 hors-texte,
Prix : **112** Francs
30 Marais : **320** Fr.

La vie peu connue d'un
GRAND ÉCRIVAIN :
de la Bataille Romantique à la Cour du Second Empire —

Essai politique JEAN DAVRAY

Les Complaintes

Un vol. in-16 double-couronne, 240 pages
Prix : **90** Francs
10 Rives : **350** Fr.

LE CRI
d'un cœur blessé

Théâtre DENYS AMIEL

THÉATRE (VII)

La Maison Monestier - Mon Ami

Un vol. in-16 double-couronne, 288 pages
Prix : **90** Francs

Deux Œuvres qui marquent leur Époque

Religion JEAN HERBERT

La Notion de Vie Future dans l'Hindouisme

Un vol. in-8°. 128 p.
- un hors-texte -

Que sont pour les Hindous
LA VIE, LA MORT et
LA VIE FUTURE?

Souvenirs BERNARD GAVOTY

JEHAN ALAIN

MUSICIEN FRANÇAIS

Un vol. in-16 soleil, 208 p., 4 hors-texte, 13 dessins de Jehan Alain
Prix : **110** Francs
30 Arches : **400** Fr.

La vie héroïque et brève
d'un **Musicien-Poëte**
- mort pour la France -

LE MOIS LITTÉRAIRE

HENRY BORDEAUX

Le REMORQUEUR

Roman In-16 **80** Fr.

◇

O. P. GILBERT

MARIE LERQUE

Roman In-16 **80** Fr.

◇

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

Traduites par P. G. La Chesnais
Tome XV
Le Constructeur Solness
Poëmes et Discours - Le Petit Eyolf

In-8 carré **300** Fr.

◇

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER

La JEUNESSE du GRAND ROI

Louis XIV et Anne d'Autriche

In-8 **90** Fr.

◇

RENÉ LA BRUYÈRE

de l'Académie de Marine
"La Marine de Richelieu"

MAILLÉ BRÉZÉ

Général des Galères - Grand Amiral
1619-1648

In-16 **75** Fr.

◇

CAMILLE MONTAGNÉ

Ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome

Le CARNET de CHANTIER

ou Doctrine de l'Architecture

Collection PRÉSENCES

In-16 **70** Fr.

PLON

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

dirigée par ARAGON en zone sud, pendant la clandestinité, pour le Comité National des Ecrivains.

fait paraître :

SERVITUDE ET GRANDEUR DES FRANÇAIS

Sept scènes des années terribles contées par

ARAGON

Un vol. in-8 couronne. .. .. .. **90** Fr.
500 exempl. pur fil.. .. .. **300** Fr.

■

A Paraitre :

COLAS BREUGNON

par ROMAIN ROLLAND

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

33, rue St-André des Arts, PARIS

Les Romans Français

COLETTE PARENT

AVE MARIA

90 fr.

HENRI QUEFFÉLEC

LA FIN D'UN MANOIR

45 fr.

JEAN MARIOTTI

NOUVEAUX CONTES DE POINDI

Illustrations de V. NÉCHOUMOFF

110 fr.

COLLECTION "A LA PROMENADE"

GEORGE SAND

HISTOIRE DE MA VIE

Préface de J. et J. THARAUD

Tirage limité sur velin supérieur

1 vol. : 120 fr.

Les livres de Nature

LUCIEN BERLAND

LES SCORPIONS

43 fr.

STOCK

FLOURY
ÉDITEUR
14, rue de l'Université - Paris

L'AMATEUR DE PEINTURE

par LOUIS HOURTICQ
de l'Institut

un vol. 14X19,5, 128 pages avec un portrait de l'auteur . . . . **45** Fr.

DIEUX ET HÉROS DE LA GRÈCE ANTIQUE

par GEORGES G. TOUDOUZE
Professeur d'Histoire, Littérature et Archéologie Dramatique au Conservatoire National

un vol. 11,5X17 - 64 pages. . . **39** Fr.

L'ŒUVRE GRAVÉ DE MANET

par MARCEL GUÉRIN

un vol. 22,5X28, 280 pages avec 185 reproductions en phototypie **1100** Fr.
Tirage limité à 600 ex. numérotés

DESCLÉE DE BROUWER

Vient de paraître :

JEAN DE PANGE

MES PRISONS

"Quand la Gestapo enchaînait la pensée"

DENISE AIMÉ

RELAIS DES ERRANTS

"Drancy sous l'Etoile Jaune. La Condition Juive"

76 bis, rue des Saints-Pères - - PARIS

Les Nouveautés

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

MON JOURNAL PENDANT L'OCCUPATION

Un volume **75** Fr.

ALDOUS HUXLEY

LE PLUS SOT ANIMAL...

(traduit par J. CASTIER)

Un volume **75** Fr.

GEORGES SIMENON

LA FUITE DE MONSIEUR MONDE

Roman **75** Fr.

"JEAN OBERLÉ VOUS PARLE"...

Souvenirs de cinq années à Londres

Un volume **95** Fr.

FRÉDÉRIC GRENDEL

ENTRE DEUX VISAGES

Roman **55** Fr.

ALAIN SERGENT

LE PAIN ET LES JEUX

Roman **75** Fr.

LA JEUNE PARQUE

DÉPOT GÉNÉRAL : MESSAGERIES HACHETTE

ODETTE LIEUTIER

CLAUDE MAURIAC
JEAN
COCTEAU
ou la vérité du mensonge
60 fr.

Un passionnant récit :
TONY-RÉVILLON
MES CARNETS
L'Armistice - Le Massilia - Vichy
(Témoignage d'un Sénateur)
70 fr.

31, rue Bonaparte, Paris

U. N. F. **UNION NATIONALE DES FEMMES** U. N. F.

Revue des Electrices

JUILLET 1945

Duchesse de La Rochefoucauld - Henriette Chandet - Mariel J. Brunhes-Delamarre - Me M. T. Moreau
Suzanne Bertillon - A. M. de Dampierre - Suzanne Desternes -

Mrs Quincy Wright s'adresse aux Electrices Françaises
Denise Clairouin, Problème de l'Enseignement
Impôt sur le capital - - Aurons-nous du charbon ?
L'accès des femmes à la magistrature

REVUE MENSUELLE - Abonnement : 60 francs par an - Le Numéro : 6 francs = Ch. Post. : 1077-21
Direction et Rédaction : 180, rue de Grenelle, PARIS - VIIe Téléphone : INV. 43-53

Chronique bibliographique

ÉQUIPAGES DANS LA FOURNAISE

par René Chambe *(Flammarion).*

M. Chambe ne prétend pas retracer toute l'époque de l'aviation française en 1940, que la dispersion des hommes et des archives ne permet pas d'écrire encore. Il se borne à relater certains épisodes non pas choisis parmi les plus significatifs, mais que ses recherches personnelles lui ont permis de rassembler et dont il garantit l'authenticité. Ces récits sont écrits sans commentaires inutiles, sans recherche de style, dans une note presque familière, qui leur donne l'accent de la vérité. C'est l'histoire d'une poignée de héros. Ils appartiennent à ces équipages de chasse, d'assaut et de bombardement qui ont sauvé l'honneur de l'aviation et payé de leur sang « des fautes qu'ils n'avaient pas commises ».

M. Chambe nous rapporte les propos tenus après l'armistice par un général allemand au général Guyomar, commandant la base de Bron : « A quels hommes commandiez-vous donc pour avoir pu, avec si peu de monde, nous faire tant de mal ? » Qu'eussent fait ces hommes si leurs moyens avaient été à la mesure de leur courage ? Si l'aviation d'assaut avait disposé, au lieu de 22 avions dont 11 ne revinrent pas à la base après la première sortie, des 7 ou 800 qui étaient indispensables.

On est constamment partagé, à la lecture de ces récits, entre l'admiration pour le sacrifice de ces hommes héroïques et l'accablement devant cette longue suite d'erreurs et de négligences — qui sont celles de tout un régime — et qui vouèrent à la mort les aviateurs français dans leur ciel mal défendu.

SOLANGE DE LA BAUME

K/104

Vient de paraître **Librairie A. FAYARD**

André BILLY
de l'Académie Goncourt

LA TERRASSE DU LUXEMBOURG

SOUVENIRS

Un fort volume

Prix : **105** Francs 18, Rue du Saint-Gothard, PARIS

ÉDITIONS TALLANDIER

Prochainement, dans la collection :

HISTOIRE DE LA VIE LITTÉRAIRE

publiée sous la direction
d'ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

paraîtra :

L'ÉPOQUE RÉALISTE ET NATURALISTE

par
RENÉ DUMESNIL

Un fort volume in-16 jésus Prix : **150** Francs